

W-FENE C

MAGAZINE

DUCHESS SAYS



PROPHETS OF RAGE + KORN

DAN SNA + TAD + HELMET

THE CRUMBLE FACTORY

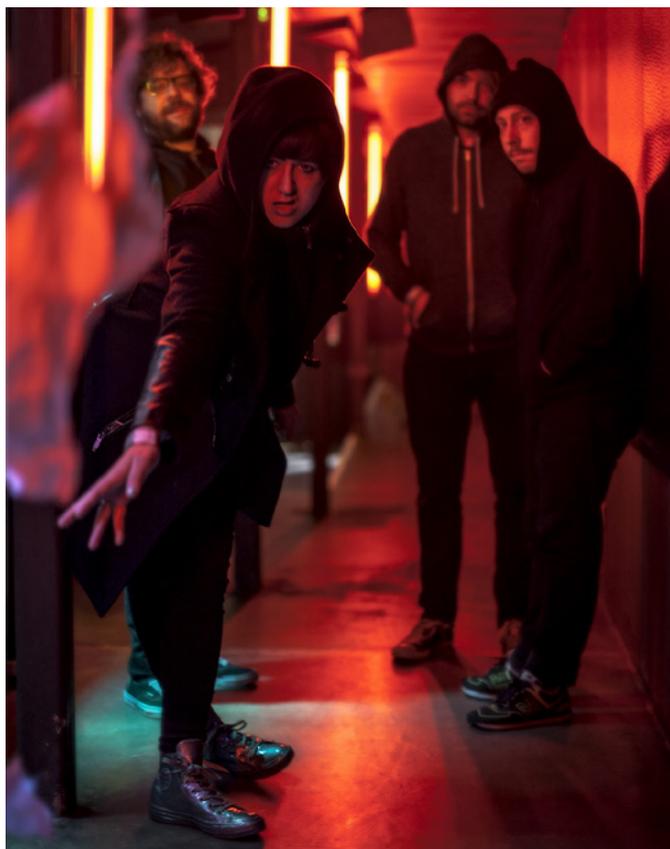
THE DILLINGER ESCAPE PLAN

7 WEEKS + HYPNOSE

PÜPPETMASTAZ + LESSEN

ÉDITO

La culture du vide, meilleure alliée de tous les Trump.



Donald Trump est élu. Tout le monde s'est planté. Si des paris alcoolisés ont été pris, pas étonnant que le monde entier se réveille avec une aussi grosse gueule de bois.

Chacun essaye désormais de comprendre où il a bien pu merder. Les statisticiens et instituts de sondage relisent inlassablement leur copie pour essayer de voir où se situait le grain de sable. Certains organes de presse se disent que finalement c'eût été une bonne idée de sortir des plateaux TV pour aller parler à « l'Amérique profonde » plutôt que de converser avec des chiffres.

Donald Trump, le Brexit, c'est un peu la faillite de toute cette bulle-là, mais pas seulement. Ce monde qui verse dans la beaufitude à échelle cosmique, on le doit aussi à une faillite de la culture dite « mainstream ». Qui a cru que le soutien de Katty Perry à la candidate démocrate - ou encore celui de James Franco sortant de sa douche avec une simple serviette de bain aux couleurs du parti de Clinton - allait vraiment redonner de la gloire à une politique devenue répulsive pour beaucoup ?

Aujourd'hui, toute une classe d'artistes et chanteurs en tout genre balance une tonne de Snapchats et de Tweets abasourdis - dont la vacuité renvoie parfois à la pensée de celui qu'ils font mine de critiquer - allant parfois jusqu'à insulter l'électeur américain qui ne pense pas comme il faudrait. Voir une Beyoncé - qui depuis des mois instrumentalise le

féminisme en faisant de son corps un argument de vente - appeler à la raison et à la rationalité nous fait sadiquement savourer le goût d'une énorme ironie.

Car, contrairement à ce que l'on peut lire ici ou là, Trump n'a pas été élu que par celui qu'on appelle désormais le « angry white male ». Des parts non négligeables de latinos, de femmes et même de personnes issues des classes socio-professionnelles supérieures ont voté pour le milliardaire kitsch. Il serait trop facile de dire que tout est de la faute du « redneck » fan de Lynyrd Skynyrd.

C'est ce qui finit par arriver quand toute une population baigne depuis des décennies dans une culture de masse de plus en plus tournée vers l'esbroufe, l'image, les lois du marché, et l'appel au cerveau reptilien. Cet art du vide et du marketing touche toutes les couches de la société occidentale. Bon nombre de stars des grosses majors ont elle-même produit le monde contre lequel elles s'insurgent aujourd'hui. Une révolte qui n'a d'ailleurs d'autre motivation que de prendre une nouvelle fois le train du cool en marche. À force de prendre les gens pour des cons, ils le deviennent vraiment.

On pourrait se dire, nous Français, qu'on n'en est pas là. On aurait tort. Regardons en face la culture qui domine dans notre pays : soit des artistes qui trustent tous les canaux médiatiques depuis la nuit des temps, soit des talk-shows qui font des humiliations collectives un argument de vente, soit encore toute une vague de charlatans subventionnés par l'état qui ont fait de la subversion une lubie de riches. Et leurs clients sont nombreux.

Lorsque W-Fenec, ou d'autres médias alternatifs, hurlent contre la fermeture de tel ou tel club, de telle ou telle salle de concert, ils ne le font pas par pur égoïsme. Ils dénoncent la mise à mort progressive d'une culture libre et ouverte - orchestrée par la droite comme par la gauche (coucou la maire de Lille) - au profit d'une soupe post-moderne vide et qui a vocation à rendre les gens toujours plus lâches et veules, donc plus manipulables.

Le fascisme ne trouve sa place que là où on laisse du vide, et de l'inculture. Inutile de vous dire qu'ici, on continuera à vous parler de Culture avec un grand C, de celle qui n'est pas promue par Murdoch là-bas, ou par Bolloré ici, de celle qui libère, et non pas qui entrave.

Consommer différemment pour faire avancer le monde, ça ne s'applique pas qu'à la bouffe.

■ Elie

SOMMAIRE

06 MAOTFA 2016

08 DUCHESS SAYS

18 TAD

20 PROPHETS OF RAGE

22 THE DILLINGER ESCAPE PLAN

24 KORN

25 AIRBOURNE

26 7 WEEKS

33 WOVENHAND

34 THE CRUMBLE FACTORY

38 LE BAL DES ENRAGÉS

40 HELMET

42 PUPPETMASTAZ

47 EZ3KIEL

49 THE SWORD

50 LESSEN

58 DAN SAN

70 HYPNO5E

74 EN BREF

86 IL Y À 10 ANS

88 INTERVI «OU» : JOHNNY MAFIA

90 LIVE REPORTS : NORDIK IMPAKT,
SALE & SAUVAGE, MASS HYSTERIA

102 DANS L'OMBRE

104 CONCOURS



Ont participé à la rédaction de ce numéro :

Oli, Ted, David, Gui de Champi, Julien, Elie, Antonin et notre cher Aurelio.

Créatif vétérán et toujours actif :

Guillaume Vincent / Studio Paradise Now

LES INFOS QU'IL NE FALLAIT PAS RATER EN SEPTEMBRE

- System Of A Down s'est attaqué à un nouvel album... Le groupe jouera dans plusieurs festivals cet été
- Marcel et Son Orchestre a posté sur Facebook le message «A bientôt...». Un retour sur scène? Ou dans les bacs? Promis, on suit ça de près!
- Les cultes Nostromo vont revenir aux affaires de manière assez sérieuse. Notamment pour des concerts avec Gojira début 2017.
- Nos confrères de Metalorgie lancent leur appli mobile sur Android.
- Thom Yorke, frontman de Radiohead, s'est associé le temps d'une chanson avec Burial et Four Tet pour un «Ego» finement électronique.

LES INFOS QU'IL NE FALLAIT PAS RATER EN OCTOBRE

- L'orga du Hellfest a déclaré avoir écoulé la totalité de ses pass 3 jours pour son édition 2017 peu après midi le 14 octobre. Un nouveau record!
- Finch, c'est (encore) fini. Juste pour la troisième fois. Le groupe laisse des démos de morceaux sur lesquelles il avait bossé ces derniers mois pour l'occasion.
- Le festival, initialement américain, Lollapalooza aura une édition française en 2017. Elle se tiendra les 22 et 23 juillet sur l'hippodrome de Longchamp, en banlieue parisienne. C'est Live Nation qui organise l'évènement.
- Il y aura du nouveau coté Converge pour 2017 à priori, outre quelques dates...Quoi exactement? Le groupe n'en dit pas plus dans l'immédiat...À suivre, évidemment!
- Babylon Pression est en train d'organiser son retour discographique via la plateforme Ulule. Il y est possible de souscrire au quatrième album du groupe: Heureux d'être content. Deux vidéos et la tracklist de l'objet sont aussi disponibles sur la même page.

LES INFOS QU'IL NE FALLAIT PAS RATER EN NOVEMBRE

- Les légendaires hardcoreux de Madball sont actuellement en train de plancher sur un nouvel album. Pour 2017...
- Will Haven entrera en studio en toute fin d'année.
- Leonard Cohen est décédé hier à l'âge de 82 ans.
- Tous les clips d'Hardwired...To self-destruct de Metallica sont dispos sur Youtube la veille de la sortie de l'album. Par ailleurs, le groupe était l'invité du plateau TV de Jimmy Fallon où le groupe a réinterprété «Enter sandman» en compagnie des mecs de The Roots et le résultat plutôt délirant.
- Aerosmith assurera sa dernière date française de son histoire à l'occasion du prochain Hellfest qui a dévoilé son énorme affiche (même s'il y a Linkin Park).

MAIS QUI A DIT ?...

«Un passage en studio donne un nouveau regard sur certains aspects des morceaux, donc il y a forcément une évolution jusqu'au dernier moment.»

- A. Lessen
- B. Duchess Says
- C. Johnny Mafia
- D. Hypno5e

«C'est indéniablement le spectacle qui fait la 3D de notre musique, on ne peut pas s'en passer.»

- A. Puppetmastaz
- B. Tool
- C. Ez3kiel
- D. Duchess Says

«D'ailleurs, c'est parfois dur de gérer leur égoïsme et leur arrogance, mais sois en sûr, on ne lâche pas l'affaire.»

- A. Duchess Says
- B. François Fillon
- C. Le Bal des Enragés
- D. Puppetmastaz

«On dirait un peu du Paris Match ta question !»

- A. 3 Days Grace
- B. 7 Weeks
- C. 6 Months Of Sun
- D. 10 Years

«C'est un label créé par un musicien, ce qui est un atout majeur au niveau de la compréhension»

- A. Lessen
- B. Hypno5e
- C. Duchess Says
- D. Johnny Mafia

«Certains préfèrent faire une campagne de crowdfunding plutôt que d'investir dans leur groupe, comme s'ils n'y croyaient pas eux-mêmes.»

- A. Radio Metal dans une interview à Metallian
- B. Stupeflip sur sa page facebook
- C. Emmanuel Macron à Jean-Jacques Bourdin
- D. Oli dans une interview à Conflikt Arts

MAOTFA 2016

2015 AVAIT ÉTÉ BIEN MERDIQUE, 2016 L'A ÉTÉ TOUT AUTANT DU CÔTÉ DES SENTIMENTS DE TRISTESSE QUI NOUS ONT PARCOURU TOUTE L'ANNÉE, QUE CE SOIT DES STARS, DES ACTEURS DE L'OMBRE OU DES PROCHES, 2016 NOUS AURA PRIS BEAUCOUP DE CEUX QU'ON AIME. MAIS CE N'EST PAS POUR AUTANT QU'ON SACRIFIE LA TRADITIONNELLE REMISE DES MUSIC AND OTHER TRUCS FENEC AWARDS... VIVEMENT 2017.

NOS ALBUMS PREFERES

7 Weeks - A farewell to dawn
 Abysse - I am the wolf
 BADBADNOTGOOD - IV
 Birth of Joy - Get well
 Bon Iver - 22, a million
 David Bowie - Blackstar
 Duchess Says - Sciences nouvelles
 Gojira - Magma
 Hypno5e - Shores of the abstract line
 ICSIS - Pierre vide eau
 Iggy Pop - Post pop depression
 Kanye West - The life of Pablo
 Korn - The serenity of suffering
 Mars Red Sky - Apex III
 Mountain Men - Black market flowers
 Radiohead - A moon shaped pool
 Suuns - Hold/Still
 The Random Monsters - We pretend it's all right
 Ukandanz - Awo

NOS CONCERTS PREFERES

At The Drive-In - Le Trianon, Paris
 Duchess Says - Le Petit Bain, Paris
 Half Moon Run - Big Band Café - Hérouville-Saint-Clair
 Klone en acoustique - La Péniche, Lille
 Kula Shaker - La Maroquinerie, Paris
 Le Bal des Enragés - Dour Festival
 Mansfield TYA - La Cigale, Paris
 Pixies - Dour Festival
 Poliça - Point Ephemère, Paris
 Radiohead - Zénith, Paris
 Rammstein - Download Festival, Paris
 Suuns - Nordik Impakt 2016
 The Chemical Brothers - La Fête de l'Humain
 Troy Von Balthazar - Supersonic, Paris

MAOTFA 2016 du clip animé pour «Violence» d'**Obituary** à égalité avec «L'enfer des Dieux» de **Mass Hysteria**

MAOTFA 2016 de la pochette qui fait mal aux yeux : **Sepultura** (et pourtant Max Cavalera n'y est pour rien)

MAOTFA 2016 de la série qui te replonge en enfance : **Stranger things**

MAOTFA 2016 du titre qui déboîte sévère : «Silvera» de **Gojira**

MAOTFA 2016 du groupe qui remonte sacrément bien la pente : **Filter**

MAOTFA 2016 de l'annonce qu'on n'attendait plus : le nouvel album de **Tool**

MAOTFA 2016 du retour en mode parpaing : **L'Esprit Du Clan**

MAOTFA 2016 du groupe qui fait chier en splittant : **Flying Donuts**

MAOTFA 2016 du week-end qui fait plaisir : le mariage d'Aurelio

MAOTFA 2016 du groupe du fils de qui fait bien du bruit : **Lody Kong**

MAOTFA 2016 de l'explosion de score au Scrabble si on arrive à trouver toutes les lettres : **Kinky Yucky Yuppy**

MAOTFA 2016 du DVD qui fait du bien : **Mass Hysteria** avec Le Trianon

MAOTFA 2016 de la chronique improbable car le gars a fait la finale de la «Nouvelle star» : **Refuge**

MAOTFA 2016 de la pochette inquiétante quand tu y regardes de plus près : **Bison Bisou**

MAOTFA 2016 pour l'hommage au Vendée Globe : **Happening** et son In the middle of the seas égalité avec **Seed from the Geisha** et son Point Nemo

MAOTFA 2016 de l'ambiance revival de la jeunesse des quadra : **Stellar Temple** et son Domestic monster

MAOTFA 2016 de la bonne idée en terme de réédition : la collec' **Tad** époque Sub Pop

MAOTFA 2016 de la très jolie pochette : Full of doubts de **A Time To Hope**

MAOTFA 2016 du groupe qui se sépare alors qu'on le découvre à peine **Grand Détour**

MAOTFA 2016 du groupe qui choisit bien le titre de son album : **The Dillinger Escape Plan** et sa Dissociation programmée juste devant **Lessen** et A nebulous being

MAOTFA 2016 du groupe au nom débile qui s'en sort plutôt bien : **Giraffe Tongue Orchestra**

MAOTFA 2016 du groupe au nom qui invite à la fois à rester chez soi et à partir en vacances : **Cannibales & Vahinés**

MAOTFA 2016 du groupe pas sudiste qui n'aurait pas du s'avouer vaincu : **General Lee**

MAOTFA 2016 de la reformation un peu suspecte : **Trust**

■ Team W-Fenec



A woman with dark hair and bangs, wearing a dark, high-collared jacket, stands in the center of a hallway. The hallway is illuminated with a strong red light, creating a dramatic atmosphere. In the background, two men are visible, one on the left wearing glasses and a dark jacket, and one on the right wearing a dark hoodie. The woman's hands are clasped in front of her, and she has a serious expression. The overall scene suggests a promotional photo for a music release.

DUCHESS SAYS

LES DISCIPLES DE L'ÉGLISE DE LA PERRUCHE SONT DE RETOUR AVEC UN TROISIÈME ALBUM INTITULÉ SCIENCES NOUVELLES. NOUS AVONS PROFITÉ DE LA VENUE DE DUCHESS SAYS AU PETIT BAIN À PARIS POUR EN SAVOIR PLUS NOTAMMENT SUR CE DISQUE QUI MARQUE UNE ÉVOLUTION DANS LA CARRIÈRE DES QUÉBÉCOIS. LA DÉLICIEUSE ANNIE-CLAUDE, CHANTEUSE ET CHEF DE CETTE TROUPE BRUYANTE, VA VOUS CONTER TOUT ÇA.

Vous êtes de retour en France, un pays que vous ne loupez pas à chaque sortie d'album. Est-ce que la France et l'Europe vous manquait ?

Oh oui, totalement ! Le fait d'avoir refait un nouvel album nous permet de revenir ici. On avait vraiment hâte et jusqu'à présent, on est pas déçu de ce retour.

Je remarque que vous avez toujours été dans les bons coups concernant les lieux où vous avez joué. Par exemple, en 2006, avec un EP en poche vous vous produisez aux Eurockéennes de Belfort, à Dour, à Osheaga, vous partez en tournée avec Les Georges Leningrad aux USA. C'est une belle manière de se faire connaître plus rapidement, vous avez visiblement de bons réseaux...

Je pense que dans chaque ville de chaque endroit de la planète, il y a un endroit spécifique «underground» qui regroupe des gens qui ont les mêmes goûts et qui organisent des événements. Quand nous avons déménagé à Montréal, on est rapidement tombé sur des personnes, qui depuis sont devenues nos amis, qui aimaient le même style musical que nous et qui montaient des spectacles dans lesquels on jouait. Et puis, nous avons gagné en 2006 un concours pour jouer dans un festival qui s'appelle le MEG Montréal. C'est drôle car on l'a appris dans le journal, on ne nous a même pas prévenu, je me souviens que le concours s'appelait «Étoile Galaxie», ou un truc du genre. Ce festival là dont je parle accueillait des groupes d'Europe à Montréal et favorisait l'échange culturel entre les deux continents. Donc, comme nous avons gagné ce fameux concours, nous avons la chance de pouvoir tourner en Europe. Ils avaient vu juste car quand nous sommes arrivés là-bas la première fois avec Duchess Says, la réponse du public à notre musique a vraiment été super bonne. En Suède, par exemple, ça a fait un effet boule de neige, ça nous a permis de connaître du monde en Europe notamment des tourneurs. Je te dirais qu'en gros, c'est comme ça que ça a commencé. Et puis, il faut dire aussi qu'on est arrivé pile dans une période où il y a avait une éclosion de groupes à Montréal qui formaient vraiment une unité, on jouait tout le temps sur les mêmes scènes, on se suivait, il y avait une véritable synergie entre nous. Dès qu'un groupe ouvrait une porte, tu peux être sûr que ça suivait derrière. Un bon nombre des formations de cette période-là ont disparu depuis.

La première fois que je vous avais vu c'était beaucoup plus tard en 2011 au festival de Dour. Vous vous souvenez de ce show de malade ou pas ?

Euh...c'est pas la fois où j'étais arrivé sur scène avec un livre de la Bibliothèque Nationale dans les mains ? Mais oui, je me souviens bien du concert de Dour.

Ça m'amène à cette question : Est-ce qu'en général vous

vous souvenez des shows que vous avez fait depuis vos débuts ?

Non, pas tout le temps. Il faut qu'il y ait quelque chose de majeur, de marquant qui se passe pour qu'on s'en souviennent. Je ne me rappelle pas beaucoup des concerts standard où les gens restent devant nous les bras croisés. Le public joue un rôle essentiel dans la qualité de nos spectacles. Quand on voit une bande de personnes motivées qui ont envie de s'amuser, ça nous motive. Quand c'est le contraire, c'est pas que ça nous plait pas mais le concert sera sûrement moins déjanté.

Et le public français, il est comment ?

Jusqu'à présent, on a toujours eu un plaisir fou à jouer ici. Hier, on était à Nantes, ça faisait trois fois qu'on annulait un concert dans cette ville, le public était chaud bouillant. Il nous a vraiment poussé, réclamant encore des chansons après 1h30 de spectacle assez intense.

Prince enregistrerait ses concerts dans le but de gommer les imperfections sur les suivants. Est-ce que comme lui, vous vous considérez comme des perfectionnistes ?

Ça dépend pourquoi. Dès le départ, j'ai voulu laisser tomber mon image dans Duchess Says. C'est à dire qu'à la base, j'aime tout ce qui est beau, esthétique, la mode des années 60, être bien peignée, tout ça. Mais, en musique, j'ai décidé que je ne rentrerais pas là dedans, sinon j'allais être coincée par le fait de vouloir bien paraître. Mon objectif avec Duchess Says, c'était de faire de la musique et de m'amuser, rien que ça. En mode live, on ne peut pas vraiment se considérer comme des perfectionnistes pour la simple et bonne raison qu'on ne contrôle rien du tout. En studio, il y a une certaine énergie, un certain standard qu'on essaye d'atteindre et qui ne fonctionnera jamais si on ne ressent pas quelque chose se passer. Par exemple, on a refait trois fois notre premier album parce qu'on trouvait que ça n'avait rien à voir avec nos concerts, que ce n'était pas représentatif de ce qu'on voulait dire. Chez nous, l'aspect de perfectionnisme se situe dans le ressenti et l'émotion.

Du coup, votre référent en terme de création, c'est plus la scène ?

Non, ce sont les deux, la scène complétant vraiment bien le studio. C'est indéniablement le spectacle qui fait la 3D de notre musique, on ne peut pas s'en passer. Notre oeuvre sur disque peut être intéressante, mais ce n'est pas complet tant qu'il n'y a pas le live. Selon moi, on n'est pas encore capable de rendre une énergie commune au spectacle sur un enregistrement. On vient de construire notre propre studio, cela va nous permettre d'expérimenter encore plus et de se rapprocher davantage de cette espèce de 3D dont je parlais.





Enregistrer un disque en live pour atteindre ça, ne serait-ce pas une solution toute trouvée ?

On a essayé de le faire aussi, sauf qu'il y a une part d'électronique importante dans notre musique qui demande de la précision. On ne peut pas mettre juste des micros puis enregistrer car il y a une dualité dans le son entre les instruments classiques joués live et ceux électroniques. C'est un vrai casse-tête. J'ai étudié la danse et son organisation pour être capable de comprendre cette dualité et de mettre ma contribution dans ce procédé, mais je t'assure que même avec l'aide des autres, ce n'est vraiment pas évident. Tout ça se travaille.

Je reviens rapidement sur Les Georges Leningrad, peux-tu en les considérer comme vos grands frères ?

Oui, nos cousins en quelque sorte. Nous avons eu un coup de foudre réciproque, c'est fou. J'avais découvert leur existence dans le journal à l'époque en me disant «Mais, c'est quoi ça ?!» et inversement pour eux quand ils sont venus nous voir jouer. Je pense que nous nous sommes influencés l'un et l'autre tout en ayant chacun notre propre univers musical et notre propre identité. Nous avons la même philosophie, la même approche de création, on ne sait pas trop se prendre au sérieux et on aime s'amuser.

En 2015, vous sortiez un split avec les belges du Prince Harry sur un label DIY français Teenage Menopause Records. Comment ce projet s'est fait ?

On a monté un groupe de garage-rock psychédélique à côté de Duchess Says qui s'appelle Pypy, dans lequel jouent Simon, Phil et moi-même avec le guitariste Roy Vucino (CPC Gangbangs, Red Mass, Les Sexareenos...). Ce dernier connaît l'illustrateur belge Elzo Durt (NDR : qui a réalisé une multitude de pochettes de disques pour des groupes comme Thee Oh Sees, Kaviar Special, La Femme ou Frustration) et lui a demandé de faire l'artwork de notre premier album Pagan day. On a bien sympathisé avec lui, ça l'a tout de suite fait, si bien qu'un jour il a organisé un concert de Duchess Says à Bruxelles qui s'est super bien passé, et il nous a proposé de faire un disque avec Le Prince Harry. Je sais plus si c'est leur manager ou pas, mais en tout cas, l'idée de ce split album vient de lui, l'artwork de la pochette aussi. Il a bien fait car je trouve que les deux univers se combinent bien. À ce propos, on a joué avec eux il y a deux jours, c'était assez drôle.

Dans ce split, on y trouvait déjà deux titres de Sciences nouvelles avec «Pink coffin» et «Travailler». Vous n'avez pas voulu inclure «Thirty lashes»?

Non, car on voulait qu'il reste quelque chose de lié à ce

disque-là. C'est une espèce de bonus track qui fait partie de l'identité de ce split. «Pink coffin» et «Travailler» ont été réenregistrées pour Sciences nouvelles, mais d'une manière différente.

À cette époque là, en 2015, est-ce que vous aviez déjà terminé pas mal de chansons du dernier album ?

Parmi les nouveaux titres, quatre ou cinq étaient déjà rôdés en live pendant plusieurs mois. Les autres sont issus d'improvisations effectuées en studio que je considère comme des jets, des idées non travaillées à outrance, certaines ont été retenues pour des morceaux, d'autres non. Donc, je dirais que c'est un mix des deux.

Je trouve que plus on va dans le temps, plus Duchess Says affine ses compositions, travaille plus ses mélodies et devient en même temps un peu moins fougueux. Ressens-tu la même chose de l'intérieur ?

Il y a plusieurs façons d'exprimer la fougue. La passion que nous avons pour ce qu'on fait est aussi grande qu'à nos débuts, si ce n'est pas plus. Ce qui change, c'est la volonté de ne pas dire ou faire toujours la même chose. Il y a plusieurs aspects à notre groupe, et le fait de faire uniquement du rentre-dedans ne nous correspond plus maintenant, on l'a déjà fait par le passé mais ce n'est pas impossible qu'on en refasse un jour car cela fait partie de nous. Je trouve ça amusant et intéressant d'aller voir ce qu'il se passe ailleurs musicalement parlant. Le plus important pour moi, c'est de garder la passion au maximum, garder l'intensité peu importe l'émotion que tu veux véhiculer, que ça soit triste, joyeux ou ce que tu veux. Avec le temps, j'ai plus la conscience des possibilités qui s'offrent à moi et la volonté d'aller jouer ailleurs, sur d'autres terrains, tout en ayant la même approche de la musique qu'auparavant. Comme tu dis, ça s'affine, et puis il y a aussi de nouvelles influences qui se sont ajoutées au fur et à mesure.

Comment Sciences nouvelles a-t-il été pensé et construit ?

Ce nouveau disque a été pensé autour de la thématique de l'esthétique de la science. L'idée est vraiment insipide, il ne s'agit pas de comprendre les principes de la science et de les appliquer en musique. Vu qu'on a désormais notre propre studio, on a voulu construire cet album comme dans un laboratoire : expérimenter, tester, repousser nos limites et essayer d'aller vers ce qu'on appelle les «sciences nouvelles». C'est à dire trouver d'un côté de nouvelles façons d'approcher la composition, de développer nos idées, et d'un autre, de travailler la recherche de sonorités car nous avons eu de nouveaux équipements, notamment des claviers.





J'ai lu qu'au départ les chansons de Sciences nouvelles n'étaient pas prédestinées à être jouées en live. T'as vraiment dit ça ?

Non, c'est pas ce que j'ai dit. Je voulais dire que quand on compose, on ne pense pas nécessairement au live, on réfléchit à la musique, on n'est pas en train de se projeter vers la scène. Il y a quelques chansons qu'on ne pourra jamais jouer sur scène car elles sont faites de collages et de samples, ça nous ne tente pas de jouer ça car je pense que ça risque d'être bien ennuyeux pour nous et le public.

Vous dites que vous avez composé et enregistré votre nouvel album dans votre propre studio...

En partie ! On a commencé à enregistrer au Mountain City Studio à Montréal, mais le problème c'est qu'il y avait un chien. Je suis allergique aux chiens, mais vraiment ! Je suis tombée malade donc j'ai dû mettre un masque pour continuer à enregistrer, mais je suis retombée malade. C'en était trop, on a décidé d'enregistrer ça nous-même.

Vous pouviez pas virer le chien ?

Non mais attends, le pire c'est que le chien il est mort quelques temps après. Mais c'était trop tard pour qu'on revienne au studio.

Est-ce que le fait d'avoir votre propre studio va vous per-

mettre peut-être d'être plus productif à l'avenir ?

Oui, parce que quand tu vas en studio, t'as une espèce de pression. C'est comme s'il y avait quelqu'un qui te regardait et qui te disait : «T'as plutôt intérêt à ne pas te louper sur cette prise car ça va te coûter de l'argent ! Pis en plus de ça, faut que tu aies des émotions !» Sérieusement, je ne suis pas capable de sortir des émotions à la demande, de performer le plus vite possible. Je déteste ce côté-là du studio. Dans le notre, j'ai fait les prises vocales sur le divan, les pieds sur le mur en mode décontractée. Au moins là, il n'y a pas le côté aseptisé et sérieux du studio. On est vraiment bordélique, ça peut pas coller, puis nous on aime vraiment notre studio, on aime s'y retrouver pour aller faire des collages sonores, boire une bière, échanger avec les groupes qui empruntent le local pour jouer ou enregistrer. Ce lieu, c'est un véritable point de rencontre convivial, c'est motivant d'y aller.

Est-ce que l'aventure Pypy t'as permis de revoir ta façon de travailler avec Duchess Says ?

Oui, totalement ! J'ai toujours aimé les choses spontanées et expérimentales, mais à un moment donné avec les concerts de Duchess Says, surtout quand t'enchaînes des gros festivals, on n'avait plus du tout de place pour l'expérimentation, même si ce groupe a toujours été un terrain de jeu vraiment très libre. En gros, on était rendu à jouer absolument nos chansons, c'est tout. Avec Pypy, j'ai retrouvé cette sensa-



tion de revenir à la base, de remettre mes compteurs à zéro en quelque sorte, cette expérience m'a rajeunit de dix ans. Ce qui est drôle, c'est que quand Pypy a commencé à faire des concerts, il n'y avait pas tant de monde que ça, c'était un nouveau groupe que personne ne connaissait, on jouait dans des petites salles où tout le monde s'entendait parler. Et là, t'avais des gens qui tentait de chuchoter à leurs amis «Je préfère quand même largement Duchess Says», et moi qui leur répondait dans la foulée «Je t'ai entendu !». Je vais être franche avec toi, Pypy a donné une autre perception de Duchess Says à certaines personnes. Ce que je veux dire par là, c'est que grâce à notre signature chez Slovenly Recordings pour la sortie de Sciences nouvelles, qui a aussi sorti l'album de Pypy, ça a permis de faire comprendre aux gens l'essence de Duchess Says. Il ressort bien que l'état d'esprit de Duchess Says est complètement punk, même si on utilise beaucoup d'électronique, même si on compose parfois des chansons plus pop, ça reste les mêmes personnes avec le même esprit. Je pense que c'est plus clair pour tout le monde maintenant.

Oui, Pypy c'est juste Duchess Says sans votre claviériste qui est remplacé par un guitariste, c'est bien ça ?

Oui, Ismaël ne fait pas partie de cette aventure. D'ailleurs, il n'est pas là non plus ce soir, c'est Olivier qui le remplace, il était tour manager avant mais aussi musicien (Fifth Hour

Hero, Rome Romeo). En fait, ça fait deux mois qu'Ismaël est parti du groupe.

Passer d'une signature chez Alien8 Recordings à Slovenly Recordings, c'était l'assurance d'être mieux distribué à l'étranger ?

Non, c'est juste parce que les gens de chez Alien8 Recordings ne sont plus trop actifs en ce moment. On était vraiment bien chez eux, ce sont de très bonnes personnes. Slovenly Recordings fait aussi du bon travail, nos disques sont bien distribués, j'aime bien leur mentalité, puis ce label a des points communs avec Alien8 Recordings. Ce sont des labels recommandables avec qui on est en phase, tout comme Bonsound (Monogrenade, Dead Obies, Les Breastfeeders) qui s'occupe de nous au Canada.

Quelles sont les différences entre le Duchess Says du début et celui d'aujourd'hui ?

Je dirais que ça se situe au niveau de la conscience et de l'assurance. Personnellement, je me sens mieux dans ma peau (rires). Il y a une différence dans la façon de composer aussi avec l'indépendance qu'on a avec notre studio maintenant. Hey, c'est dur comme question ! Si, il y a un truc que j'ai compris avec l'âge, c'est que je suis incapable de supporter le fait de ne pas être sincère en live, sinon ça me répugne. Ce que je n'aimais pas, c'est que j'avais du mal à changer ma

façon d'être en concert car quand j'écoutais ce que je faisais en studio, ça ne donnait pas le même impact en live, ça ne fonctionnait pas. Alors, ce que j'ai finalement compris dans tout ça, c'est que le live c'est comme le théâtre et le studio c'est comme le cinéma. Un exemple, quand tu chuchotes dans un micro qui a un effet de distorsion, ça fait une sorte de gros bruit, et je me disais que ce n'était pas vraiment moi. Ce que je suis en train de te raconter-là, c'est de la pure folie. J'arrive mieux à accepter ce côté-là maintenant. En gros, il fallait que je recherche un moyen de faire en sorte que ce qui est compris au bout de la ligne soit la même émotion que ce qui est senti en live. C'est pas évident mais c'est moins pire avec le temps.

Vous avez lié des amitiés avec des groupes français ?

Oui, on a joué avec des groupes français comme Zombie Zombie, La Colonie de Vacances et puis l'un des groupes composant ce dernier qui est Papier Tigre. Il y en a plein d'autres mais ça ne me vient pas en tête.

Est-ce que vous allez venir nous revoir en 2017 ? Des festivals sont-ils prévus ?

Oh oui, très certainement. On vient de sortir un nouvel album qui va nous permettre de revenir. Les festivals doivent normalement commencer vers mai donc on va s'organiser pour être là au printemps ou en été. On a déjà bien hâte de revenir, vu comment ça se passe super bien en ce moment.

Merci à Annie-Claude et ses hommes, à Marion de Differ-Ant, à Guillaume pour les photos et à Johannes du Petit Bain.

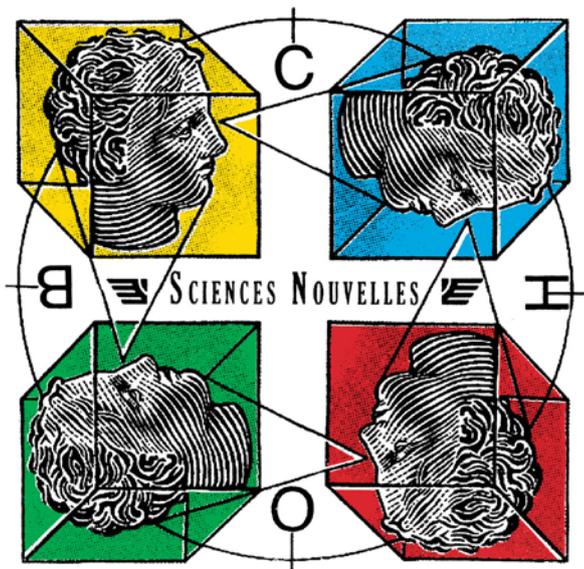
Photos : © Guillaume Vincent / Studio Paradise Now

■ Ted



DUCHESS SAYS

Sciences nouvelles (Slovenly Recordings)



Qu'ils nous manquaient profondément ces maudits Québécois de Duchess Says. Il aura fallu attendre pas moins de cinq ans pour qu'Anthologie des 3 perchoirs (2008) et In a fung day T! (2011) aient un petit frère répondant au nom de Sciences nouvelles. Bon, il y avait bien eu ce split-album avec les Belges Le Prince Harry l'année dernière, qui d'ailleurs nous donnait un alléchant aperçu de quelques titres de ce nouvel album («Pink coffin» et «Travaillez») mais cela ne suffisait pour assouvir notre patience désespérée. Comme pas mal de journalistes aiment le rappeler, l'épreuve du troisième album est importante car elle est généralement le signe d'un nouvel élan dû à la peur de ne pas se renouveler après avoir posé les bases solides d'une identité artistique. En résumé : soit ça passe, soit ça casse. On tombe en plein dans le mille avec la bande d'Annie-Claude puisque Sciences nouvelles est issu principalement d'expérimentations élaborées dans le nouveau studio du groupe, là même où une partie de son enregistrement a été effectué. Une première pour le quatuor agrémentée au passage d'un changement de crèmerie puisqu'il a rejoint l'écurie Slovenly Recordings (JC Satan, Avenue Z, Red Mass). Révélé quasiment dès le départ par son approche casse-gueule, donc atypique, du synth-punk et ses

prestations scéniques dantesques, Duchess Says restait dans les mémoires comme un groupe bourrin mais pas trop, aux sonorités dansantes sans être totalement joviales et qui en quelques secondes agissait comme un agent psychoactif sur son auditoire. Comme son nom l'indique Sciences nouvelles apporte quelque chose de nouveau. La digestion de ce nouvel opus s'avère moins facile que ses prédécesseurs, c'est un fait. Son temps d'approvisionnement est bien plus long de par la diversité des ambiances qui le parcourt. Duchess Says est autant capable de larguer en 37 minutes quelques morceaux de synth-pop qui sont par moments bien dérangés (l'efficace «Inertia», le tube interstellaire «I repeat myself» marqué par sa voix maniérée ou bien «Travaillez», un titre au rythme chaloupé qui aurait très bien pu être composé par le regretté Jacno pour Debbie Harry), que des petites expérimentations maison pas piqué des hannetons (comme la très industrielle «Poubelle» qui met en avant des percussions sur... une poubelle, «Talk in shapes», une sorte d'interlude ambient bourdonnant et cosmique, ou l'électro minimaliste très perché de «The family physicians»).

On sent clairement chez Duchess Says la volonté de bouleverser ses principes, que ça soit dans sa façon de chanter (écoutez bien les différents timbres de voix utilisés par A-C), dans son approche de la composition (notamment une immédiateté moins évidente) et des sonorités portés sur la recherche intensive. Difficile alors de dire si un morceau échappe à la règle que s'est imposée le groupe, peut-être que la contagieuse et malsaine «Negative thoughts», l'une des meilleures chansons de l'album avec «I'm an idea», est l'heureuse élue. À moins que ce soit le punk foudroyant aux habillages dissonants de «Pink coffin». Vous trouverez sûrement la réponse en rentrant dans le nouvel univers inénarrable des disciples de l'Église de la Perruche, dont la démarche juste et honnête les fait monter encore d'un cran sur l'échelle de la jouissance auditive. Mais où donc s'arrêteront-ils, ostie de câlisse ?

■ Ted

TAD

God's balls / Salt lick / 8-way santa (Sub Pop)



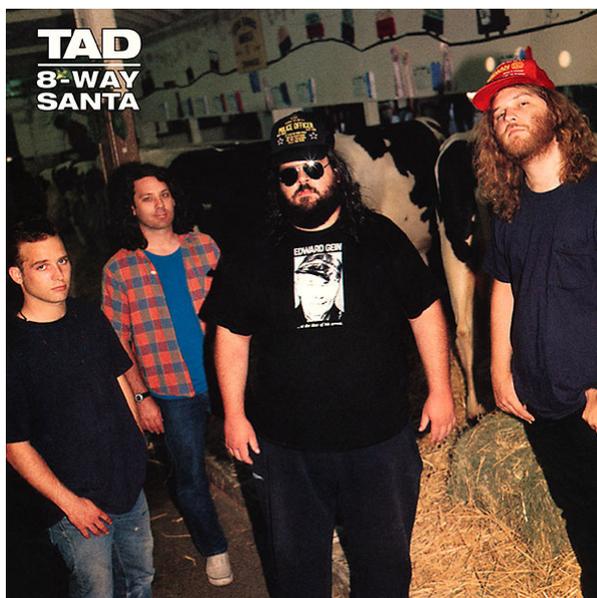
1987, Seattle, une figure de la scène rock locale bosse dans son coin, il s'appelle Tad Doyle, il est boucher et son quintal ne passe pas inaperçu. Fan du métal des seventies et des sons crados qui commencent à se faire entendre, il gratte et essaye de chanter ses chansons. Il apporte ses démos au studio Reciprocal où Jack Endino a enregistré le *Screaming life* de Soundgarden et le *Dry as a bone* de Green River. Un single composé de deux titres, «Ritual device» et «Daisy», sort chez Sub Pop, le label local qui a signé les deux groupes précités et qui, en ce 1er août 1988, sort également un single de Mudhoney. Le lascar capitalise sur son prénom pour donner vie au projet, ce sera donc Tad et des potes viennent lui prêter main forte pour défendre ses morceaux sur scène. La mayonnaise prend et ils retournent en studio pour enregistrer un premier album qui sort en mars 1989 : *God's balls*. Cet album était devenu une rareté quasi introuvable, comme les autres disques parus chez Sub Pop, ils sont aujourd'hui réédités. En bonus sur ce premier album cultissime, on a le fameux single et même une version démo de «Tuna car». En plat de résistance, on a donc cette première œuvre de Tad avec ce chant gueulé souvent mal tenu, une batterie sur laquelle on frappe fort, des riffs hachés, un son de distorsion bien crade, bref, une collec-

tion de titres pas sexy pour deux sous, carrément poisseux qui ne ressemble ni à du rock, ni à du hard rock (comme on dit à l'époque), ni à du punk. En 1989, le mot à utiliser est celui qui colle à la peau de Green River : grunge. 15 jours après édité un split single Tad/Pussy Galore (un des premiers groupes de Jon Spencer), le 15 juin Sub Pop met sur orbite un autre groupe qui sort aussi un premier album : Nirvana qui est allé enregistré Bleach chez Endino (au passage, c'est lui qui remastère le tout)... Et tout ce que tu entends sur ce Bleach est déjà sur *God's balls*, certes Tad n'a pas un «About a girl» pour draguer mais pour le reste, on en est assez proche. Non, le groupe de Kurt Cobain n'a rien inventé... Pouvoir facilement se procurer ce premier opus de Tad aujourd'hui permet donc de remonter le temps et de se replonger dans une époque et une ambiance particulière, de revivre le tournant des années 90 avec ces jeunes groupes qui ont enterré les années 80 et transformeront bientôt le monde musical sans forcément le vouloir. Je n'ai plus de lecteur K7, et de toute façon les K7 doivent être usées, donc cette réédition est un petit miracle. Parce que oui, les beuglements de «Behemoth», les déchirements inaudibles de «Cyanide bath» ou la pseudo mélodie de «Hollow man» font partie de l'histoire du Rock.

Pendant que Sub Pop continue de signer des groupes devenus cultes (L7, Fugazi, Les Thugs, Dinosaur Jr, Unsane, Rollins Band...), Tad part en Europe accompagner Mudhoney, on est fin 1989 et le groupe du blondinet Mark Arm prend également dans ses valises Nirvana, s'il est évident que Mudhoney assure la tête d'affiche, chaque soir, c'est à pile ou face que Tad Doyle et Kurt Cobain jouent pour savoir qui ouvrira la soirée. En rentrant au pays, Tad enregistre de nouveaux morceaux avec Steve Albini, un producteur qui s'est fait remarquer en façonnant la couleur musical des Pixies, de The Jesus Lizard et des Pussy Galore, les Breeders n'ont pas encore sorti leur album, mais Albini a déjà mis sa patte sur leur son également, il continuera ensuite de marquer les groupes par son style (Helmet, PJ Harvey, Nirvana pour In utero pour être trente ans plus tard une

icône]. Salt lick est donc un six titres aux sonorités plus travaillées, ça reste du grunge mais c'est plus propre, déjà plus pro. En février 1990, la chaîne alternative encore «avant-gardiste» qu'est MTV censure Tad, elle ne fera pas la même erreur plus tard, profitant largement du succès de «Smells like teen spirit». En attendant, les deux groupes tournent ensemble à travers les États-Unis puis la bande de Kurt part en avril enregistrer des titres chez un certain Butch Vig. Pas mieux organisé mais plus froid au rendu (même remastérisé par Endino), cette réédition de Salt lick est enrichie du titre «Damaged» paru plus tôt sur le split mais également de «Loser» et deux autres morceaux sortis sur des singles.

Indissociable de l'histoire de Nirvana, celle de Tad continue avec Butch Vig aux manettes pour enregistrer 8-way santa. Cet album sortira le 15 février 1991 bien avant Nevermind (en septembre 1991, mais la sortie a été retardée du fait de la signature chez Geffen) histoire qu'encore une fois, Tad devance ceux qui deviendront les stars du grunge (alors qu'ils auront presque toujours fait les mêmes choix). Ce 8-way santa est bien plus coloré (surtout si tu as l'album avec la pochette d'origine...), plus travaillé, plus mélodique, moins brut de décoffrage, Tad écrit des chansons et ne fait plus qu'enquiller des riffs sauvages, cette évolution se poursuivra par la suite mais comme la vague grunge les aura fait signer sur une major, certains fans le verront comme une trahison... Le titre qui ouvre cet opus, c'est «Jinx», son gimmick et sa structure très pop accompagne Tad Doyle au générique du film «Singles», une comédie romantique qui vaut surtout pour sa liste d'acteurs (Stone Gossard, Jeff Ament, Cameron Crowe, Chris Cornell), Bruce Pavitt, Jerry Cantrell, Matt Cameron, Sean Kinney, Layne Staley, Kim Thayil, Eddie Vedder...) son ambiance (la pluie...), les lives du Seattle grunge avec la bande-son la plus excitante de 1991-1992 (Alice in Chains, Pearl Jam, Mother Love Bone, Soundgarden, Mudhoney, Screaming Trees, Smashing Pumpkins sur l'album de l'OST mais aussi Jane's Addiction, The Pixies, R.E.M., The Cult, Public Enemy...).



D'autres morceaux comme «Delinquent» ou «Flame tavern» sont encore plus cools, plus aérés, plus faciles à écouter et à chanter, des bluettes saturées qui marquent davantage les esprits. En plus des treize titres, on peut en écouter quatre dans leurs versions démos, l'inédit «Nuts 'n' bolts» qui n'est pas si mal et deux B-Sides («Pig iron», «Eddie hook») un poil plus transparentes. Bref, mis à part le single «Salem» / «Welt», tout le Tad de Sub Pop est dispo en CD (et en vinyle) au format cartonné avec un poster et des interviews données récemment (en anglais).

Un must have pour tout fan de grunge qui se respecte. Et peut-être que ça donnera des idées à d'autres pour qu'on puisse avoir toute la discographie de Tad... Mais pas sûr que ce genre de préoccupation soit celle d'une major qui ne soutiendra pas le groupe qui sortira encore deux LPs, continuera de tourner (notamment avec Soundgarden alors au meilleur de sa forme) et disparaîtra peu à peu. Doyle créera deux autres groupes (Hog Molly et Brothers of the Sonic Cloth), Kurt Danielson (bassiste inamovible) jouera dans Valis avec des potes de Screaming Trees et Mudhoney. Quant à Gary Thorsensen (guitariste de ces années bénies), il remontera sur scène avec Tad pour fêter les 25 ans de Sub Pop en 2013.

■ Oli

PROPHETS OF RAGE

The party's over (Caroline International)



Dans les années 90, Rage Against The Machine brise les frontières du rock et du rap en posant des paroles aussi politisées que revendicatrices sur une vague d'énergie pure. Une gifle à nous faire rougir la joue et pleurer les yeux. Près de 25 ans après la sortie de l'album éponyme, la musique et la rage du groupe n'ont pas pris une ride. Aujourd'hui encore, j'oscille entre souhaiter un retour du groupe au complet et vouloir laisser l'œuvre dans son état pour ne rien lui enlever de sa beauté. Et puis arrive le mystère autour de Prophets Of Rage. L'important effet d'annonce et ce poing levé sur fond d'étoile rouge laisse penser que RATM se réunit pour un nouvel album. Le contexte politique des US pourrait confirmer cette possibilité. Mais alors, pourquoi un nouveau nom ? Pour faire tourner autour des membres d'origine, une formation à géométrie variable qui viendrait souffler la poussière sur l'intensité révolutionnaire d'autrefois.

Tiens justement, voilà que Prophets Of Rage dévoile sa composition : Brad Wilk à la batterie, Tim Commerford à la basse et Tom Morello à la guitare. Nickel, toute la section instrumentale de Rage Against The Machine est là ! En plus, c'est super au chant, on a Zack...on a pas Zack de la Rocha ???!! Mais comment on va faire ?!

Chuck D de Public Enemy et B-Real de Cypress Hill ? Ah OK... La sauce a tellement été montée que l'absence du frontman de Rage Against The Machine fait l'effet d'une douche froide. Résultat, on en serait presque à bouder la présence de deux rappers d'une très grande qualité sur ce disque. Avec Public Enemy, Chuck D a enregistré pas moins de quatorze albums qui délivrent un message radical et engagé en faveur de la communauté afro-américaine. Beaucoup d'artistes rock reconnaissent l'influence de cette formation. Parmi ses albums favoris, Kurt Cobain (Nirvana) citait It takes a nation of millions to hold us back (1988) qui contient justement le morceau «Prophets of rage». De plus, le groupe entretient déjà des liens avec RATM : en 2012, pour l'album The evil empire of everything, Public Enemy invite Tom Morello pour le titre «Riotstarded».

Moins politisé, B-Real a sorti avec Cypress Hill huit albums. En 2000, Skull & bones est le témoin parfait de la recherche fusion du groupe. La même année, la formation est invitée par RATM sur Renegades pour reprendre leur morceau «How I could just kill a man». Alors finalement qui - Zach excepté - aurait pu mieux relever le défi ?

L'EP de Prophets Of Rage, c'est cinq titres : une reprise de RATM, deux de Public Enemy, une des Beastie Boys et une compo. Composée par Rage Against The Machine, «Killing in the name» a une présence particulière. Il semblait aussi difficile d'éviter la demande que de l'interpréter, Prophets Of Rage se risque à l'exercice aussi périlleux soit-il. La section instrumentale assure comme à son habitude mais donne l'impression de vivre un peu au ralenti pour attendre les deux rappers. B-Real et Chuck D s'en sortent mais le titre n'est pas franchement dans leur registre et cela se sent. Pour ne pas les aider, ils souffrent de la comparaison permanente avec un Zack de la Rocha plus que jamais absent. C'est un peu la difficulté des reprises : soit on cherche à interpréter dans son univers mais il faut le génie, soit on copie la version originale mais c'est délicat. Initialement de Public Enemy, «Prophets of rage» et «Shut em down» sont gonflés à bloc par les membres de



RATM. Les rappers passent au devant sans crainte et mettent un gros coup de jeunesse à ces morceaux qui ont une bonne vingtaine d'années. «No Sleep till Brooklyn» donne la même impression et rappelle les Beastie Boys à notre bon souvenir. Au delà du talent des musiciens en lice, cet EP a le mérite de ramener à nos oreilles de vieux titres qui font du bien en ces temps troublés. Seul inédit, «The party's over» n'offre pas de

comparaison possible. C'est une petite fenêtre pour appréhender le vrai univers du groupe. Et franchement, ce morceau fait toute l'unité de Prophets Of Rage. Un album entier de compositions serait un délice. Faut-il encore rêver ?

Photo: Danny Clinch

■ Julien

THE DILLINGER ESCAPE PLAN

Dissociation (Party Smasher Inc.)



Dillinger Escape Plan fêtera ses 20 ans en 2017 mais qui en profitera vraiment ? Durant ces futurs concerts comme au moment d'écouter cet album, on ne peut s'empêcher de penser que l'aventure DEP va se terminer. Que le monde du métal va perdre un de ses groupes les plus aventureux, les plus tarés, les plus explosifs, les plus démonstratifs, les plus complexes, les plus techniques, un de ses groupes les plus cultes encore en activité.

Enfin, pour quelques mois seulement... Même si l'idée d'une reformation est déjà évoquée, il ne faut pas y penser avant 5 à 10 ans, Ben Weinman appréciant l'écriture (pourquoi pas d'autres musiques de film ?), les collaborations (comme avec Kim Thayil de Soundgarden), les remixes (de Thrice à Lacuna Coil en passant par Lil Wayne !) et tournant déjà pas mal avec Giraffe Tongue Orchestra tandis que Greg Puciato sera lui aussi occupé avec The Black Queen, leurs différents artistiques disparaîtront peut-être après avoir exploré davantage leurs envies dans ces différents projets (plus rock, plus électro...).

Avant de pleurnicher sur le passé et plutôt que d'imaginer le futur, profitons de l'instant présent et de

Dissociation, un opus qui fatalement porte bien son nom... Parce qu'après l'écoute, y'a pas que le groupe qui sera éparpillé, si tu cherches à les suivre, ton cerveau se retrouvera en 1000 morceaux façon puzzle. Le seul point commun à cette dizaine de titres, c'est l'atmosphère chaotique qui y règne. Pas de surprise puisque c'est leur marque de fabrique, on a donc un condensé de ce que DEP sait faire de mieux. Tu veux des chevauchées mathématiques en mode fractales qui fracassent, rends-toi sur «Limerent death» ou «Wanting not so much as to», tu cherches un écorchement à vif sous fond jazzy, descends le «Low feels blvd», tu veux en prendre plein la tronche, affronte «Manufacturing discontent» enchaîné à «Apologies not included», tu veux un trip électro indus broyé par le silence, avale «Fugue», tu veux ta rasade d'ironie, finis-toi sur «Dissociation», le titre un poil funèbre par lequel Dillinger Escape Plan clôt les ébats, un titre assez cool et construit de façon simple, histoire de ne rien faire comme prévu.

Avant de nous quitter, DEP nous laisse donc une dernière offrande, on peut leur remettre une couronne de leur vivant, ne gâchons pas l'instant présent, on aura tout le temps pour se poser des questions après car on évite de disséquer tant que la mort n'est pas confirmée.

■ Oli

THE BUTCHER'S RODEO

Backstabbers (Athome)



Si The Butcher's Rodeo avait montré pas mal de talent avec son EP *Ghosts in the weirdest place*, ce premier opus dépasse les espoirs qu'on pouvait placer en eux. Production impeccable (peut-il en être autrement avec Francis Caste qui a déjà soigné celui de Zuul FX, Kickback, Hangman's Chair, Cowards, Mur, Flying Pooh...), artwork réfléchi jusque dans ses déclinaisons (bravo Alex Diaz du Spaniard Studio déjà à l'oeuvre pour *The Prestige*, *Merge*, *Doyle Airence*...) et douze compos en béton.

On embarque avec «Setting sails» et un conseil, ne monte pas trop le son sur cet intro, elle est toute douce mais la suite risque de te déboîter les tympans. Chant éraillé, sonorités plombées, oppression des riffs, gradation dans la tension qui débouche sur un temps bien plus serein, en moins de quatre minutes «Little death» dévoile toute la richesse instrumentale du combo et Vincent en a encore sous la pédale puisqu'il ne dégage ses premières véritables mélodies accrocheuses que sur «Conundrum» (la tracklist double le premier «n» mais c'est une faute). «Nelson's folly» porte lui bien son nom, le titre est chaotique au possible, ça bastonne dans tous les sens, les boulets et les balles fusent comme à Trafalgar et ce n'est pas le banc de sable sur

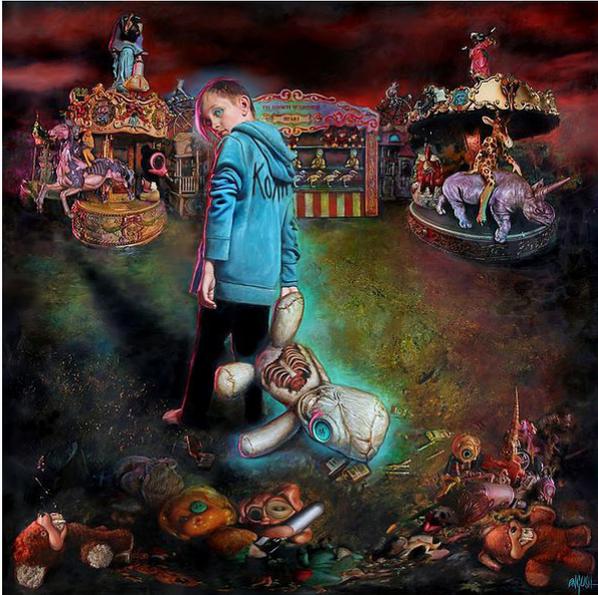
lequel on finit par s'échouer qui nous sauvera de la sauvagerie ambiante («Redemption cay»). L'espoir d'un peu de répit vient du navire de sa Majesté où, là encore, les riffs tourbillonnent jusqu'à notre entrée dans l'oeil du cyclone, calme plat. La machine à riffs se remet en marche avec «The legacy» jusqu'à l'étouffement auditif et le renoncement au coeur du titre : la mélodie prend le dessus, encore une fois, autant techniquement qu'artistiquement, The Butcher's Rodeo maîtrise totalement son sujet. S'il faut un faible tirant d'eau «In the shallows», il faut être bien accroché, car ça secoue, hardcore, rock, screamo, math, on est lessivé par les influences compactées, «Good fuckin' luck» pour faire le tri, on est de nouveau proche de l'épuisement tant le morceau est intense. Une plage de repos plus tard («The devil of the wind»), le final nous assomme définitivement.

The Dillinger Escape Plan prend sa retraite mais si tu cherches de quoi les remplacer, pas la peine de traverser la Manche ou l'Atlantique, The Butcher's Rodeo est prêt à te sauter à la gueule et à te dévorer les méninges.

■ Oli

KORN

The serenity of suffering (RoadRunner Records)



The paradigm shift avait montré un énième visage de KoRn, un groupe qui devait alors renouer avec son passé lourd et métal sans toutefois totalement abandonner son histoire récente électronique et mélodieuse. Son petit frère, *The serenity of suffering*, poursuit le même chemin mais en s'enfonçant davantage dans la nostalgie des années 90' avec quelques énormes clins d'œil à la marque de fabrique «KoRn», comme ce passage de «Rotting in vain» qui reprend «Twist». Autre fantôme ressurgi du passé, la peluche mal en point traînée par le gamin de la pochette, c'est bien entendu celle qui apparaissait dans *Issues*... S'il y a un vrai travail de recherches et d'ambiances dans l'artwork général, l'illustration de façade n'est clairement pas des plus réussies. On retrouve le sujet favori du groupe, puisque l'on traite de l'enfance avec l'ambivalence insouciance/maltraitance (KoRn, *Life is peachy*, *Untouchables*, *Remember who you are*...) mais d'autres images du même auteur (Ron English, un habitué des couleurs flashy dégueu) dans ce même livret sont plus percutantes notamment celle à côté du titre (le bouton/œil avec les fils qui ressemblent à des vers).

Enregistré avec un maître du clair/obscur, à savoir Nick Raskulinecz (dont le CV enquille un paquet de jolis

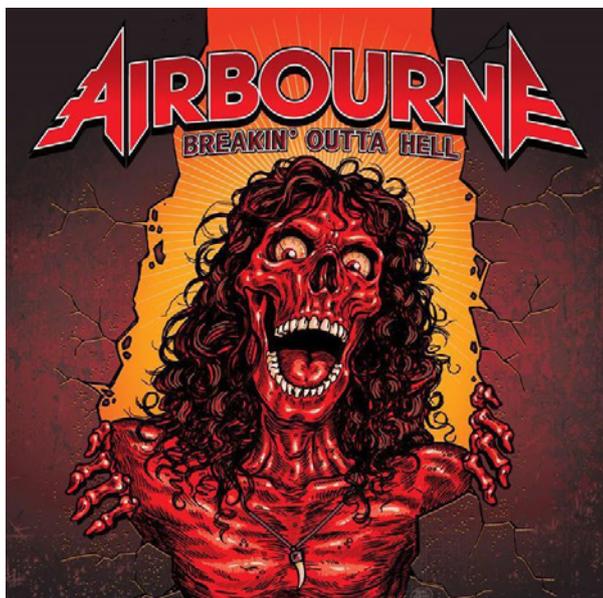
noms depuis 15 ans comme My Ruin, Velvet Revolver, Alice in Chains, Danko Jones, Deftones, Foo Fighters, Mastodon, Stone Sour...), les Californiens en ont profité pour alourdir la basse tout en gardant d'autres sonorités très limpides et quelques éléments électro qui se fondent assez bien dans l'ensemble, en tout cas, beaucoup mieux que dans un passé récent. Il s'agit ici plus d'un habillage subtil épisodique («Insane», «Next in line») que de lourds sabots comme sur les tubes d'il y a quelques années. Revenu à chant guttural aux hurlements qui ont fait sa renommée, Jonathan Davis se lâche également sur les lignes mélodiques, variant énormément son chant (jusqu'à rendre anecdotique la présence de Corey Slipknot Taylor sur «A different world»), tous les registres gagnent en puissance tant il excelle dans l'exercice. Tu ajoutes un bon paquet de riffs incisifs et une batterie qui a retrouvé de la spontanéité et sa force de frappe et le cocktail est parfait.

KoRn vient donc de sortir l'album qu'on attendait qu'il sorte en 2016 ! Avec toute la modernité technique et la richesse des arrangements qu'on espère d'un groupe culte et une forme d'honnêteté dans des titres directs, rageurs, autant entraînants que percutants, des titres qu'on ne peut qu'apprécier, du premier au dernier.

■ Oli

AIRBOURNE

Breakin' outta hell (Spinefarm Records)



de l'album. Car il faut bien avouer que de ce côté l'élève ne dépasse pas le maître. Dans «I'm going to hell for this», Airbourne réunit avec soin tous les éléments nécessaires à un bon vieux rock. Bien décidé à nous montrer ses influences, les Australiens s'aventurent avec «Down on you» sur un terrain plus boogie.

Breakin' outta hell n'a rien de neuf mais c'est peut-être justement ce qu'on lui demande. En fait, si vous cherchez du rock à l'ancienne qui tourne carré avec un bon coup de boost, un truc sans fioritures qui vous rappelle un AC/DC dans la force de l'âge, Airbourne «it's all for rock n'roll».

■ Julien

Deux frères australiens munis de Gibson SG qui balancent du rock taillé dans les flammes de l'enfer, ce peut être AC/DC ou Airbourne. Aussi quand la comparaison est faite, les frangins O'Keefee répondent en ces termes : «Être comparés au meilleur groupe de rock'n'roll, il n'y a pas de meilleur compliment». Survolés, les membres d'Airbourne ont pris l'habitude d'augmenter le tempo de leurs mentors pour balancer du rock très très speed. Ce qui peut donner l'impression d'être embarqué dans un poids lourd lancé à grande vitesse sur une autoroute brûlante... Manquerait plus que Lemmy conduise tiens !

Voilà que le groupe pose dans les bacs son 4ème album : Breakin' outta hell. L'album commence par le titre éponyme qui à lui seul montre que la formation australienne, fidèle à sa musique résolument rock, ne change pas de cap. Le gros son est toujours en perspective. Le clip et ses paroles enflammées en visu n'est pas folichon. La pochette confirmera que l'esthétique n'est pas le point fort du groupe. Les chœurs qui reprennent sur «Rivalry» évoquent inévitablement la méthode Malcom Young (AC/DC). Une mention spéciale aux titres «It's never too loud for me» et «Never been rocked like this» qui contiennent les rares solos



7 WEEKS

A L'HEURE DE LA SORTIE DE LEUR NOUVEL ET EXCELLENT ALBUM A FAREWELL TO DAWN, C'EST JULIEN, HOMME À PRESQUE TOUT FAIRE (BASSE, GUITARE, CHANT, CLAVIER) DE 7 WEEKS QUI S'EMPRESSE DE RÉPONDRE À NOS QUESTIONS SUR CETTE DERNIÈRE PRODUCTION ET L'AVENIR PROCHE D'UN GROUPE AU SOMMET DE SA FORME.

C'est votre septième disque, est-ce que vous apprenez encore des choses en studio ?

Oui, on apprend toujours en studio surtout qu'on n'a jamais été deux fois au même endroit et avec la même personne. Avec Francis, on a découvert quelqu'un qui travaille un peu tout en même temps, il mixe déjà un peu dès les prises et masterise tout au long du mixage par exemple.

Comment vous avez choisi Francis Caste ?

On le connaissait de réputation et nos amis de Klone qui avaient mixé un disque chez lui nous l'avaient chaudement recommandé.

Vous sortez l'album sur votre label, F2M Planet, personne n'en voulait ? Ça ne marchait pas avec Klonosphère ?

On dirait un peu du Paris Match ta question ! [rires] Toutes nos productions sont sorties chez F2M Planet qui est notre propre label et producteur de tous nos disques. Ça marchait très bien avec Klonosphere mais on a été contacté par Overpowered Records qui nous a proposé un deal de licence. Cela implique par exemple que le label licencié presse les disques, prend en charge la promo, etc.... ce qui n'était pas le cas avec Klonosphere.

Pourquoi être passé par un EP entre les deux albums ?

A la fin de la tournée Carnivora, soit une centaine de dates en France et Europe sur 2013/2014, on avait besoin de breaker et on s'est retrouvé à répéter à Sédières en pleine campagne corrézienne où on s'est senti tellement bien qu'on a décidé d'enregistrer quelques titres avec un studio mobile pour le sortir à l'occasion de notre tournée en support de Triggerfinger fin 2015. Cet EP Bends qui a une touche plus bluesy et folk que les autres albums était une sorte de parenthèse, pas une évolution.

Est-ce qu'il y a des éléments d'ordre musical ou technique que vous vous êtes refusés de reproduire sur A farewell to dawn ?

Non, on ne se met plus de barrières depuis longtemps, on prend juste ce qui nous semble le plus cohérent une fois tous les titres rassemblés. Après, ce sont plus des envies sur le moment qui nous guident mais même ça, c'est assez subjectif puisqu'on était parti au départ sur un album plus dur et au final, il est très ambient... Et dans le même temps, c'est notre album le plus heavy.

Étiez-vous totalement prêts en entrant en studio ? Ou avez-vous dû modifier certains titres ?

Oui, on avait tout maqueté de nombreuses fois, on savait exactement ce qu'on voulait et comment le jouer. Cependant, et c'est là la force de Francis Caste, on a vu certaines choses remises en question au moment de l'enregistrement et du mixage suite à des remarques ou propositions de Francis. Il a su ajouter sa touche et amplifier aussi bien les éléments les plus lourds que les plus légers.

A quel moment Shanka est intervenu ?

L'apport de Shanka a eu aussi cet impact, on recevait ses claviers par mail et c'était tellement riche qu'on retravaillait le morceau derrière et ce jusqu'au dernier moment puisque, par exemple, les claviers de «Ohka» ont été envoyés par François suite à un coup de fil en studio où je lui demandais de me faire des claviers à la «Johnny Favorite», le personnage de Angel heart car on trouvait que ça irait super bien. Ce qu'il a fait en 15 minutes chrono !

Écrire à deux, c'est plus facile ?

Non, mais décider à deux oui.

Comment vous faites pour choisir quel titre mettre en avant, ils sont tous bons, non ?

C'est vrai que pour ce disque on a eu du mal à choisir car il n'y a pas deux morceaux pareils, c'est une sorte de best of de ce qu'on sait faire. On savait que «Kamikazes» était un bon morceau mais sans une trop grande surprise, on l'a mis en premier single, puis on a sorti «The ghost beside me» qui prend un ton plus sombre, plus ambient et enfin on a sorti «January» en clip car il a ce côté synthétique à la NIN qui peut surprendre certains fans de 7 Weeks.

Ce clip de «January» est super classe, ce sont vos idées ou vous arrivez à déléguer ?

Contrairement aux précédents clips, on a vu le résultat qu'une fois le clip terminé, on n'avait aucune idée des images scénarisées. On a été conquis direct. Donc oui, on a su déléguer et pour le meilleur, David et Pierrick sont des amis, c'est leur premier clip mais je crois qu'ils vont en faire d'autres car le résultat est top. On s'était juste concerté avant qu'ils tournent pour être sûr que leurs idées qu'ils avaient basées sur la musique uniquement étaient cohérentes avec le sens du texte.

Peux-tu nous présenter Lionel Londeix qui a réalisé votre pochette ?

Là encore, c'est un ami... On a voulu, pour cet album, s'entourer uniquement de gens proches de nous dans la région à qui j'ai confié quelques idées et images et qui a sorti cet assemblage assez barré et majestueux.

Les collectivités territoriales sont partenaires de l'album, en quoi ça consiste ? C'est uniquement des aides financières ?

La ville de Limoges aide notre label F2M Planet à hauteur de 600 €, le département 1000 € et nous sommes en conventionnement avec la région, c'était d'ailleurs encore le Limousin quand ça a été fait, pour une aide partagée avec d'autres partenaires qui tourne suivant nos activités autour de 2000 €. Ce sont pour la plupart des aides au projet.

On parle d'une tournée européenne, on peut en savoir plus ?

Le tourneur Base Prod travaille actuellement sur 2017 et l'Europe est bien sûr prévue pour ces dates. Le disque sortant en Allemagne/Benelux et en Angleterre en novembre, on espère avoir des dates sur ces pays-là, c'est actuellement travaillé.

Il y a des comparaisons qui vous énervent ?

Non, on nous dit souvent qu'on fait du QOTSA, soit c'est très flatteur pour nous, soit moins pour eux. A vrai dire on s'en fout un peu de tout ce qui peut se dire, mais sur cet album en plus on ne nous compare pas à grand-monde, la plupart reconnaisse notre singularité.

Y-a-t'il des groupes que vous jalousez positivement ?

Je jalouse toujours positivement un groupe qui, quand il monte sur scène, a l'air légitime. La création, la recherche artistique. Tout ça c'est très bien, mais ça s'adresse souvent à des niches, des esthètes, des jugements figés dans le temps. L'aura, le charisme, le fait de dégager suffisamment pour transmettre quelque chose, ça c'est autre chose. La musique doit être un vecteur, on l'oublie un peu aujourd'hui, on la sacralise alors qu'elle est consommée comme un vulgaire produit, on la «ulule», on l'intellectualise... Ce n'est que de la musique et c'est déjà pas mal. Donc quand je vois un groupe monter sur scène sans aucune prétention et qui dégage de la légitimité, ça ça me plaît, ça me motive, j'ai envie de faire partie de ça.

7 Weeks dans la vie de tous les jours, c'est qui ?

C'est essentiellement Jeremy et moi, 2 mecs qui défendent ce projet depuis 10 ans, je ne pense pas qu'on soit au fond si différent dans la vie que sur scène, juste moins expansif, sinon ce serait épuisant !

Merci à Julien et 7 Weeks, merci également à Roger et Replica pour le relais ultra efficace.

Photos : Ardoneau

■ Oli

7 WEEKS

A farewell to dawn (OverPowered Records)



Bends n'était qu'une parenthèse, avec ce A farewell to dawn, 7 Weeks revient au rock, peut-être pas aussi chaud que Carnivora mais au moins, si ce n'est plus, aussi tubesque. Parce que j'ai beau chercher, je ne trouve pas un seul morceau qui ne soit pas un hit en puissance. Si on est d'accord pour mettre de côté les titres sans chant comme «Ohka» (interlude) et «A farewell to dawn» [excellent morceau d'ambiances], il ne reste que des chansons qui font mouche et dont le pouvoir de séduction s'exprime en quelques secondes.

Pour commencer, rien de tel qu'un riff parpaing qui te tombe sur le coin de la gueule, t'as encore rien compris que «King in the mud» fait déjà couler le sang, et si le riff de guitare n'est pas suffisant, le chant (et ses petits ajouts samplés en écho) t'ensorcèlera dans les instants suivants, entre puissance et mélodie, Julien connaît le dosage pour nous faire chavirer. Lancinant, traînard, à l'agonie comme son protagoniste, ce morceau d'intro se termine par des notes d'une clarté éclatante contrebalancées par des accords encore plus rageurs. La perfection. Et ça ne fait que commencer. Tout en douces cassures, «The ghost beside me» se pose tranquillement dans un coin du cerveau et le met en préchauffage, après des mesures brisées, le

spectre s'épaissit, le titre trouve du liant, la mélodie est plus insidieuse, le clavier fait son petit effet et bien que l'ensemble soit très cool en terme de rythme, ça fonctionne. Soyons honnête, il n'y a pas que des hits sur cet album, il y aussi des bombes atomiques. Calibré pour toucher sa cible et la faire péter de bonheur, «Kamikazes» est imparable : rythmiques dodelinantes, gimmicks en piqués, explosion finale jouissive, un travail d'orfèvre. Plus brut, plus direct, «Broken voices» est là pour enfoncer le clou, il est trop tard pour faire machine arrière, la guitare s'énerve, la basse a pris du poids, c'est pas le moment de chatouiller les Limousins... D'autant que l'éponyme a préparé le terrain pour l'autre mégatube : «January», 7 Weeks se mue encore en lézard qui serpente dans la rocaïlle pour approcher sa proie, laisse monter le suspens avec le clavier et attaque par l'esprit plus que le physique. Grande classe. Plus terrestre, plus marqué par les références (QOTSA même si c'est so cliched), «A well kept secret» pourrait faire passer les petits gars de Limoges pour d'authentiques cow-boys, et là encore, on est pris dans le tourbillon de poussières qui nous emmène jusque «Knots», dernière claque (et oui) de cette nouvelle galette. Elle démarre en trombe, ralentit, puis remet les gaz avec une disto phénoménale qui promet des concerts épiques.

Il faut te faire un dessin ou tu as compris que A farewell to dawn est le disque rock de cet hiver ?

■ Oli

ICSIS

Pierre vide eau (Dur et Doux / Atypeek Music)



Pour les furieuses et les furieux qui n'ont jamais eu vent d'ICSIS, il s'agit d'un acronyme mystérieux choisi pour une association musicale qui l'est tout autant. En tout cas ses membres, eux, sont bien connus et sa formation a bien évolué depuis leurs débuts en 2006. Il y a donc une dizaine d'année, le batteur de Poil puis plus tard d'Ukandanz, Guilhem Meier, rencontre la charmante Jessica Martin Maresco, chanteuse et musicienne pour Mei Tei Shô, Le Spang ! et Pili Coït. Rejoints progressivement pour former un sextet de jazz expérimental avec la pianiste et violoniste Alice Perret (Lunatic Toys, Keman Kiz), le saxophoniste Guillaume Perret, le guitariste Ben Richou (Djazia Satour) et le contrebassiste Brice Berrerd, ICSIS devient un trio en 2009, le duo originel accueillant Sylvain Lorens (Further Dimension, Buttshakers) à la guitare et à la basse. Un premier album nommé Fuckiss voit le jour en mars 2013 sur le label Dur Et Doux, et fait dériver le groupe vers du rock expérimental un tantinet noise influencé par Nirvana, PJ Harvey, Björk, Soundgarden, Ligeti et Igor Stravinsky. En juin 2016, le groupe annonce Pierre vide eau, un deuxième album marquant l'arrivée du guitariste de Ni, François Mignot, à la place de Sylvain.

C'est donc sous la forme d'un trio remis à jour qu'ICSIS continue ses soubresauts sonores avec Pierre vide eau, soit près d'une heure d'un concept rock conté/chanté/crié en anglais et en chinois. Partant de la matière noire en poursuivant le cycle de la vie jusqu'à l'au-delà, cet opus est un voyage initiatique à travers le cosmos et les énergies. Bref, du gros nawak parfaitement corroboré par sa bande son. L'album, qui comporte huit plages, met l'accent sur l'importance de chaque étape du concept en étirant en longueur les titres (trois dépassent les huit minutes) pour laisser développer leurs humeurs à outrance. Car la liberté artistique totale reste le mot d'ordre des Lyonnais qui n'ont cure des conventions et qui ont trouvé un relais de choix avec le collectif Dur Et Doux qui abrite déjà des formations bien barrées comme Chromb!, Ni ou Poil. En parlant de ce dernier, même si le style n'a rien à voir avec celui de Poil, dont est issu Guilhem, il y a tout de même chez ICSIS quelques réminiscences du trio, surtout développées sur «Hu (Tigre)» et «Sgé (Serpent)» avec un travail extrêmement soigné des télescopages vocaux.

Inutile de chercher à savoir où va ICSIS dans sa quête, vous subirez juste les aléas de la progression de leurs excentricités rock, à moins de couper avant et de ne pas atteindre le final «Death», véritable ode à la neurasthénie de dix minutes permettant de se remettre de ses émotions après un trois-quarts d'heure de folie. La singularité de Pierre vide eau réside dans un tout commun, que ce soit dans le style et le jeu musical, dans la façon d'arranger et de composer ou dans les vocalises à trois. C'est la symbiose accomplie entre trois entités indisciplinées qui passent leur temps à déstructurer les structures. Le pire dans tout ça ? C'est que c'est tout bonnement jouissif !

■ Ted

KMFDM

Rocks - Milestones reloaded (EarMusic)



Derrière les 5 lettres KMFDM se cache plus de 1000 significations mais le seul à connaître la véritable origine de l'acronyme est Sascha Konietzko, fondateur d'un des combos les plus emblématiques de la scène industrielle. On peut même considérer l'Allemand comme l'un des pères du mouvement métal indus, lançant ses activités au milieu des années 80, dans les mêmes eaux que Ministry, Skinny Puppy, Front Line Assembly ou les Young Gods et quelques années avant Godflesh, NIN ou Atari Teenage Riot. Pour fêter ses 32 ans, le groupe (qui ressemble aujourd'hui au duo Sascha Konietzko/Lucia Cifarelli/accompagné de zicos pour le live) s'offre un petit best of avant de sortir un nouvel opus (euh... le 21ème, si j'ai bien compté !!!) en 2017. Mais ce Rocks - Milestones reloaded est un «best of» amélioré puisque la plupart des titres sont retouchés pour l'occasion.

Au menu, quelques tubes du cultissime Angst (qui date de 1993) dont l'inévitable «A drug against war» qui apparaît même en double sur la tracklist, en version originale et en version remixée par Marco Trentacoste (guitariste et producteur italien), cette dernière est bien plus électro avec une voix filtrée qui tente d'adoucir le titre ultra punchy. Marco remixe également «Amnesia» (l'autre titre a figuré également en

version d'origine) avec la même idée d'apporter un peu de douceur en mettant en avant la voix de Lucia et en nettoyant quelque peu la piste des parties les plus sombres. De l'album phare sont également retravaillées «Light» et «Sucks», pour la première, c'est le batteur Andy Selway qui s'y colle (il a aussi fracassé les futs de Dwarves, Pig... ou le side project de KMFDM The Spittin' Cobras), il laisse de la place à la guitare et n'insiste pas sur la rythmique, c'est assez bien joué, pour la seconde, c'est Sascha lui-même qui s'y colle, il déconstruit davantage le morceau et y intègre des éléments électro davantage dans l'air du temps. Tous les autres titres sont issus des albums sortis dans les années 2000, puisqu'on n'est jamais mieux servi que par soi-même, Sascha rempile pour actualiser «WWIII» (un peu étouffé) et «Professional killer» (bondissant). Il laisse tout de même Bradley Bills de Chant (avec qui ils ont tourné en 2013) trifouiller «Son of a gun» pour qu'il tabasse encore plus et Victor Love s'attaquer à «Krank», il rend ainsi la pareille au Japonais qui les a invités pour son album Technomancy, le mixage est assez respectueux et réussi. Quatre autres morceaux (dont le bien binaire «Kunst») complètent le tracklisting et nous rappellent combien KMFDM mériterait plus de reconnaissance.

■ Oli

MONO

Requiem for hell (Pelagic Records)



Le petit couple qui se promène dans leurs artworks depuis quelques années a grandi et semble se retrouver au début du tunnel, au fond, une lumière blanche scintille, les anges tourbillonnent, serait-ce la fin annoncée d'une aventure ? Toujours est-il que Mono nous propose un Requiem for hell. Un requiem, c'est pas franchement synonyme de grosse déconne, les Nippons n'étant pas non plus les rois de la fête, tu as compris que ce nouvel opus, malgré des sonorités parfois ultra claires, porte en lui son poids de douleurs.

Une peine mentale mais également physique car Steve Albini continue le même type de travail avec Mono, assourdissant un peu le son de batterie, salissant des guitares aux distorsions métalliques à l'opposé d'un son clair pur, jouant sur les dissonances pour faire paraître encore plus vrai et faire ressentir la présence du groupe au plus proche de l'auditeur. Ferme les yeux et le quatuor te semblera être chez toi, si tu les rouvres assez vite, tu pourras apercevoir leurs ombres disparaître.

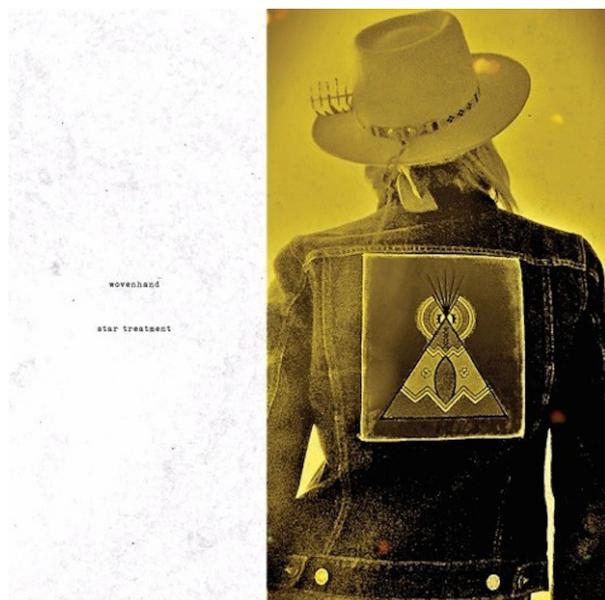
La chaleur dégagée par le son est à peu près inversement proportionnelle à l'espoir distillé dans les cinq pistes... Avec pour débiter, un terrain presque connu

puisque «Death in rebirth» est une variation de «Death in reverse» paru sur le split partagé avec The Ocean il y a quelques mois (Transcendental), le petit gimmick fait toujours son effet, au même titre que le tintement cristallin des clochettes de «Stellar». Au cœur de la bête, «Requiem for hell» offre 18 minutes de progression insoutenable vers une explosion longtemps retenue, alors que «Elys heartbeat» permet de redescendre une à une les marches gravies précédemment. L'ultime étape, c'est «The last scene», une musique de fin cinématographique, le tunnel semble traversé, la lumière est éblouissante, l'électrocardiogramme devient plat, c'est terminé. On peut revenir à la vie, allégé d'avoir partagé nos souffrances avec la musique. Merci Mono.

■ Oli

WOVENHAND

Star treatment (Sargent House)



Au début des années 2000, le temps tourne à l'orage au sein des 16 Horsepower. Après être passés par un succès relativement conséquent, il semble que les membres du groupe ne soient plus en accord sur les directions musicales à prendre. Anticipant la séparation du groupe, David Eugene Edwards fonde un projet en parallèle : Wovenhand.

Le chanteur est alors seul maître à bord du navire. Sa musique est au service des démons qui l'habitent. La tempête souffle et le tonnerre gronde, le petit-fils de pasteur détient au creux de ses mains un terrain pour s'exorciser. Une décennie après la fin des 16 Horsepower, David Eugene Edwards n'a toujours pas trouvé la rédemption. Alors le onzième album de Wovenhand porte inévitablement le nom céleste et mystique de Star treatment.

La formation démarre pied au plancher avec «Come brave». Ordy Garrisson cogne comme un sourd sur sa batterie tandis que David Eugene Edwards domine les éléments. Sur «Swaying breed», le chanteur se fait envoûtant. Le morceau de six minutes plonge chacun de nous dans un état de transe sur une structure bien moins conventionnelle. «The hired hand» éloigne

encore une fois Wovenhand des terrains folk country que le chanteur affectionne particulièrement. C'est ici un rock à la formation rythmique bien engagée qui met en relief la voix d'un David Eugene Edwards plus charismatique que jamais. Il faut d'ailleurs souligner que depuis *The laughing salt* (2012), les compositions de Wovenhand sont résolument plus électriques. Mais une fois (ou deux) n'est pas coutume «The quiver» est un petit moment de calme qui ne perd rien en intensité. L'occasion inespérée de se laisser porter en dehors de son corps pour flotter à l'horizontale au dessus du brouillard. Comme jamais rien ne dure, Wovenhand nous sort des limbes pour nous plonger dans le tumulte à la fin du titre. «Golden blossom» signe le retour à une musique plus traditionnelle dans laquelle l'homme au micro donne à sa voix des airs planants et mélodieux. Que faut-il de plus théâtrale que «Low twelve» pour s'adresser définitivement aux entités divines ? Une danse indienne peut-être...

Manipulé comme une marionnette par ses conflits intérieurs, David Eugène Edwards déploie une aura qui s'étale sur le public lorsqu'il chante en live. Les influences country et folk travaillées avec les 16 Horsepower sont bien sûr toujours présentes. Mais au fil des années, le jeu de Wovenhand se durcit à l'image d'un chanteur en suspend entre l'ombre et la lumière. Et il faut bien l'avouer, c'est pour notre plus grand plaisir...

■ Julien



THE CRUMBLE FACTORY

TROIS ANS APRÈS UN PREMIER ALBUM DE POP TRÈS SUCRÉ MAIS SUPER BIEN FOUTU, D'UNE HUMEUR MÉLANCOLIQUE ET D'UN CHARME FOU, LES TOULOUSAINS DE THE CRUMBLE FACTORY ONT REMIS LE COUVERT AVEC BETSY CHA CHA EN SEPTEMBRE DERNIER. NOUS AVONS EU L'OCCASION D'ÉCHANGER AVEC SON GÉNITEUR, REM AUSTIN, CHANTEUR ET GUITARISTE DE LA FORMATION POUR EN SAVOIR UN PLUS SUR CETTE DERNIÈRE ET ABORDER AVEC LUI SON NOUVEL ALBUM. C'EST PARTI !

D'où vient ce nom, The Crumble Factory ? Vous êtes des spécialistes du crumble en dehors de vos activités musicales ?

Absolument pas ! Ce nom m'est venu sans réfléchir, comme d'habitude. Quand j'en ai parlé à un ami irlandais, il m'a dit que c'était vraiment chouette dans la sonorité et que cela avait plusieurs sens, dont «usine à châteaux de sables» en quelque sorte. Comme un clin d'œil à l'absurdité dramatiquement drôle de nos quotidiens (waouh). Ou l'inverse.

Je suis un peu perdu, vous êtes combien dans votre troupe ? 4, 5, 6, 7 ou 8, comme j'avais pu l'écrire à l'époque de votre

premier disque ?

Oui, c'est pas net tout ça, tu as raison ! Je vais tenter de te l'expliquer : le groupe est composé de quatre membres permanents sur scène depuis l'enregistrement de Betsy cha cha : Rem (chant, guitare), Ann (chant, claviers), Pat (basse), Seb (batterie). Joël Calatayud et Rémi Saboul interviennent sur des parties de guitares solo, ils sont membres du groupe en studio d'une certaine manière.

Dis-moi, la formation a quelque peu changée depuis le premier disque éponyme sorti il y a 3 ans. Où est passé Julien

Barbagallo, le batteur du premier album, il est toujours occupé avec Tame Impala ? Et concernant Stephan Bertholio, Martin Jaussan et même Triboulet ?

Pour l'enregistrement du premier album, j'avais écrit, maquetté et pré-arrangé les morceaux et j'ai proposé le projet à des amis musiciens pour l'enregistrer car nous n'avions pas de véritable groupe de scène. Suite au premier album, et pour l'enregistrement de Betsy cha cha, nous avons travaillé différemment, et enregistré avec les musiciens qui joueront en live.

Julien est évidemment très occupé avec Tame Impala mais aussi avec son projet solo Barbagallo dont le nouvel album vient de sortir, Stephan est en pleine tournée avec Dionysos, Martin est entre autres bassiste de P.A., nouveau très bon groupe toulousain ! Quant à Triboulet, il est surtout le grand sorcier du Studio de la Trappe à Toulouse. Il avait fait quelques interventions au piano sur le premier album. Il n'y en a pas sur Betsy cha cha.

En parlant de «factory», votre nom est associé depuis le début à celui de Pop Sisters Records. Vous pouvez nous en dire plus et présenter la structure et son but ?

Nous avons créé Pop Sisters Records avec Joël Calatayud (Indian Ghost, Don Joe Rodeo Combo) pour défendre nous-mêmes nos projets respectifs et ne plus nous poser la question de la recherche d'un label. Depuis, Laurent Olivaud et Gianni Tremolo nous ont rejoints. L'idée était aussi de partager des ressources communes et trouver des synergies pour le pressage, la promo, les tournées, etc... D'autres groupes nous ont rejoint depuis tels que Hanky Panky et Jim Younger's Spirit. Nous n'avons pas de ligne éditoriale stricte, mais l'ensemble des groupes du label ont une approche assez semblable de l'enregistrement et de la scène, même si les univers sont différentes (pop, rock français, psyché..).

C'est difficile de nos jours de faire distribuer un disque en physique ? Car on sait que le digital rend les choses bien plus faciles à ce sujet.

Les disques de Pop Sisters Records sont distribués par Pias France en physique (CD et vinyles) et digital, ce qui est une bonne chose. Nous tenons à effectuer toutes les sorties en vinyle par conviction artistique mais aussi parce que le support est en adéquation avec les attentes des réseaux de disquaires indépendants. Et puis, il y a les concerts : ce sont plus que jamais des lieux privilégiés pour la rencontre et pour la vente de disques.

J'ai remarqué que vous mettiez du cœur à l'ouvrage, non seulement pour soigner vos enregistrements mais également vos artworks. Celui de Betsy cha cha est particulièrement bien réussi, c'est une commande ?

Il s'agit plus d'un coup de cœur que d'une commande, suite à une rencontre à New York. L'œuvre avait déjà été réalisée et j'ai demandé à son auteur Domenico Zindato, un artiste italien vivant à Mexico et qui expose à NY, son accord pour l'utilisation de son travail pour notre pochette. Il a écouté quelques morceaux qui lui ont plu et a donné son accord pour notre plus grande joie. Je crois qu'il est très heureux de voir son travail reproduit sur une pochette de disque !

Est-ce si compliqué de travailler à 2 voix dans un groupe ?

Au départ de l'écriture d'un morceau, je ne suis pas certain de l'utilisation des deux voix. Cela s'impose assez vite, soit parce que cela sert la «texture» (souvent), soit parce que le thème du morceau amène naturellement cette idée de dialogue ou de chœur féminin.

J'imagine qu'avec vos deux voix masculin/féminin et votre style pop-rock par moment un peu faussement nerveux, on vous a déjà fait le coup de la comparaison avec les Pixies. C'est quelque chose qui vous dérange ?

(rires) C'est drôle que tu dises «faussement nerveux», mais je crois que c'est un peu cela ! C'est une malédiction, je suis peut-être un vrai calme en fait. L'écoute d'un disque peut renvoyer à la musique que l'on connaît, ce qui encourage les références à des groupes existants. Pour ce qui est de la comparaison avec les Pixies, je l'ai bien méritée, tiens. Elle est à la fois légèrement flatteuse et inévitable, je crois. Cela ne me dérange pas. À la sortie des disques des Pixies, certains articles faisaient référence aux Beatles. Et pour Betsy cha cha, on m'a même parlé de Genesis (si, si). Pourquoi pas.

Est-ce que Betsy cha cha est issu d'un processus d'écriture collectif ou tu composes tout ?

Je te rassure, ce groupe est une dictature... Je compose et pré-arrange l'ensemble des morceaux puis le groupe se les réapproprie pour l'enregistrement et pour la scène. Une fois les prises principales effectuées en studio, je finalise les arrangements. Contre-exemple, «Rabbit» a été finalement co-écrit avec Pat suite à plusieurs interventions sur la structure.

Combien de personnes possèdent le nouveau disque chez eux au moment où j'écris ces lignes ?

Aucune idée ! Tu me fais penser que je dois relancer Pias. Certainement un raz-de-marée !

Selon toi, quel est l'archétype des personnes qui sont susceptibles d'apprécier Betsy cha cha ?

C'est difficile à dire, je vois des gens relativement différents aux concerts. J'ai l'impression que les frontières sont plus floues qu'avant, je l'espère en tous cas.



Serais-tu capable de résumer ou de décrire l'album en donnant une citation ou une expression connue ?

Toolootoolootoo. I feel well, well, well.

Les membres de The Crumble Factory ont plutôt de la bouteille et de très bonnes références musicales. Du coup, je me demandais si la musique était votre job. Je sais que Rémi Saboul fait du sound design, mais les autres ?

On a tous un boulot à côté (sauf Pat). Pour ma part, c'est essentiel, car ce projet ne nourrit pas une famille (rires), je crois aussi que cela donne un caractère rare et urgent à la musique. Et puis quand on est un peu attentif, on peut constater que les gens de la vraie vie sont vraiment complètement dingues sans s'en rendre compte, ça vaut le détour.

Vos chansons ont le chic pour accrocher directement l'oreille, il y a une certaine délicatesse qui me touche. Qu'est-ce qui vous amène à jouer des chansons pop plutôt tournées vers la mélancolie et qui par moment ont un côté un peu faussement naïf, je pense notamment à «So you want to be a writer» ?

Pour le coup, c'est peut-être vraiment naïf ! J'ai parfois l'impression que mes chansons sont écrites par une petite voix intérieure qui est moi enfant, et qui ne me quitte jamais. Quand j'écris une chanson, je me demande souvent si elle pourrait se chanter comme une «lullaby». Rien de punk là-dedans. C'est peut-être ce qui donne cette impression. Et alors, pour «So you want to be a writer» en particulier, la vérité c'est que j'aurais aimé enfermer une centaine d'enfants dans une pièce et leur faire chanter la mélodie à l'unisson. C'était techniquement compliqué et je n'avais pas prévu de faire la sortie des écoles.

Pas mal le clip psyché-déirant de «Pâquerette». C'était pour continuer à inonder YouTube de vidéos de chat ? Il pa-

raît que ça marche du tonnerre. Plus sérieusement, pouvez-vous m'en dire un peu plus sur ce clip ?

Oui, il s'agit d'une démarche totalement opportuniste pour inonder le marché de chats et récolter un succès immédiat (rires). En réalité, je suis tombé par hasard sur un long métrage d'animation, en images lo-fi, avec une pixellisation pourrie, une sorte de retrocomputing qui m'a touché. J'ai ressenti que la rythmique de ce film et les thèmes abordés - on parle peu des chats avec des lasers dans les yeux ces temps-ci, mais ce serait une véritable source d'énergie et d'optimisme pour la planète - étaient en totale résonance avec le morceau. Du coup, j'ai vérifié les droits et nous avons eu l'autorisation de travailler le clip avec ces images.

Les personnes qui ont aimé Betsy cha cha, auront-elles la chance de vous découvrir en live prochainement ?

Nous avons fait quelques dates à la rentrée pour caler le live, et nous partirons sur une petite tournée au 1er semestre avec entre autres Nantes, Toulouse, Marseille, Bordeaux et Paris.

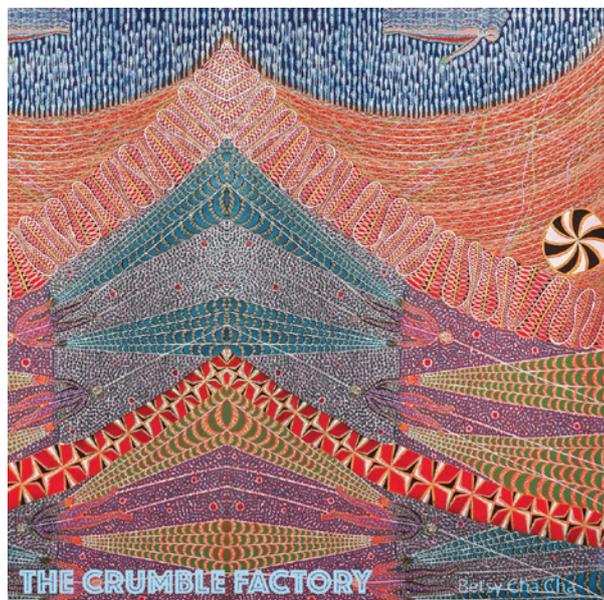
Merci aux Crumble !

Photos : © Virginie Benazeth

■ Ted

THE CRUMBLE FACTORY

Betsy cha cha (Pop Sisters Records)



C'est le mois de décembre, il fait gris, la nuit tombe vite, pour certains d'entre vous, vous vous gelez les miches, en plus de ça l'épidémie de gastro commence à arriver, vous refaites le stock de mouchoirs aussi... Bref, c'est l'hiver, c'est la merde... Et ni raclette, ni les jeux de rôle ne forment un remède efficace pour vous consoler ? Je vous ai trouvé LA solution ! Un baume au cœur qui va venir fissa vous apaiser tout ça en musique : Betsy cha cha, le nouvel album des Toulousains de The Crumble Factory. Je ne sais pas si les gens de là-bas sont beaucoup confrontés aux aléas climatiques, mais la bande de Rem Austin et d'Ann Lake vient de nous pondre un deuxième album absolument réconfortant, plein de chaleur mélodique et surtout motivant à souhait. Visiblement très joyeux de nature, d'entrée de jeu ils te le font comprendre en te sortent la chansonnette des familles pour te dire que tout va bien («I feel well well well, ouh ouh ouh»). Là, tu te demandes si on est pas en train de se foutre de toi, et puis tu vas vite te rendre compte en parcourant les 38 minutes de Betsy cha cha qu'il s'agit d'une suite de titres bourrés d'effronterie pop à en pleurer toutes les larmes de ton corps.

Cet album démontre une chose : que jouer avec la mélancolie d'un côté, et la nostalgie d'un autre, et quand

par dessus tout est super bien soigné et intelligemment composé, le résultat ne peut qu'être bon. Prenez au hasard un titre comme «The hill song», il résume parfaitement ce que je viens de démontrer : une ballade pop indé 90's (nostalgie) qui démarre tout en finesse en instaurant par ses guitares un univers chagrineux (mélancolie) puis qui laisse progressivement planer une ombre noise qui va libérer une porte vers des sonorités suaves. Ça marche aussi avec «Belgians», «Walter», «Bad dreams», «No sex on Monday», «Pâquerette»... Bon, en fait, ça marche quasiment avec tous les titres même si chacun à ses propres couleurs et structures. Cas concret : «So you want to be a writer» est l'archétype de la chanson pop sautillante d'une naïveté assumée, celle que tu composes avec ta guitare quand t'as 15 piges mais qui te fait toujours autant d'effets à 40.

Tu l'auras compris, The Crumble Factory est un groupe qui aurait pu faire un tabac il y a 20 ou 30 ans mais qui aura peut-être la chance - avec le retour en force des formations pop des années 90 (Pixies, Blur) et même d'MTV Classic à la TV, accompagné d'une certaine nostalgie générale de cette époque - de se faire une place et d'attirer l'attention sur Betsy cha cha. Car ce disque, de par sa jolie production, son contenu, et son artwork très classe, vaut d'être possédé assurément.

■ Ted

LE BAL DES ENRAGÉS

Triptyk vol. 2 (Athome)



C'était prévu, on l'attendait, il est arrivé ! Le «part II» du Triptyk live du Bal des Enragés a débarqué, repartis dans leurs groupes respectifs, la vingtaine de participants ne nous laisse pas seuls puisqu'on a de quoi passer l'hiver au chaud avec 37 titres à écouter et réécouter. Par quoi on attaque ? Le DVD ! Même intro que pour Triptyk live mais c'est un peu normal puisque ce DVD déboule en fin de tournée histoire de boucler la boucle, et si près de 50 reprises sont dispos dans la tête des danseurs, il y a quelques balises immuables comme la mise en scène post-apocalyptique de Lolo et Klodia, donc l'ouverture de bal avec «If the kids are united» des Sham 69, les déguisements en tout genre, les petits mots gentils à la classe politique («A bas la hiérarchie» de Stupeflip), le «Cayenne» des Parabelum ou le final avec «Vive le feu» de Bérurier Noir. Parmi les nouveautés, on a un peu de poésie avec «Golden brown» (The Stranglers), un medley explosif d'AC/DC où Poun s'éclate et la présence d'un renfort de choix parmi les chanteurs en la personne de Vince (Aqme, The Butcher's video) qui assure notamment un superbe «Tostaky» (Noir Désir). Les caméras sont partout, les couleurs sont chaudes, le son est très propre, peut-être même trop pour un concert de ce genre, il manque un peu de son venu du public mais celui de l'Alhambra

est peut-être trop sage pour gueuler les paroles assez fort avec la troupe, d'ailleurs Vince lui fait remarquer «on t'entend pas !»...

Outre le fait de revivre un concert du bal, le DVD offre «Dans la peau d'un enragé», un documentaire de 50 minutes signé Mathieu Ezan, photographe de renom qui avec sa caméra et ses questions revient sur les origines du projet (en 2009), sur le choix des titres, la vie en tournée, donne la parole à des amis de passage comme Gérard Baste (Svinkels), Mouss (Mass Hysteria), Kmar (No One Is Innocent) et bien sûr toute la troupe du Bal depuis le stand de merch jusque sur la scène, depuis les répétitions jusque sur la mainstage du Hellfest.

Le CD n'est pas la bande son du DVD, seule la moitié des 18 titres sont sur le DVD, c'est donc un complément indispensable, surtout si t'es fan des Dead Kennedys («California uber alles», «Nazi punks fuck off»), de Motorhead («Ace of spades») ou Metallica («Enter sandman»). Sur la galette, on trouve également bon nombre de covers de groupes français (le tiers de la tracklist) avec les désormais classiques «Antisocial» de Trust ou «La bière» des Garçons Bouchers mais aussi «le petit nouveau» «Jouer avec le feu» des Sheriff. De quoi foutre le bordel et brailler des paroles autrement qu'en yaourt, ça fait toujours du bien...

Quand Le Bal des Enragés vient vers toi, il ne se fout jamais de ta gueule, la preuve encore une fois avec cet ensemble brûlant... Ceci dit, il y a encore de quoi faire parce que, personnellement, j'attends la suite avec d'autres perles pas encore captées comme le «My own summer (Shove it)» des Deftones ou le «Destroy everything» de Hatebreed... Oui, c'est comme ça, quand on donne trop, y'a toujours un con pour réclamer encore plus...

■ Oli

NIELS MORI

Aftonland (Autoproduction)



pense parfois au piano phase de Steve Reich ou Music for airports de Brian Eno mais Niels Mori développe un univers qui lui est bien propre.

Et histoire de parachever ton avis avec un argument massue, en plus de cette magnifique pochette qui rend l'objet vinyle indispensable, et comme ils sont très populaires sur l'internet, mon chat s'endort toujours sur ce disque. Vu la bestiole, c'est un autre gage de qualité.

■ David

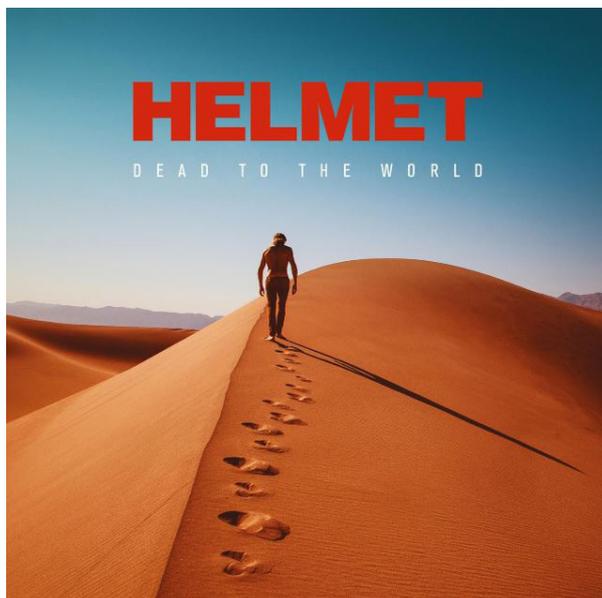
Ne tergiversons pas, ce Aftonland de Niels Mori est l'un des plus beaux disques que j'ai entendu ces dernières années, une ode sans cesse renouvelée à la beauté palpable. Ecouter Aftonland, c'est comme de redécouvrir, et avec le même émerveillement, le corps nu d'une personne que tu désires éperdument. Bref, une sensation bien galvanisante et bourrée d'endorphines. Et pourtant, ce n'est pas forcément la vocation du disque.

Communément traduit «Pays du soir», «Aftonland» est aussi un recueil de poèmes de l'écrivain suédois Pär Lagerkvist, au cours duquel il s'essaie à poser des mots sur les sentiments qui nous assaillent, dans les pays du soir. Cet album est né du même désir, et les neuf pièces qui le composent peuvent être considérées comme l'expression d'émotions intimes, personnelles mais partagées.

Aftonland explore et concrétise donc toutes ces émotions que l'on ressent lorsque l'on se retrouve face à la nuit, l'obscurité. Soit un moment ou l'introspection et le fait d'être seul peut-être à la fois douloureux et salvateur. Et en 9 titres, l'ambiance se fait parfois douceuse et épurée, parfois plus ombrageuse et abrupt. La parfaite bande-son de l'ascenseur émotionnel. On

HELMET

Dead to the world (Ear Music)



Alors qu'on pensait Helmet revenu aux affaires pour reprendre une place de choix dans le paysage musical, le groupe a pris son temps pour tourner et se poser depuis la sortie de *Seeing eye dog*, voilà déjà 6 ans. C'est donc plus un rythme de sénateurs qu'une traversée du désert mais en même temps, Page Hamilton fait bel et bien partie de la caste des patrons. Côté changement, Dave Case est arrivé à la basse (poste qu'il occupe depuis 2010 mais c'est la première fois qu'il compose avec le groupe) et le combo a retrouvé un label, en l'occurrence earMUSIC (label de pas mal de groupes des seventies mais aussi de Skunk Anansie ou KXM). Pour le studio, si Hamilton surveille de près l'intégralité du processus, les titres ont été travaillé par des habitués à savoir Toshi Kasai aux prises (*Seeing eye dog* mais aussi *Red Sparowes* ou les *Melvins* par exemples), Jay Baumgardner au mixage (déjà à l'oeuvre sur *Size matters* mais qui a aussi bossé avec *Ugly Kid Joe*, *Sevendust*, *Coal Chamber*, *Spineshank...*) et Howie Weinberg au mastering (*Meantime*, *Betty* et tout le gratin du rock : *Garbage*, *Deftones*, *Jeff Buckley*, *Faith No More*, *Kyuss*, *Pantera*, *Nirvana*, *Rammstein*, *RHCP*, *Slayer...*).

Ce *Dead to the world* est assez mélodieux, chargé en ballade plus ou moins tranquilles avec, au final, assez

peu d'aspérités. Pour celui qui aime le Helmet tranchant et haché, il faudra se contenter de cette belle entame avec la grosse attaque que représente «*Life or death*» (sa version «*slow*» en fin d'opus n'apporte pas grand chose) et surtout «*I love my guru*», un des titres les plus énérvés de l'opus avec «*Die alone*» et «*Drunk in the afternoon*» qui eux aussi correspondent aux critères de l'appellation d'origine contrôlée «*Pure tradition Helmet*». Page Hamilton sort alors les crocs, sa férocité vocale se transmet à sa guitare et à la rythmique, ça pulse comme il faut et ça fait plaisir à entendre. Pour le reste, c'est du Helmet très assagi, qui semble incapable d'être à fond plus de 30 secondes et cherche à prouver par des mélodies un peu sirupeuses qu'il peut être simplement rock. Parfois, ça passe, comme sur ce «*Bad news*» dont l'approche sonne très *Foo Fighters* ou comme sur «*Green shirt*» (une sucrerie pop sautillante) et «*Expect the world*» (dont les passages lourds donnent du relief). Ces ballades sont assez agréables, bien plus que les déceptions que sont «*Red scare*» (malgré un joli petit solo), l'éponyme «*Dead to the world*» (qui semble se perdre en route) et «*Look alive*» (là aussi, la guitare a du mal à nous sauver de l'ennui).

Si Helmet nous sortait un album tous les deux ans, on pourrait se contenter de 6-7 bons titres et 3-4 moyens, mais après six années de disette, on aurait aimé être totalement comblé. Ce qui fait l'intérêt du groupe, c'est bien son âpreté et son côté brut de décoffrage, si les sons deviennent lisses et travaillés, on perd quelque chose, on a davantage de mal à se replonger dans nos bons souvenirs et on devient déplaisant avec un groupe culte qui sort pourtant un album tout à fait honorable.

■ Oli

BADBADNOTGOOD

IV (Innovative Leisure)



BadBadNotGood est une formation originaire de Toronto s'articulant autour du claviériste Matthew Tavares (qui n'est pas accompagné de Gomez pour cette occasion), de Chester Hansen (Helly n'est pas non plus avec lui) à la basse, d'Alexander Sowinski à la batterie et, depuis janvier 2016, du saxophoniste Leland Whitty qui jusque-là accompagnait le groupe en tant qu'invité. Cette bande de joyeux lurons se sont rencontrés sur les bancs d'une école de jazz, se sont trouvés une passion commune pour le hip-hop et ont convenu que marier ces deux genres ne leur poserait absolument aucun souci. Pour sûr que feu Guru ou La Cédille auraient donné leur aval sans problème pour ce genre d'entreprise musicale.

Depuis ses débuts, et c'est indéniablement ce qu'il lui a permis d'être (re)connu, BadBadNotGood a la bienheureuse tendance de faire de la reprise, mais surtout de la collaboration, son cheval de bataille. D'un simple «one-shot» (avec Tyler, The Creator et son crew Odd Future ou Franck Ocean) à un projet entier (l'album *Sour soul* sorti en 2015 avec le rappeur du Wu-Tang Clan, Ghostface Killah), le quatuor perpétue la tradition sur son cinquième et nouvel album, *IV* (seul *Sour soul* n'a pas suivi la numérotation logique des opus étant

donné qu'il s'agit d'un disque réalisé par deux entités). Au rang des invités de ce *IV*, se trouvent Sam Herring, le chanteur de Future Islands, le joueur de saxophone basse Colin Stetson (connu pour avoir bossé avec Arcade Fire, Bon Iver, Tom Waits ou The Chemical Brothers), le DJ producteur Kaytranada, le rappeur Mick Jenkins et la chanteuse de R&B Charlotte Day Wilson. Du beau monde qui ne laisse point douter sur le fait que cet album sera couvert de bariolages en tout genre et que l'éclectisme régnera en maître.

Avec le temps, BadBadNotGood réussit progressivement à foutre un coup de pied au cul du jazz, son style de prédilection qui malgré les apparences et ses ouvertures diverses (jazz-rock, acid-jazz, free-jazz, jazz manouche, ska-jazz, latin jazz, jazz funk...) reste encore un univers cloisonné et réservé aux initiés, même quand il est décliné de façon intelligente. Les Canadiens, eux, peuvent s'enorgueillir d'expérimenter, de faire évoluer les sons et leur jeu instrumental selon la demande du titre. Les onze morceaux qui forment *IV* sont autant le fruit d'expérimentations et d'expériences qu'un malin plaisir à pousser le champ de la composition à son paroxysme, que cela soit dans les arrangements (comme sur la magnifique ballade soul «In your eyes»), dans la recherche sonore (hum, ces synthés vintage so 60's sur «And that, too.» et «Speaking gently») que dans la technique instrumentale pure (les 7 minutes très jazzy de «IV» ou le duo de cuivres de «Confession Pt II»). C'est tout là le talent incommensurable des membres de BadBadNotGood qui, à même pas un quart de siècle d'âge chacun, donnent une leçon à une industrie musicale dans son ensemble qui n'élève pas toujours les débats en voulant compartimenter les genres. Car ce nouvel album n'est ni un album de hip-hop, ni un album de jazz, ni un album d'électro, ni un album pop, c'est tout à la fois et bien plus que ça !

■ Ted

PUPPETMASTAZ

LES PUPPETMASTAZ ONT FAIT LEUR GRAND RETOUR EN MAI DERNIER AVEC UN SIXIÈME ALBUM STUDIO INTITULÉ KEEP YO ANIMAL. LE COLLECTIF DE RAPPEURS-MARIONNETTISTES BERLINOIS A LAISSÉ GÉRER LEUR PROMO PAR LEURS MARIONNETTES, AVEC UN RÉSULTAT QU'ON VOUS LAISSE DÉCOUVRIR À LA SUITE ET QUI NOUS LAISSE PENSER QUE LE TITRE DE CE NOUVEAU DISQUE N'A JAMAIS AUSSI BIEN PORTÉ SON NOM...

Vous sortez toujours des albums au moment où on ne s'y attend pas. Au moment où l'on se dit que Puppetmastaz est en réalité peut-être un groupe mort. Est-ce que vous avez cette impression de revivre à chaque sortie d'un nouveau disque ?

Absolument pas, l'album est fait quand il est fait. Les marionnettes ont toujours des choses à faire, comme s'occuper de leurs gosses ou bien être en cuisine à faire de délicieux cookies.

Avez-vous déjà connu réellement le «split» ?

Que veux-tu dire par là ? Si tu parles du mouvement physique qu'on appelle le grand écart, alors non. Si tu veux parler de la ville croate, ouais carrément, c'est un très bel endroit avec des gens touchants. Si tu parles de la séparation est/ouest de Berlin, ouais, il y a de super graffitis sur les murs, mais un monde sans mur est un monde meilleur.

Ca fait 20 ans que le groupe est monté je crois. Avez-vous prévu quelque chose de spécial pour l'occasion ?

Puppetmastaz a commencé vers 1998, donc ouais, on va faire une grosse teuf pour l'occasion, en 2018.

Vous avez fait quoi pendant ces 4 années qui séparent les deux derniers albums ?

Trop de trucs ! Maloke a eu 200 nouveaux enfants, Tango a volé au dessus d'un nid de coucous, Panic a plié tous les lampadaires de Berlin, Dogga a retrouvé un os qu'il avait enterré il y a 15 ans, Spuggles a foutu le bordel dans les plantations de carottes des agriculteurs et Wizzard a commencé à entreprendre des recherches sur comment créer son propre golem.

Keep yo animal est sorti fin mai, vous avez fait plusieurs dates ces derniers mois, et êtes en pleine tour-

née en France. Comment a été reçu le disque dans ce pays qui vous a toujours bien apprécié ?

Les Français adorent notre nouvel album.

Quel est le message de ce nouveau disque ?

Le message c'est que tous les humains devrait trouver en eux leur(s) propre(s) animal(aux), leur propre instinct et intuition. Donc chopez cet animal qui est en vous... et gardez-le ! Le message c'est aussi de dire qu'en gardant l'animal qui est en toi, tu permets à la planète et à ton environnement de le rendre plus sain et équilibré.

J'ai l'impression aux premières écoutes que Keep yo animal est un très bon condensé de la carrière de Puppetmastaz, entre morceaux hip-hop bien old school d'un côté et électro plus moderne de l'autre. Qu'avez-vous voulu apporter de nouveau au public ?

Keep yo animal est juste un putain d'album ! On le sait puisqu'on l'a fait nous-mêmes ! C'est un mélange de superbes titres hip-hop vibrants, d'une belle magie électrique et de pétards puissants, énergiques et lourds. Nous avons travaillé ensemble avec des humains portant les noms de Mouse On Mars, DJ Illvibe, Modeselektor, Schlachthof Bronx et des autres.

Votre pochette a une dominante violette, une couleur qu'on associe à la douceur et au rêve, mais aussi à la mélancolie et à la solitude. Ça vous correspond ?

Oui, en effet, nos rêves sont toujours mélancoliques. Pour ce qui est de la solitude, c'est pas la même. Tu sais, nous sommes un groupe de plus de trente marionnettes («fraggle» en VO, en référence à la série de marionnettes «Fraggle Rock», datant des années 80) entourées d'humains qui passent leur temps à nous hurler dessus. Ils n'en ont jamais assez de nous.



I LOVE EMI

THE JOYFUL

富士高コミックス
富士美出版
定価 57758-51

On note une collaboration avec le rappeur Hippo-campe Fou, comment l'avez vous connu et pourquoi l'avoir choisi ?

C'est un gentil humain qui garde son animal intérieur vivant et qui le montre au peuple français. On s'est rencontré dans les égouts de Paris quand Rhyno creusait un tunnel pour fabriquer un nouveau système de maré-cage pour les animaux.

Vous avez la réputation d'être de très bons showmen en concert. Une question me taraude : ce n'est pas trop galère à porter des marionnettes pendant tout un concert ?

Euh... nous, les marionnettes, contrôlons les humains. D'ailleurs, c'est parfois dur de gérer leur égoïsme et leur arrogance, mais sois en sûr, on ne lâche pas l'affaire.

Vous changez régulièrement vos marionnettes ? Où est-ce que vous les avez acheté ?

Tu sais, les marionnettes changent, vieillissent, deviennent plus sages et sérieuses. Mais c'est normal, puisque c'est le cas également des humains. Où on a

été acheté ?!? Mais d'où crois-tu qu'on vient, nous, les marionnettes ? De la guérison sexuelle...

Ça ne vous intéresse pas de jouer avec un groupe et de lâcher les machines ? Ou de faire évoluer un peu votre musique ?

Mais on le fait ! En studio ou dans d'autres projets musicaux, nous avons de superbes orchestres de swing ou bien un groupe de funk.

Allez, ma dernière question avant de vous lâcher : avez-vous déjà pensé à rapper en allemand ?

Quais, on rappe parfois en chinois, en allemand ou dans des dialectes cools d'Uranus. Mais s'agissant de la planète Terre, nous utilisons la langue anglaise dans un souci de compréhension générale.

Merci aux marionnettes et à Élodie d'HIM Media

Photos : @ D.R.

■ Ted



PUPPETMASTAZ

Keep yo animal (Vercords / Warner)



Sans crier gare, Puppetmastaz atteint déjà le cap du sixième album studio avec *Keep yo animal*. Bon, on ne va pas mentir sur le fait que nous n'étions pas prévenu, le collectif de marionnettistes berlinois ayant balancé une petite série de teasers complètement hallucinés sur la chaîne Youtube de leur label Vercords (Skunk Anansie, Mass Hysteria, Danko Jones) pour annoncer la bestiole. Mais, malheureusement, comme pour leur précédent disque *Revolve and step up!*, nous sommes complètement passés à côté (et nous ne sommes visiblement pas les seuls au vu du nombre de clics des vidéos qui ne dépassent même pas les 1000). À raison (paraît-il), tant Puppetmastaz a eu du mal à remonter la pente de l'intérêt artistique après son split qui a suivi *The break up*. Au final, de Puppetmastaz, nous gardions l'excellent souvenir du hip-hop déglingo-frondeur de *The takeover*. Mais alors, que vaut au juste ce *Keep yo animal* ?

Ce nouvel album compte toujours dans ses rangs les figures les plus connues du crew à savoir Mr. Maloke (la taupe), Snuggles the Bunny, Panic the Pig, Wizard the Lizard, Dogga Dacoda et Tango, avec pour chacune d'elles une personnalité et sa personnalisation vocale qu'il est difficile de situer si l'on a jamais eu affaire

avec le groupe en live ou en vidéo. Après tout, la salle de concert reste de loin le meilleur endroit pour apprécier l'expérience Puppetmastaz et ses marionnettes, toutes plus folles les unes que les autres, et de voir dans un court délai ses histrions marionnettistes. Et c'est tout là le problème du concept lorsqu'on découvre l'album sur support amputé de son spectacle visuel, qui selon moi est indivisible de l'œuvre. Ne reste alors que la musique sur laquelle se fier, se forger une idée pour donner l'envie ou pas d'aller voir la grande messe du délirium. Car la musique de Puppetmastaz l'est tout autant. Sans toutefois être membre de la coterie artistique d'un Stupeflip ou d'un Jean-Louis Costes, les Berlinoises montrent un certain sérieux dans la composition musicale.

En effet, *Keep yo animal* est un sympathique mélange de hip-hop avec des références plus ou moins récentes entourées d'influences jazz-funk («*Cookie love*» et la très Cypress Hillienne «*Cheeba garden*»), électro («*Silver chrome*», «*Evolution*», «*Yes girl*»), rock («*Rock*», ben ouais !), ragga-dancefloor («*As if*», coucou Sean Paul !), 8 bits («*Skit 3*»), swing-hop («*One inna billion*») et quelques incartades cocasses que n'auraient pas renié les Bloodhound Gang («*Alien tears*», «*Post-box*», «*Keep yo animal*»). Décrit et énuméré comme tel donne à cet opus une impression de lourdeur (19 titres !), mais l'heure passe finalement assez facilement si l'on se prend au jeu de ces marionnettistes, qui, généreux comme ils sont (avec le public aussi, je confirme), ont invité toute une ribambelle de copains venus avec leur animal intérieur (citons entre autres DJ Illvibe, Hippocampe Fou, Modeselektor et Mouse On Mars pour les plus connus). Bref, Puppetmastaz est bel et bien de retour et ne manque pas, à quelques détails près, de s'autoplager. Fallait pas rêver non plus !

■ Ted

GRÜPPE

Vinyle (Tandori)



Grüppe est un trio lillois dont la musique, enfin 'mü-sique', est bien difficile à définir : mathrock, mathcore, noise ou tout bêtement expérimental... Au final, peu importe, le groupe fait valdinguer les étiquettes et le résultat produit fait plaisir aux oreilles et c'est bien là principal. Quant le tout est enveloppé d'un sens de l'humour rafraîchissant (le nom du groupe, la biographie sur bandcamp, la tracklist loufoque...). Que demander de plus ?

«La treize», le premier titre, résonne à peine qu'il est déjà impossible de résister à ses arguments : une basse bien onduleuse, une batterie énergique et ce clavier cyclothymique qui, parfois, domine les débats avec une mélodie entêtante digne et simple digne d'un cartoon des années 70. En deux écoutes, c'est dans la tête et il est fort possible que ça la squatte encore un p'tit moment. En dix titres, le groupe étale toutes les possibilités de sa formule et ne lasse jamais. On reste happé par l'énergie dégagée et par la variété du propos. A ce titre, «La quatre», la seconde piste, est un bon exemple de ce que le groupe est capable de faire : le démarrage est assez similaire à «La treize» et vire lentement vers une rythmique indus hypnotique tel un marteau piqueur auditif. Le reste est aussi de la balle

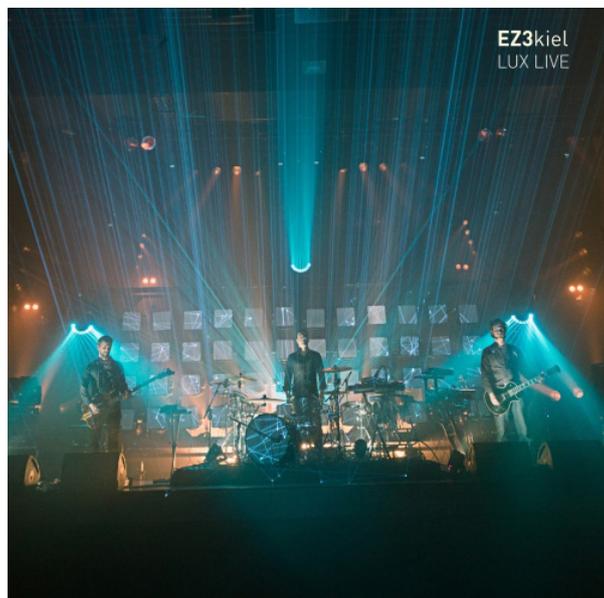
et en dévoile beaucoup sur la forte personnalité des 3 musiciens. Et si le groupe ne t'a pas épuisé d'inventivité au bout de quelques morceaux, jette-donc une oreille sur «La neuf bis» (décidément...) et ses 7 minutes qui commence en ambient funèbre comme du Bohren & Der Club Of Gore avant de bien sûr partir en vrille.

Et il faut absolument ajouter une petite remarque sur cette pochette, fascinante de détails, qui rend l'objet vinyle indispensable. Et en plus, le groupe le vend vraiment pour que dalle. Profites-en...

■ David

EZ3KIEL

Lux live (Ici d'ailleurs)



Ez3kiel continue (et termine ?) la déclinaison de son formidable Lux avec un forcément attendu (comme après chaque tournée) DVD/CD (ou vinyle) Lux live. Le groupe a en effet sorti une réédition enrichie (avec le EP Continuum en bonus), un [re]Lux (album de remixes signés Chevalien, Sonic Area ,Pierre Mottron...) avant ce magnifique digipak. Toute la classe graphique de l'objet se prolonge dans le livret où l'on trouve des photos et le rappel de toutes les dates depuis 2014. Le live, dispo en audio et en vidéo, a été capté aux Vieilles Charrues et au Paléo Festival, à quelques jours d'intervalle en juillet 2015.

Cette tournée Lux a mis en avant les titres de l'album éponyme qui sont presque tous joués, seuls manquent à l'appel «Anonymous» et «Eclipse», deux morceaux qui bénéficiaient de la présence d'invités ainsi que «Dusty» et «Never over», peut-être trop calmes pour le live. Pour le reste, tout y est et même trois «inédits» parus sur Lux continuum. Sur ces concerts, c'est vraiment un Ez3kiel tout neuf qui s'offre à nous, ils n'ont gardé que «Via continuum» (issu d'Handle with care, raccourci en «Via» sur la tracklist) et «Versus» (le classique de BArb4ry), tous les autres grands moments d'émotion que nous ont procuré leurs «vieux» titres par le passé sont rangés («Volfoni's revenge», «Break

or die» et tous les titres de Battlefield ou encore le «Lac des signes» qui était devenu un standard). Ça n'a l'air de rien mais pour un groupe comme Ez3kiel qui ne fait pas que «jouer» ses morceaux, ça représente un travail titanesque que de créer autant de nouvelles ambiances.

Le package, superbe (même si l'artwork principal avec le groupe en live n'est pas aussi somptueux que les illustrations) offre un CD et un DVD parce qu'on ne peut pas toujours avoir les yeux partout (quand on conduit ou qu'on bosse par exemple !). Côté son, il est irréprochable, les aigus comme les graves n'attaquent pas les oreilles, la chaleur est intacte, on a certainement un meilleur rendu que les spectateurs en direct ces soirs-là... Côté images, c'est ultra léché avec des cadrages très propres, des caméras sur bras qui englobent bien toute la scène (et tant pis pour les alentours parasites comme les gyrophares de cette ambulance sur le côté), on est donc au plus près des musiciens tout en profitant du show. Car Ez3kiel en live, c'est une expérience à part, la mise en lumière de leurs concerts fait partie du spectacle, le mur de projecteurs pivotants derrière eux crée des ambiances qui n'existent nulle part ailleurs. La débauche d'effets colle bien évidemment aux titres, quasiment tous issus de Lux ou de Lux continuum, ils se lient les uns aux autres ne laissant pas une seconde pour reprendre ses esprits. Quelques images se surimposent parfois mais on est loin de la tournée précédente où les films étaient omniprésents. Quand un morceau touche au génie sur disque et qu'il est interprété de façon magistral, on ne peut que se le repasser en boucle, ici, c'est délicat car le choix est difficile mais «Lux» me scotche à chaque fois. En bonus, on a le droit à un petit documentaire (moins de 10 minutes) où Yann explique la scénographie de ce projet basé sur des petites machines «magiques», des lasers et des éclairages classiques... tout un attirail technique pour mettre la lumière au coeur des concerts. Quand technique et artistique joignent leurs forces à un tel niveau, c'est forcément fabuleux ou plus simplement... éz3kielien.

■ Oli

VOLA

Inmazes (Mascot Records)



Si en géographie, situer le Danemark ne pose pas trop de problème, sur la carte du monde musical, c'est moins évident... On peut penser aux vieilles gloires King Diamond ou Mercyful Fate et un de leurs rejetons qu'est Volbeat, mais ensuite c'est moins évident d'en citer (Hatesphere ?), même pour nous qui les avons chroniqués (Mimas, Lack, Hexis ou plus récemment Tivlér, LLNN et Yung). Les quatre gars de Copenhague, qui nous permettent de faire le point, ont formé Vola à la fin de la décennie 00, un groupe mêlant rock et métal sur une toile prog'. Auteurs de 2 EPs restés assez confidentiels (Homesick machinery en 2009 et Monsters en 2011), Asger (guitare & chant), Martin (machines), Nicolai (basse) et Felix (batterie) se font pourtant remarquer par Mascot Records (Black Stone Cherry, Volbeat mais aussi Flying Colours, Joe Bonamassa, The Jelly Jam, De Staat... sur des labels cousins) ce qui leur permet d'enregistrer un premier opus intitulé Inmazes, disponible depuis septembre 2016, date du début de leur tournée européenne avec Katatonia.

«Enlabyrinthés», voilà une traduction possible de ce premier album qui offre de nombreuses fausses pistes mais finalement peu d'impasses. Avec des titres entre trois et six minutes (seul l'éponyme dépasse les sept

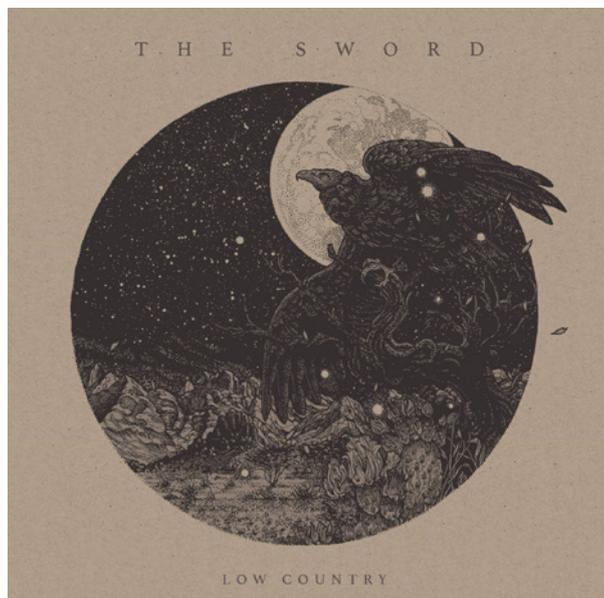
minutes), Vola donne dans un rock-métal progressif option expédition expédiée, les riffs s'entremêlent, divaguent, serpentent à droite à gauche mais ne s'étendent jamais vraiment, ne permettant ni à la lassitude, ni aux ambiances de s'installer. Le groupe préfère mettre en avant le travail sur le son (très pur sauf le chant qui est souvent filtré), les mélodies (certaines sont presque trop belles comme celle de «Stray the skies») et donc nous hypnotiser en vitesse rapide avec un combo riff/rythmique ultra captivant («Starburn», «A stare without eyes»). L'amalgame de parties ultra sèches, saccadées, cliniques et industrielles à d'autres soyeuses, chaloupées, pop et cajoleuses peut mettre mal à l'aise mais c'est cette ambivalence et cette alchimie réussie qui forgent l'identité du groupe qu'on a du mal à comparer à d'autres (à titre indicatif on peut citer Porcupine Tree / Steven Wilson, Riverside, Empty Yard Experiment, Opeth...).

Et c'est bien parce qu'ils sont difficilement comparables et si immédiatement attachant malgré une vraie complexité dans l'écriture que Vola s'impose comme un groupe à suivre.

■ Oli

THE SWORD

Low country (Razor & Tie)



En 2015, The Sword séduisait son monde avec la sortie du magnifique High country creusé en plein désert sous les vents brûlants d'un psychédéisme mêlé au stoner. Un an plus tard, les Texans déposent dans les bacs un nouvel opus : Low country.

Pour la pochette, l'idée de la sphère est conservée comme pour l'album précédent. Seulement, les couleurs chaudes s'effacent pour laisser place à une atmosphère plus sombre. Dans cette «basse vallée», un vautour - contrastant avec la blancheur de la lune - décolle d'un arbre fort tortueux. High country voulait vivre le jour, Low country vivra la nuit. L'un était électrique, l'autre sera acoustique. Et le tout avec dix des quinze pistes enregistrées l'année passée.

The Sword avait sous doute besoin de prendre une bouffée d'air frais. Une petite visite en Louisiane et dans le Tennessee a probablement poussé le groupe à composer en direction d'un rock plus classique. Ainsi la piste instrumentale «Unicorn farm» devient plus folk que psychédélique. Low country, c'est d'ailleurs un peu un retour aux racines de la musique traditionnelle américaine. En fait, l'obscurité de l'artwork est trompeuse. Ici, les chants clairs viennent s'élever au dessus d'un

son épuré. Et si un brin de nostalgie teinte parfois l'horizon, ce n'est que pour le plaisir des oreilles. Transposer un album électrique en acoustique peut sembler léger comme concept. En réalité, cet effort nous montre The Sword sous un jour nouveau et met en lumière toute la dimension mélodique des créations. Catalogué dans un style plutôt heavy metal, les Texans nous invitent à découvrir un son plus posé, propice à la contemplation des grands espaces. «Seriously mysterious» donnera satisfaction aux amateurs de rock pour les cowboys. Juste à la suite, «Early snow» conserve ses basses saturées, son petit solo qui va bien et innove en terminant par l'intervention de cuivres. Un passage new wave pointe le bout de son nez et ce sera mon bémol. Tandis que «Ghost eye» me ramène dans une dimension plus aérienne, «The bees of spring» est taillée pour suspendre son auditeur dans les nuages et le laisser prisonnier de ses songes.

A peine un an en arrière, The Sword m'était inconnu. La maîtresse d'une école à l'ancienne aurait pu me taper sur les doigts devant tant d'ignorance. Mais si je me suis empressé d'avalier la discographie du groupe, ce n'est pas par crainte des représailles. C'est tout simplement parce que le concept High country/Low country m'a révélé un groupe qui s'expose avec talent et se présente sous plusieurs visages. Ses deux albums se répondent et se complètent : chacun est le miroir de l'autre. Très productifs quand il s'agit de poser un album dans les bacs, The Sword semble toujours imprimer plus profond son empreinte dans la musique. Et l'on sent que la formation en a encore sous le pied...

■ Julien



LESSEN

LESSEN VIENT DE CONNAITRE UN TOURNANT IMPORTANT DANS SA CARRIÈRE AVEC LA SORTIE D'UN DEUXIÈME ALBUM (JAMAIS UNE MINCE AFFAIRE QUAND LE PREMIER EST EXCELLENT) ET LE DÉPART D'UNE PARTIE DE SON ÂME PUISQUE SON CHANTEUR A LAISSÉ SA PLACE APRÈS L'ENREGISTREMENT. RETOUR SUR TOUT CELA AVEC THOMAS, BASSISTE DE SON ÉTAT.



Y-a-t-il un bon moment pour changer de chanteur ?

Il n'y a jamais de bon moment pour se séparer d'un membre du groupe, surtout que nous n'avions jamais connu de changement de line-up jusque là, mais Lambert nous en a parlé assez tôt pour que cela se fasse sans trop de soucis...

Comment s'est passée la transition ?

Plutôt bien à vrai dire, Lambert a travaillé jusqu'au dernier moment, y compris avec son successeur pour préparer au mieux la suite. Enfin, nous avons pu effec-

tuer deux concerts avec une configuration à deux chanteurs, ce qui a bien conclut cette fameuse transition !

Vous avez réfléchi à d'autres éventualités qu'un nouveau chanteur ? Que ce soit passer en instrumental ou splitter...

Pas du tout, nous avons voulu continuer coûte que coûte et Lambert nous avait aussi encouragé à le faire.

Les critiques sont unanimes ou certains ne tombent pas sous votre charme ?

Pour le moment, cela reste assez unanime mais nous prenons toujours en compte tout point négatif soulevé pour la suite, cela nous aide aussi à prendre du recul et corriger éventuellement ce qui devrait l'être.

Composer d'excellents morceaux permet-il de vendre des disques ?

Si cela sous-entend un compliment, on t'en remercie déjà ! Pour les ventes, cela reste difficile à dire à notre petit niveau et vu comment le marché de la musique a évolué. De plus, le public métal consomme plus de concerts et de merchandising que de disques bien qu'on en vende aussi directement après les shows...

Le processus de création est-il difficile ? Vous maniez et remaniez longtemps les titres avant de les figer ?

Pour cet album nous avons composé et travaillé comme précédemment, à savoir : une composition plus ou moins complète est proposée aux autres membres du groupe, qui donnent leur avis sur son écoute. Elle sera remaniée si besoin avant d'être testée ensemble avec le chant. Et c'est à ce moment en général où on va décider de la garder ou non, et si ça vaudra le coup que chacun affine vraiment ses parties, et qu'on l'enregistre en pre-prod avec arrangements, etc... Certains titres vont être quasiment calés dès le premier test, pour d'autres cela sera plus long et indécis.

Tout est prêt avant d'entrer en studio ou certaines petites choses évoluent lors de l'enregistrement ?

Le gros des compositions était fait avant notre entrée en studio mais pas mal de points ont été décidés sur place notamment pour les arrangements finaux, certains passages de chant, samples, etc... avec Ben qui nous a enregistré et qui a eu pas mal d'idées, certaines sont restées sur l'enregistrement final. Étant chanteur, musicien et pas mal inspiré par nos morceaux, il a vraiment contribué aux ambiances et aux finitions. De plus, un passage en studio donne un nouveau regard sur certains aspects des morceaux, donc il y a forcément une évolution jusqu'au dernier moment.

Comment voyez-vous l'évolution de Send the Wood Music ?

Ils nous suivent depuis le début mais restent mieux placés que nous pour se prononcer sur leur structure et son développement...

Qu'est-ce qui vous ferait quitter ce label ?

Si jamais on venait à se sentir délaissé par notre label

cela pourrait s'envisager car, en tant que groupe actif, il est important d'être accompagné par des acteurs du milieu.

Vous ne montez pas beaucoup dans le Nord, votre réseau pour jouer en live est plus développé dans le Sud ou se taper 1000 bornes est un frein ?

Si l'on prend les dates effectuées jusque là, la tournée du premier album nous a tout de même permis de faire pas mal de bonnes dates sur la moitié nord du pays mais il est vrai qu'avec nos emplois du temps actuels nous forçant à tourner principalement les week-ends, cela reste plus compliqué. Malgré tout, nous sommes toujours partants pour faire de la route, notre show à Rennes d'ici peu en est la preuve et tant qu'on nous propose des conditions correctes on se déplace !

D'autres dates sont prévues pour 2017 ?

En effet, quelques dates sont déjà confirmées et notre récent partenariat de booking avec Go Music France devrait nous en amener bien d'autres, y compris lointaines grâce à certains week-ends prolongés notamment...

Vous avez une musique qui doit plaire en Europe du Nord, des plans pour attaquer la Scandinavie ou l'Allemagne ?

Nous n'avons pas encore eu de propositions sur ces pays là mais nous serions bien sûr ravis de nous y rendre pour défendre notre musique !

Les artworks sont toujours superbes et en noir et blanc, le clip de «Already dead» aussi, pourquoi ce choix ?

Nous avons toujours vu notre musique comme un contraste, entre passages sombres et d'autres plus aériens voire célestes, et cette opposition se retrouve aussi bien dans nos titres que nos visuels c'est vrai.

Si on qualifie votre musique d'opposition manichéenne entre le noir et le blanc, c'est réducteur, non ?

Réducteur non car c'est une belle image pour nous représenter mais nous pensons proposer des choses au delà de ça dans notre univers, si on se penche vraiment dessus.

Merci à Thomas ainsi qu'aux Lessen sans oublier Hadrien chez Send the Wood Music.

Photos : DR

■ Oli

MAGOA

Imperial (Ten To One Records)



Magoa a beaucoup appris aux côtés de Charles «Kallaghan» Massabo mais fait désormais tout tout seul (ou presque), c'est en effet dans leur propre studio (Ten To One Studio) qu'ils ont eux-mêmes (Cyd et Vince) enregistré et mixé ce nouvel album qui sort sur leur propre label (Ten To One Records). Et alors qu'il porte un nom ambitieux, il le mérite car rien ne laisse penser que le quatuor a perdu quelque chose à s'affranchir de certaines contraintes (l'espace et le temps entre autres). Désormais seuls à la direction, l'adjectif Imperial leur va bien, tout comme il peut décrire la maîtrise technique et artistique de la dizaine de titres.

L'adage portugais «Velu un jour, velu toujours» reste de mise alors que les influences death se sont éloignées pour laisser davantage de place au chant clair et aux mélodies, certains titres étant même totalement «tranquilles» (les inquiétants «Merge» et «Untouchable»). Le chant clair qui n'est pas pour autant synonyme de zénitude, Cyd envoie des rafales de mots et sait être vindicatif et audible, il limite les mélodies à quelques parties bien senties qui évitent au combo de tomber dans les poncifs du metalcore (on n'échappe pas à quelques chœurs sur «The first day» mais c'est le seul titre qui en fait les frais).

La variété des énergies chantées comme des rythmes et la diversité des plans de guitare font que l'ennui n'a pas sa place dans Imperial.

Un peu de grandiloquence (qui va avec les textes), beaucoup de violence (et pas que dans le clip particulièrement gore), voilà de quoi résumer cette nouvelle production de Magoa qui assimile parfaitement l'air du temps, conserve des bases métalliques solides (un peu de growl de temps à autres pour ne pas paraître faible), sait gérer et doser le clavier et l'électronique (mais il n'en faudrait pas plus que sur «Kill us»), bref, un groupe qui vit dans son époque et s'est donné tous les moyens pour faire la musique dont il avait envie et pouvoir surpasser Topsy turvydom.

■ Oli

YUNG

A youthful dream (Fat Possum Records)



Voilà encore un groupe qui aurait pu ou dû se faire sa place dans notre terrier depuis belle lurette, j'ai nommé Yung, groupe danois issu de la scène garage-punk DIY d'Aarhus. Malgré son jeune âge (leur première sortie, datant de fin 2013, est une compilation de démos apparue en format cassette fabriquée en peu d'exemplaires), le quatuor mené par Mikkel Holm Silkjær, âgé d'à peine 21 ans, a sorti la bagatelle de sept disques en moins de trois ans. Un beau palmarès gonflé par pas mal d'EPs et de deux albums, dont le petit dernier s'intitulant A youthful dream est sorti en juin 2016.

Découvert il y a presque un an sur les planches de la Maroquinerie à Paris en première partie des Canadiens de Ought, les Yung m'avaient fait l'effet d'une bombe avec leur mélange de garage-punk mélodique et sonique et de post-punk d'écorché vif, le tout avec une attitude un tantinet grunge (sûrement à cause de la voix déchirée de Mikkel rappelant un certain Kurt Cobain). Capable avec aisance de sortir généralement des titres plutôt courts qui font mouche (citons la vigoureuse «Nobody cares» sortie sur l'EP Alter en 2015 ou «Not a shelter», une plage sonore pleine de mélancolie, sortie la même année sur These thoughts are like mandatory chores...), Yung a réussi progressivement à

attirer l'attention de labels bien établis dont Fat Possum Records (R.L. Burnside, The Black Keys, Andrew Bird), qui cultive une tradition habituellement blues, mais qui avec le temps s'est ouvert à la sphère rock. Visiblement, ils ont bien fait !

La formation danoise semble réaliser son rêve de jeunesse en voulant alterner à vitesse grand V les productions musicales et les tournées, comme si demain était le dernier jour de sa vie. Même si la lenteur transparaît à peine sur A youthful dream, des titres comme «The child», «Morning view» ou «Silence» l'honorent toutefois quelque peu, mais sont vite assujettis par des morceaux vivifiants, entre high et mid-tempo, qui ne tortillent pas du cul pour atteindre la cible émotionnelle. Son de guitare granuleux, basse aux ordres d'une rythmique intenable, lignes mélodiques de guitare impeccables, voix à la fois rocailleuse et faussement juvénile, Yung affine sa formule au fil du temps. Et si l'écriture des morceaux d'A youthful dream semble plus mature qu'auparavant, avec une recherche mélodique plus affirmée comme ce piano et cette trompette sur «The child», c'est parce qu'il représente le fruit de dix années à parfaire une maîtrise de la composition, de ne jamais suivre un plan et de laisser l'émoi parler d'abord. Dix années de musique pour un bonhomme de 21 ans vouant une admiration pour des légendes locales comme Cola Freaks plutôt que pour des groupes outre-Atlantique évidents, c'est pas commun. Et rien que pour ça, je vous recommande vraiment de vous plonger dans l'univers de la bande de Mikkel, ce n'est pas révolutionnaire, mais ça a au moins le mérite de faire le boulot.

■ Ted

THE MYSTERY LIGHTS

The mystery lights (Wick Records)



Connu pour être un important label de soul, Daptone Records se lance aujourd'hui dans la recherche de nouveaux talents rock par le biais d'une nouvelle division : Wick Records. The Mystery Lights inaugure cette nouvelle branche avec la sortie de son album éponyme. Et qu'on se le dise, c'est tout simplement une tuerie ! Pour un premier album, les New-Yorkais nous plongent directement dans le rock des années 70. Avec un son vintage et psychédélique, la formation prend des allures de The Feeling of Love. Autant dire que voici venu le temps de fermer les yeux. Dans cette musique, le moindre désir peut s'assouvir, la moindre émotion peut vibrer.

Quelques accords de guitare bien envoyés sur l'intro suffisent à donner la mesure. Une minute qui nous laisse apparaître l'immensité du défouloir qui s'ouvre devant nous. Le chanteur fait son entrée et fait claquer sa rage dans l'air pendant que les chœurs reprennent ensemble «Follow me home». Un petit solo dissonant à la guitare et l'apparition du synthé ne gâchent rien. Sur «Flowers in hair, demons in my head», le chanteur crie et scande sur un son qui ralentit sans perdre une miette d'intensité. La guitare s'impose en mode noisy puis finit par poser quelques notes claires avant de

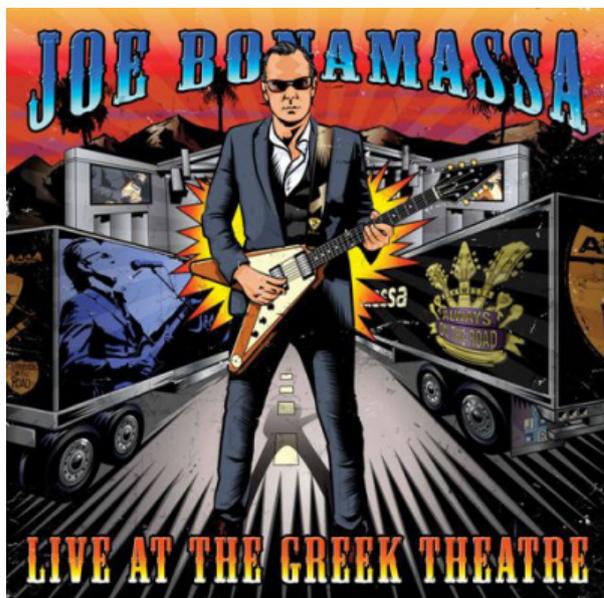
laisser place à un synthé lancinant. Pour sortir du rêve, The Mystery Lights donne un coup de fouet terrible : single de l'album, «Two many girls» n'a aucun mal à repartir sous des cieux plus rock n' roll. La formation aime ainsi donner du relief à son œuvre en jouant avec les rythmes et les émotions de la nostalgie à l'énergie. Autre single de l'album, «Too touch to bear» fait honneur au label du groupe en s'inscrivant dans un registre plus soul. Dernier titre de l'opus «What happens when you turn the devil down» est aussi brûlant que l'enfer. C'est un rock trempé dans un bain d'acide.

Premiers signataires sur Wick Records, The Mystery Lights devrait être suivi de toute une flopée d'artistes. Plus qu'une vitrine, le label a choisi ici une figure de proue. Et ce n'est pas rien car c'est un trip dont on ne redescend pas.

■ Julien

JOE BONAMASSA

Live at the Greek Theater (J&R Adventures)



A l'âge de 11 ans, Joe Bonamassa faisait les premières parties de B.B.King. Le maître de la Gibson « Lucille » considérait déjà le jeune guitariste comme un prodige. Membre fondateur de Black Country Communion, il enregistre deux albums aux côtés de Glenn Hughes (ex-Deep Purple, ex-Black Sabbath), Jason Bonham (fiston du batteur de Led Zepelin) et de Derek Sherinian (ex-Alice Cooper, ex-Dream Theater). A deux reprises, il collabore avec la chanteuse de blues rock Beth Hart faisant un duo guitare voix des plus réussis. Mais son activité la plus florissante est sans aucun doute possible sa carrière solo : seize années ornées de douze albums studio et quatorze live. Dernière petite perle en date : Live at the Greek Theater sorti en DVD le 23 septembre 2016. Là-bas - tout près de Los Angeles - le guitariste rend un hommage vibrant à trois monuments : Freddie King (1934-1976), Albert King (1923-1992) et B.B.King (1925-2015).

Le concert commence en enchaînant six reprises de Freddie King. «See see baby» fait sonner les saxophones sur le rythme entraînant du blues rock. Dès ce premier titre, Joe Bonamassa pose son premier solo et fait preuve une fois de plus d'une technique impressionnante. «Some other day, some other time» permet

à l'autre guitariste et au pianiste de passer à leur tour sous la lumière des projecteurs. Hallucinant autant l'un que l'autre, ils sont la preuve de la qualité des musiciens engagés. «Lonesome whistle blues» et «Going down» fait l'objet d'un nouveau solo qui me permet de comprendre l'oncle qui me disait : «J'ai vu Led Zep', je crois que Joe Bonamassa, c'était encore mieux !».

Quand c'est le moment de reprendre Albert King, Joe Bonamassa change de guitare pour un style moins classique dans le blues. Mais qu'importe, le guitariste en costume noir maîtrise l'instrument sans aucune difficulté. Le groove est là, qui tient juste au bout de ses doigts. Nouvelle apparition de l'autre guitariste sur «I'll play the blues for you» qui ne passe pas inaperçue. Puis, Joe Bonamassa reprend naturellement les devants. Tout est propre et net, pas une seule faute au tableau. Un seul visionnage de «Angel of mercy» et c'est la fracture nette de l'œil devant cette interprétation qui sublime tout. Les applaudissements américains grondent devant ce jeu.

Comme on garde toujours le meilleur pour la fin, Joe Bonamassa termine son concert avec des morceaux du grand B.B.King. C'est «Let the good times roll» qui ouvre le bal. Chanteuses, cuivres et batteur font de superbes performances. Belle communion entre Joe Bonamassa et ses choristes sur «Old time religion» qui n'est autre qu'un gospel traditionnel chéri par B.B.King. Enchaînement aussi doux que tranquille avec «Nobody loves me but my mother». Un titre à jouer dans la pénombre d'un café jazz dont l'atmosphère est ici à la fois conservée et amplifiée. On sort de l'ombre avec un bon vieux boogie qui fait secouer le popotin. Dernier morceau du live, «Riding with the kings» rappelle l'album du même nom sorti en 2000 : fruit d'une collaboration entre B.B.King et Eric Clapton. Un disque qui fait référence en matière de blues traditionnel. Parfait pour réaliser la sortie d'un live dans lequel Joe Bonamassa s'est présenté en digne héritier des Kings.

■ Julien

BIG BERNIE

Yersey (Autoproduction)



Big Bernie est un trio dunkerquo-lillois (guitare, basse, batterie...) qui explore depuis quelques années les méandres d'un rock hybride à vocation progressive mais pas que. Et à l'écoute de Yersey, il n'est pas compliqué de te dire qu'ils le font particulièrement bien et avec intelligence.

Durant 7 titres bavards mais jamais ennuyeux, le groupe ravive notre passion pour le rock qui prend le temps d'envoûter l'auditeur sur des morceaux qui frôlent souvent les 7 minutes. Et ils s'en passent des interactions et des connexions en 7 minutes sur une musique qui convoque les neurones et différentes chapelles de fort belle manière.

Sur un tout aussi homogène, difficile d'extirper un moment plus qu'un autre tant le groupe remporte facilement l'adhésion. Toutefois, le jusqu'au boutiste «La pince» et ses 9 minutes sont une part de gâteau de choix, un long périple psyché-heavy virevoltant où les reliefs et les changements d'ambiance captivent. Sur la durée globale du disque, parfois l'attention peut se relâcher, se faire nettement plus nonchalante bien que le propos soit hypnotique en diable mais le groupe revient te chercher par la peau du derrière soit par

une mélodie cristalline ou un passage qui prend à rebrousse-poil. On pense notamment à «Rocheuse» et ses tribulations bruitistes/noises.

La pochette de Marianne Le Junter, une artiste plasticienne lilloise de grand talent également, est aussi un atout de poids. Avec Yersey, Big Bernie vient de creuser un bien joli sillon. Bravo !

■ David



DAN SAN

LORSQUE L'ON PARLE D'INDIE-FOLK BELGE, L'UN DES PREMIERS NOMS QUI RESSORT EST DAN SAN. AVEC LA SORTIE EN SEPTEMBRE DE SON TROISIÈME ALBUM, SHELTER, NUL DOUTE QU'ON RISQUE DE PARLER D'AVANTAGE DE CETTE FORMATION LIÉGEOISE AU TALENT INDÉNIABLE. EN PLEINE TOURNÉE ACTUELLEMENT, LE GROUPE EST PASSÉ PAR PARIS LE 21 NOVEMBRE ET EN A PROFITÉ POUR RENCONTRER QUELQUES CURIEUX DE CE GROUPE DONT VOTRE SERVITEUR. VOICI DONC UNE RETRANSCRIPTION DE NOTRE DISCUSSION AVEC LES DEUX FONDATEURS DU GROUPE QUE SONT JÉRÔME ET THOMAS, TOUT DEUX GUITARISTE ET CHANTEUR.

Vous saviez qu'il y avait un groupe qui s'appelait Dan San Band ?

(les deux en même temps) Ah ouais !

Jérôme : On a découvert que c'était un groupe américain qui, je crois, fait de la country rock. On ne les a jamais rencontrés mais ce serait avec plaisir.

Le courant folk-pop est souvent représenté par de fortes personnalités qui ont monté leurs propres groupes ? Vous

me confirmer que Dan San est bien un groupe ? Et si c'est le cas, est-ce une démocratie ou une oligarchie ?

Thomas : À la base, Dan San s'est construit autour d'un duo, c'est à dire nous deux. On a commencé à faire de la musique ensemble sur la même guitare et le même jour, pour être tout à fait précis. On devait avoir 14 ans par là, et on a commencé à faire nos premières chansons comme un duo à la Simon & Garfunkel, un groupe qu'on appréciait beaucoup. On a commencé à faire des harmonies de voix aussi à ce

moment-là, et par la suite, on a découvert d'autres musiques qui nous ont menés vers d'autres envies. On avait le désir de faire de la musique plus orchestrée, donc jouer en groupe, et c'est à partir de ce moment-là que d'autres personnes sont venues se greffer au projet : un percussionniste, un bassiste, une pianiste, un violoniste, un batteur et tout ça à des moments différents de l'aventure du groupe. À chaque fois qu'une personne arrivait, elle s'intégrait dans le processus créatif. Le côté duo se retrouve beaucoup moins dans Dan San aujourd'hui, même si les bases des chansons sont amenées à 90% par Jérôme et moi-même. Bien sûr, chaque membre exprime ses envies donc on peut vraiment parler de groupe maintenant.

Comment se passe la tournée depuis la sortie de votre dernier disque, Shelter ?

Jérôme : Super bien, on s'amuse comme des dingues. On a l'opportunité en plus, par rapport à la tournée du disque précédent, de pas mal voyager. On est notamment allé au Canada deux fois cette année, on va certainement y retourner. C'est assez agréable de confronter notre musique à de nouveaux publics mais aussi à des gens qui nous ont vu avant. C'est plaisant... mais crevant (rires). Mais ça fait partie de la vie d'un groupe !

Thomas : C'est un projet qui se développe pas mal par le live. Depuis le début de la tournée, on n'a pas fait de hits en radio, on fait vraiment voyager notre musique en l'emportant avec nous et en la jouant partout. C'est la manière dont on développe ce disque et ça nous permet de rencontrer en direct notre public. Ça nous met dans des situations assez folles. Rien qu'hier on a passé une superbe soirée avec des gens qu'on n'avait jamais rencontré avant. Ils nous ont fait à manger, ils nous ont laissé entrer dans leur intimité en très peu de temps. En fin de soirée, c'était presque devenu des potes de longues dates. Et quand tu les quittes, tu te dis que tu les reverras peut-être plus jamais. Rencontre éphémère mais intense.

Je vous ai vu en juillet à Dour, vous reveniez du Québec.

Thomas : Dis-le ! Dis-nous qu'on était crevé ! Tu peux ! (rires)

Non, ça ne se voyait pas tant que ça en fait, le show était super bon. Je voulais vous dire que j'ai appris que vous étiez retourné au Québec en septembre, vous allez finir par y habiter ?

Thomas : Non, on est quand même bien là où on est. On habite Liège, on n'y est assez attaché. Mais le Québec, c'est aussi une région vraiment attachante qu'on adore et on signe dès demain si on nous appelle pour y rejouer.

Jérôme : Y habiter, je ne sais pas. Mais y retourner, ça c'est sûr.

Alors, racontez moi un peu votre tournée là-bas. Comment tout ça s'est-il organisé ?

Jérôme : En fait, on a signé sur un label canadien qui s'appelle Simone Records (Ariane Moffatt, Karkwa, Dany Placard) lors de la préparation de la sortie de Shelter. On a fait une vraie rencontre humaine avec ces gens-là, des gens qui maintenant comptent beaucoup pour nous dans le projet Dan San. Ils ont sorti l'album au Québec et assez rapidement ont senti qu'il y avait un vrai potentiel à aller le défendre là-bas. Donc on est parti pour 4-5 dates en juillet, il y a eu de supers retours et tout, et assez rapidement ils nous ont demandé de revenir pour une autre tournée en septembre.

Thomas : Ils nous ont fait jouer à leur festival, le FME.

Jérôme : Ouais, c'est incroyable ce Festival de Musique Émergente, un lieu où tous les professionnels d'Amérique du Nord se rejoignent pour aller découvrir des nouveaux projets. Et c'est très très loin des grandes villes comme Montréal ou Québec, c'est 8h ou 9h de route pour s'y rendre, c'est à Rouyn-Noranda dans la région de l'Abitibi-Témiscamingue. L'expérience est assez magique, à commencer par le trajet où tu vois ces espèces de grands espaces.

Thomas : On dormait la nuit dans un petit chalet en face d'un lac, et pour arriver à ce petit chalet on croisait des bêtes sauvages comme des orignaux ou des rats laveurs.

Jérôme : Ouais, c'était un peu dingue. On a fait des rencontres vraiment chouettes dont des Français qui étaient aussi invités à ce festival comme La Colonie de Vacances avec les mecs d'Electric Electric notamment. Leur show était incroyable. On est aussi devenu super pote avec des Canadiens qui font des vidéos, bref, c'était une tournée assez folle, très intense et marquée par de fortes rencontres.

Vous n'êtes jamais passé par un crowdfunding pour financer vos différents projets avec Dan San ?

Thomas : Non, jamais. Je ne juge pas cette démarche qui peut être appropriée pour certains projets. Nous, on a une manière de fonctionner qui fait que les revenus d'une tournée sont mis de côté pour financer le prochain disque. Et puis, en Belgique, on a des aides sous forme de subventions donc on n'a jamais pensé au crowdfunding, on s'est toujours organisé en amont pour pouvoir être auto-suffisant...

Jérôme : En fait, on s'est retrouvé auto-suffisant avant que le crowdfunding existe. Et c'est simplement pour ça qu'on n'a jamais fait appel à ce genre d'aide. Si ça se trouve, à l'époque on l'aurait fait. Mon avis là-dessus, c'est que tout ce qui encourage la culture, c'est bien.

Thomas : Fédérer son réseau autour de sa musique et de voir des gens qui ont envie de prendre part activement à la culture et aux projets des groupes qu'ils ont envie de défendre, ça c'est très bien. On l'a jamais fait mais pourquoi pas un jour.



Passons maintenant à ce nouvel album : Je trouve que Shelter sonne plus pop et moins folk que Domino. Ça reste certes du Dan San de haute qualité mais de votre point de vue, quelles différences importantes entre les deux sont à souligner ?

Jérôme : Pour Domino, on a commencé à composer avec des guitares et du chant par-dessus, on a enregistré ce qu'on avait répété et puis on a décidé d'aller dans une direction qui était la surenchère de pistes. On a enregistré énormément de choses, les unes sur les autres, on a beaucoup édité car on pensait que c'était ça qu'il fallait pour notre musique à l'époque. On a essayé d'amener notre musique vers quelque chose qui semblait être parfait à nos oreilles, quelque chose de très orchestré. Voilà, pour moi, Domino c'est ça. Avec Shelter, il y a une énorme différence. D'abord, on est allé chercher un producteur parisien qui s'appelle Yann Arnaud (Air, Syd Matters, Phoenix). Cette personne a énormément fait le tri dans notre manière d'aborder l'enregistrement. Quand on s'est retrouvé avec lui en studio, il avait envie qu'on sache jouer les morceaux en live, donc il a enregistré la base des morceaux en live, c'est à dire guitare, basse, batterie et piano, les voix se sont faites à côté car c'est un peu plus compliqué à gérer. C'est une approche complètement nouvelle pour nous et Yann laisse certains défauts qu'on aurait tenté d'effacer auparavant. Pour lui, ce sont aussi des défauts qui font un morceau. Pour répondre à ta question, la différence entre Domino et Shelter, c'est la capture de l'émotion plutôt que tendre vers un truc parfait qui est propre au studio. Il y a moins de contrôle sur ce disque et puis on peut remarquer

aussi la présence plus importante de synthés et de guitares électriques. Ouais, c'est moins folk, peut-être un peu plus pop, j'en sais rien. En tout cas, c'est plus mature.

Thomas : C'est moins déconstruit je dirais. Il y a des titres sur Domino qui correspondaient à 150 pistes les unes au dessus des autres avec énormément de violons. On avait l'impression que la qualité d'une chanson se mesurait en nombre de pistes enregistrées et en complexité de structure. On aimait bien faire des chansons alambiquées, un peu folk-progressif à certain moment, on essayait de mettre toutes les idées qui nous passaient par la tête dans une seule et même chanson. Résultat : on avait une chanson de 5 minutes qui partait dans tous les sens et dans laquelle on ne répétait pas deux fois les mêmes parties. Ça, c'est la signature de Domino. Quand on a fait écouter nos nouveaux morceaux qui étaient déjà un peu moins complexes et orientés pop, parce qu'on arrivait à une période de nos vies où effectivement on écoutait plus de musique pop, plus de musique simple que compliquée, Yann Arnaud nous a encore fait simplifier notre démarche de création. Là où certaines chansons faisaient un peu montagnes russes, il nous disait de les jouer en ligne droite sans trop de changement de rythme. On s'est rendu compte grâce à lui qu'on prenait trop de détours et que rendre une chanson plus simple allait automatiquement la rendre plus lisible pour l'auditeur. On lui a fait confiance et on est parti dans cette direction.

Choisir Yann Arnaud comme producteur, c'était pour vous une manière de passer encore un nouveau palier dans votre



évolution, ou c'est juste une situation normale d'appeler quelqu'un de compétent pour faire un album ?

Jérôme : C'était la première fois qu'on faisait appel à un producteur, on faisait tout nous-mêmes avant. À la fin de la tournée précédente qui représentait plus de 100 concerts, on s'est imposé quelques mois de pause car on était constamment les uns sur les autres, on avait besoin de respirer un peu. Quand on a repris ensemble, on n'avait pas composé depuis un bail, et on s'est rendu compte que nos exigences avaient réellement augmenté depuis le dernier album, tant sur la qualité du son que sur ce qu'on voulait faire en terme de compositions. Si tu as six personnes dans une pièce qui savent exactement dans quelle direction elles veulent aller, quel son de clavier ou ampli de guitare elles veulent utiliser, quelle manière d'amener le couplet, le refrain ou le pont, etc... Bref, au bout d'un moment, ça devenait impossible d'avancer ! Il fallait qu'on choisisse un capitaine pour tenir la barre de ce bordel, qui ait du recul sur les choses. C'était évident qu'il nous fallait un producteur. Assez rapidement, on est allé sonner à la porte de Yann car c'est une personne qu'on retrouve dans les crédits d'une bonne partie des disques qu'on adore...

Thomas : Et qu'on a tous en commun ! Parce que les membres de Dan San ont chacun des goûts musicaux très différents. Mais on s'accorde tous sur le fait qu'on adore Syd Matters, Air et Phoenix, ces trois groupes sont un carrefour génial pour nous.

Jérôme : On l'a rencontré une première fois, ça s'est super bien passé. Et l'enregistrement nous l'a confirmé, c'était

la bonne personne pour faire ce disque. Humainement, il est rassurant. C'est un peu un sociologue, il a su cerner les qualités et les personnalités de chacun pour les utiliser au mieux dans ce projet, tout en essayant d'éviter de créer des conflits.

Quand vous êtes entré en studio, les morceaux étaient-ils figés prêts à mettre en boîte ?

Thomas : Ça dépend lesquels. Certains morceaux étaient assez définis, on savait où on voulait aller, il n'y avait plus de doute, le producteur et nous-même les ayant validés. Et puis d'autres sur lesquels on avait encore pas mal d'interrogations, on s'est dit qu'on allait laisser la magie de l'instant opérer. Je pense à une chanson comme «The call», on n'avait pas de refrain le jour où on l'a enregistrée, on est donc allé la finir dans un coin du studio avec nos guitares et on l'a enregistrée dans la foulée. La veille, on ne savait pas à quoi elle allait ressembler, mais on la voulait absolument sur le disque car elle est pleine de fraîcheur, elle est plus spontanée et moins réfléchie que les autres titres du disque. Concernant «Somewhere», la dernière plage de Shelter, on s'était mis d'accord pour la virer mais Max, le bassiste, nous a convaincu qu'il y avait quelque chose à faire avec. Yann nous a alors tous séparé dans des pièces différentes, on avait chacun un casque pour entendre ses consignes en direct. Il nous totalement dirigé en direct sur ce morceau tel un chef d'orchestre : «joue au doigt, enlève le timbre de ta caisse claire, baisse le rythme de tant de BPM...». On l'a suivi aveuglément et au final, la chanson a été transformée, c'est

devenu une ballade qui fait partie des chansons qui nous touchent le plus sur ce disque. C'est drôle parce que cette chanson vient de nous, ce sont nos accords et tout, mais en définitive elle n'est pas totalement de nous.

Jérôme : C'est ça ! C'était bizarre parce que pour l'enregistrement de «Somewhere», on ne pouvait pas communiquer entre nous, entre chaque pièce. Au moins, il n'y avait pas de conflit possible. Seul Yann parlait et savait exactement où nous mener. L'exercice s'est très bien passé et c'est devenu l'une de mes chansons préférées de Shelter.

Le travail sur vos voix me fait penser notamment à celle de Fleet Foxes, je crois savoir que vous êtes fans des Américains. Qui vous a influencé pour ce travail sur les voix ?

Jérôme : Le travail des voix est historique dans Dan San. Comme disait Thomas tout à l'heure, on a dès le départ chanté à deux et il ne nous est jamais passé à l'esprit de chanter à l'unisson ou la même ligne de chant. On avait envie d'harmoniser tout ça assez rapidement. C'est dû notamment à ce qu'on écoutait petit, à ce que nos parents écoutaient, c'est à dire des groupes comme Crosby, Stills, Nash & Young, Simon & Garfunkel et puis tous les monstres du rock comme Queen. Il s'agit de notre culture musicale. Et puis quand on a rajouté des membres au projet, on s'est vite rendu compte qu'ils chantaient tous bien donc on a recherché un moyen de mettre ça en place tous ensemble. Avec le temps, tu as des formations comme Fleet Foxes ou Grizzly Bear qui ont développé ça et, assez logiquement, on s'y est intéressé car on s'est rendu compte qu'au final on avait plus ou moins les mêmes influences qu'eux et un attrait commun pour les harmonies de voix.

Thomas : On essaye d'élargir ça le plus possible en live tous les six. Par exemple, Laetitia notre claviériste n'avait ni chanté sur le précédent disque, ni sur la tournée qui avait suivie, alors que maintenant c'est le contraire. Elle fait autant des incursions que des chants principaux sur les nouveaux titres, et son implication donne au projet une valeur plus importante. Ça donne un éclairage nouveau sur les personnalités du projet car tout le monde peut s'exprimer, c'est vraiment chouette.

Que conseilleriez-vous comme groupes à découvrir ou redécouvrir à ceux qui aiment Shelter ?

Jérôme : Syd Matters, ça c'est certain, parce qu'on a travaillé avec le même producteur et qu'un de leurs membres, Olivier Marguerit, a joué sur Shelter. D'ailleurs, son super projet solo nommé O est à découvrir. Il doit bien y avoir aussi quelques groupes belges...

Thomas : Oui, que ce soit en Wallonie ou en Flandres, il y a de supers groupes belges.

C'est justement l'objet d'une des prochaines questions...

Thomas : Ok, je t'en parlerai à ce moment-là.

Est-ce que dans la douce mélancolie que vous diffusez à travers votre musique, se cache une certaine forme de rage ou de violence ?

Thomas : Oh oui, c'est sûr ! C'est marrant parce qu'hier je posais la question suivante à Olivier, notre batteur : «Est-ce que tu passes la plus grande partie de ta vie à être heureux, ou à être malheureux, te poser plein de questions et de torturer l'esprit ?», il m'a répondu : « Ben clairement, me torturer l'esprit ». Dans une situation un peu parallèle, j'observe qu'on a tous dans le groupe une part sombre dans notre personnalité. Il y a une certaine noirceur dans nos textes, une mélancolie dans notre musique qui est omniprésente. Shelter est un disque qui parle de mort, de suicide, de peurs, de questionnements. On a tous une part de rage ou de violence en nous, mais c'est pas ça qui prédomine chez nous.

Le clip de «Dreams» se passe au Québec, mais le clip d'«America», il se déroule où ?

Jérôme : Il a été tourné en Europe, c'est un long road-trip qui débute en Belgique et qui parcourt la France et l'Allemagne et qui s'achève en Suisse. On avait envie d'illustrer cette chanson qui parle de voyage, que ça soit intérieur ou de voyage physique, de l'envie de tout quitter mais aussi de revenir. Je pense que tout être humain passe par cet état d'esprit-là au moins une fois dans sa vie. On avait envie d'un clip qui exprime ça mais qui ne soit pas situable. J'ai pas l'impression, quand on regarde le clip, qu'on puisse situer précisément l'endroit ou le pays dans lequel se trouve le personnage, on pourrait même croire que c'est aux États-Unis. Donc on a voulu mettre en scène une personne qui s'enfuit qu'on ne verrait jamais de face.

Thomas : C'est le collectif liégeois Sauvage Sauvage qui a réalisé le clip, ils sont parti une semaine pour tourner les images. On a eu plusieurs réunions avec eux et ils nous ont proposé cette idée de mec sur sa mobylette, un truc un peu bancal mais assez poétique je trouve.

Jérôme : C'est fragile mais en même temps puissant par l'image.

On a beaucoup parlé de la scène rock belge ces deux dernières décennies avec dEUS, Ghinzu, Girls in Hawaii, mais est-ce qu'il y a une scène indie-folk belge ?

Jérôme : Une scène indie-folk, ça je ne sais pas du tout. En revanche, une scène indie-rock, c'est certain.

Thomas : Moi, j'ai toujours du mal à me dire qu'il y a une scène musicale qui se démarque de Belgique. Je pense que les artistes belges prennent tout ce qu'il y a de bons autour d'eux, que ça soit en Angleterre, en France ou en Allemagne,

elle va te faire une espèce de melting-pot qui au final va devenir une musique très personnelle. Mais peut-on rattacher des groupes entre eux et dire qu'ils font partie de la même scène ? Franchement, je ne sais pas. Il y a un groupe super en ce moment à Bruxelles qui s'appelle Robbing Millions, je retrouve dans leur musique autant des sonorités venant de la pop danoise que de la musique américaine un peu folle à la MGMT. En indie-rock, t'as les BRNS aussi, mais à Bruxelles il y a plein de formations qui sont issues de la même scène parce qu'il se connaissent tous. D'une manière ou d'une autre, on finit tous par devenir copains parce que j'imagine qu'on fait une musique qui a la même couleur.

Jérôme : On a tellement le nez dedans qu'on ne saurait donner un avis sur la question.

Mais vous ne vous êtes jamais retrouvé en Belgique sur un plateau qui accueillait un groupe dans la même veine musicale que vous ?

Jérôme : Il y a une semaine, on s'est retrouvé à jouer le même soir avec BRNS, ils ne font pas la même musique que nous. Pourtant, je pense que si on a joué ensemble, c'est qu'il doit y avoir des liens entre nos deux styles. À vrai dire, l'histoire des scènes musicales en Belgique, on s'en fout.

Thomas : Tu trouves qu'il y a un son belge reconnaissable ?

Absolument pas ! Par cette question, je veux signifier que comme la scène belge est foisonnante en terme de nombre de groupes rock indé et tout ce qui s'y assimile, je me demandais si dans la sphère folk, c'était la même chose. Et puis, surtout ajouter dans le même temps qu'il y a une certaine consanguinité dans les groupes belges, on retrouve toujours un membre du groupe X dans Y ou Z

Thomas : Ah, ça c'est vrai. On est concerné par ça aussi, je pourrais te citer une dizaine voir une quinzaine de groupes dont les membres jouent ou ont joué dans Dan San. Dans notre formation actuelle, tu as des membres de Sharko, de Pale Grey, de Yew, de The Feather, de Gaëtan Streel, de Dalton Telegramme, de Mademoiselle Nineteen, et je pourrais encore continuer longtemps. Et ce qui est bien en Belgique, c'est que comme c'est un petit pays, je dirais que c'est surtout humainement qu'il y a un lien. On a partagé la scène avec Balthazar, Warhaus et j'en passe, et il y a fatalement des liens qui se créent plus avec certains groupes que d'autres. Ils te remettent à chaque fois que tu les recroises sur une scène, donc voilà, il y a des affinités entre musiciens et je trouve que, d'un point de vue personnel, on est pas confronté en Belgique, que ce soit du côté Flamand ou Wallon, à une certaine forme de compétition.

Jérôme : Aucun groupe belge n'est en compétition, c'est ça qui fait la différence aussi. Tous ceux que j'ai rencontré depuis que je joue de la musique sont dans un mode d'entraide,

genre : «T'as besoin d'un musicien, d'une guitare ? Pas de soucis ! Oh, félicitations pour votre dernier album !». Personne ne va rentrer dans le délire : «Putain, il m'a piqué ma place dans ce label !».

Thomas : Voilà, il y a pas de jalousie. Si un groupe marche, on est super content pour eux. C'est stimulant de se motiver entre Belges.

Est-ce que Liège est un lieu plein d'inspiration dont vous servez dans vos compositions ou pour l'écriture des textes ?

Jérôme : Liège, c'est une histoire d'amour. Quand on est loin de notre ville, elle nous manque assez rapidement. Inévitablement, elle nous inspire mais je ne saurais dire dans quel domaine. Faut savoir que Liège est une petite ville, beaucoup de gens se connaissent donc c'est très facile de rentrer dans un cercle, c'est une ville d'amitié très forte. Benoit Poelvoorde disait une phrase sur Liège que j'adore : «Y a même pas besoin d'aller en boîte de nuit à Liège... La ville est une boîte de nuit. Tu laisses ta voiture à la sortie d'autoroute. Tu descends à pied, t'es déjà en train de faire la fête !». Cette vision de Liège est totalement vraie, et il ajoute : «Tu t'assois cinq minutes à une terrasse d'un café et, en cinq minutes, même si t'es tout seul, t'as dix copains ! Bon, après, faut avoir un bon foie.»

Thomas : Ce sont les gens qui font la renommée de cette ville et pas son côté architectural ou touristique. Il faut juste connaître le petit café au milieu de rien du tout où tu vas passer une magnifique soirée juste parce que les gens sont cools. C'est une ville très ouverte qui encourage la culture par des initiatives prises par des gens motivés. Tu as des coopératives qui se mettent en place, des associations sans but lucratif qui valorisent le participatif et l'humain. Bref, ça bouge pas mal et de plus en plus. Je ne sais pas si je suis inspiré par la Meuse ou les buildings de Liège mais je sais que j'ai juste besoin de me sentir bien pour pouvoir écrire. Et comme je me sens bien dans cette ville...

Votre musique est très cinématographique, est-ce comme Syd Matters vous avez déjà réalisé des bandes son de film ?

Jérôme : Avec Dan San, non. Séparément, Thomas et moi avons déjà bossé sur des musiques de film.

Thomas : Ouais, court métrage et théâtre. Personne n'a encore sollicité Dan San pour ce genre de travail. Je pense que peu importe le projet, si on nous le demandait, on le ferait et ce serait une occasion de bosser la musique différemment tout en s'éclatant. Une belle expérience à faire.

Dernière question : l'avenir proche ou lointain de Dan San, ça va ressembler à quoi ?

Jérôme : On va continuer à tourner un petit peu, car il y a des

dates de prévues en Suisse, en Belgique et en France.

Et au Québec...

Jérôme : Peut-être bien, ouais ! Pour l'instant, c'est l'Europe. La suite, on verra si on fait une pause ou pas, y a aucune raison de décider maintenant.

Thomas : C'est clair, pour le moment on se focalise sur les chansons à défendre sur scène. On verra bien, on a tous des envies différentes et puis chacun a ses autres projets à côté. D'ailleurs, des albums sont actuellement en cours de travail, et ça prend du temps pour les défendre.

Jérôme : En même temps, on fonctionne comme ça depuis le début. Et le fait d'avoir des groupes ou des projets solo à côté permet de faire mieux avancer Dan San car on évite de se répéter.

Mais vos projets à côté, ce sont des styles similaires ?

Thomas : Ça reste grosso-modo de l'indie-rock chanté en anglais, parfois c'est teinté d'électro, parfois c'est plus pop avec un gros travail sur les mélodies. Ce sont des groupes avec des approches différentes mais la volonté reste toujours de tendre vers la musique indépendante.

Vous pouvez me rappeler les groupes dans lesquels vous jouez en dehors de Dan San ?

Thomas : Je joue dans The Feather.

Jérôme : Et moi dans Yew, qui fait plus grand chose pour le moment, je joue aussi avec Gaëtan Strel et je fais partie de la chorale de Piano Club.

Thomas : Max, notre bassiste, joue dans Pale Grey, un groupe électro-rock qui vient de finir son album chez Yann Arnaud, et qui sortira courant 2017. Laetitia, notre claviériste, a un projet solo dont le nom n'a pas encore été divulgué, mais elle est en train de faire un disque. Notre batteur joue dans Sharko, Dalton Telegramme, Mademoiselle Nineteen, pis des trucs qu'on a oublié. Donc, tu vois, faut trouver de la place pour caser tous ces projets là aussi. Mais Dan San reste le projet principal au centre de tout ça !

Merci aux Dan San, à Vincent et Xavier de Yotanka, ainsi que Max du collectif Jaune Orange.

Photos : @ Gilles Dewalque

■ Ted



DAN SAN

Shelter (Yotanka)



Le retour de Dan San, quatre ans après un premier LP nommé Domino estimé par la diffusion de ses effluves indie-folk pleines de raffinement, permettait de savoir un peu où en était ce sextet de Liège doué comme pas deux. En septembre dernier est apparu Shelter, un nouvel album marqué par l'intervention du producteur Yann Arnaud (Syd Matters, Air, Phoenix) aux manettes et dans le rôle d'un chef d'orchestre pour guider et tempérer les ardeurs d'un groupe qui avait tendance à croire que l'abondance de pistes sonores était gage de qualité. Un bémol que j'avais signalé à l'époque dans la chronique de Domino et qui a été corrigé par une vision extérieure du projet, une première pour un groupe qui jusque là faisait plus ou moins ça à la maison. À l'écoute de ce nouveau disque, aucun doute subsiste : Dan San a subi la transformation dont il avait besoin, et bien plus encore !

Allons y tout de go, sans barguigner : Shelter est une œuvre intense, belle et touchante, trop peut-être tant chaque titre frôle la perfection. On sent que les membres de la formation ont pris un bon bol d'air frais dans leurs projets parallèles et par la même un recul profond pour aborder l'heure des remises en question. Dan San a su avec sa nouvelle œuvre aller à

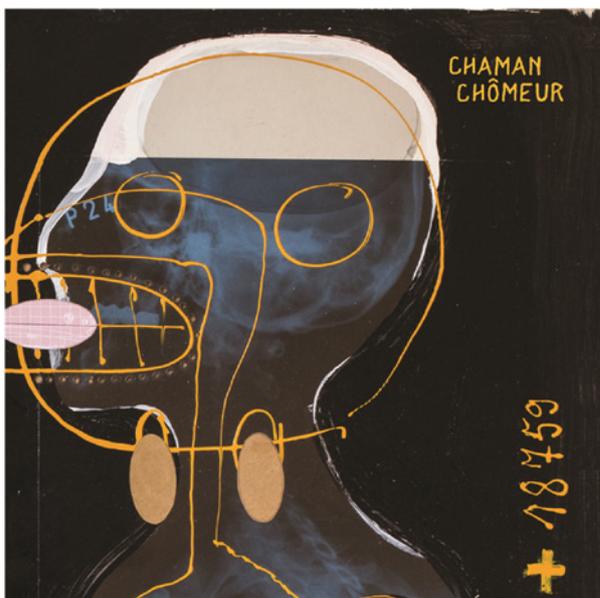
l'essentiel, éviter la grandiloquence et composer dans le but de toucher en plein cœur par le biais d'une pop limpide aux harmonies frissonnantes. L'efficacité du mixage de chaque instrument a sa grande part de responsabilité dans tout ça, à l'image de la devise des trois mousquetaires : «un pour tout, tous pour un». En effet, la cohésion se ressent fortement dans cet album à commencer par la multiplicité des voix envoûtantes qui traversent le disque, qu'elles soient «lead» ou «backing», tout le monde participe à l'ouvrage.

Sans renier ses bases folk («America», «Nautilus I») et ses mélodies tutoyant les cieux («Red line», «Call me», «Gone home»), Dan San sait aussi placer quelques soubresauts rock (le début de «Ocean», le refrain de «Nautilus I») et de petites pépites pop irrésistibles («Dream») en se plaçant presque naturellement sous l'influence des ténors du genres (Syd Matters, Fleet Foxes, Grizzly Bear). Avec Shelter, le sextet liégeois vient de réaliser son album le plus abouti, un voyage sonore éveillant l'imaginaire pendant les 40 minutes que vous n'hésitez sûrement pas à renouveler car son potentiel addictif est épatant.

■ Ted

CHAMAN CHÔMEUR

Chaman chômeur (Becoq Records)



et le besoin omniscient de décroquer, de défoncer des portes. Le groupe s'approprié les codes pour les recracher dans les enceintes à la manière du Chaman. C'est à dire à la fois saignante, saillante et avec un sens de la «popotte» mystique affinée.

Et comme ils abordent le live couteau entre les dents, on ne peut que t'inciter à aller les voir. Ces trois titres géniaux sont sublimés. Longue vie au Chaman !

■ David

Au vu du nom de leur groupe et des titres des pistes, il est facile de catégoriser Chaman Chômeur comme une espèce de blague. C'est loin d'en être une. A l'écoute de cet album constitué de 3 étapes (oui ça peut sembler petit-bras comme ça mais non), on sent aisément les heures passées en répétition à parfaire une formule qui n'en est pas réellement une puisque le groupe semble s'amuser à la maltraiter, à l'étirer, la concasser, la raccourcir pour aboutir à un résultat singulier. On les catégorise noise et free. Noise, évidemment. Mais l'étiquette la plus importante, c'est free. Car l'adepte du chaman est aussi avide de liberté.

Constitué de deux Meurs ! + Apolune (basse et guitare) et d'un batteur fougueux mais polyvalent dont la multiplication des projets rend difficile à suivre, le groupe va durant 3 titres dévoiler une demi-heure de musique enthousiasmante et aventureuse. A ce titre, «Nostalgie du RMI» est une des plus belles déclarations d'amour faite à l'ancêtre du RSA : le morceau prolonge les free noise-stilités durant 15 minutes et en fait voir de toutes les couleurs à l'auditeur. Toutes les couleurs parce que c'est sur cette piste (et sur les autres aussi hein mais c'est moins flagrant...) que l'on ressent la méticulosité

STEAVE N'SEAGULLS

Brothers in farms (Spinefarm records)



S'avaler un peu de country ou de bluegrass de temps à autre relève de la petite sucrerie que l'on cache secrètement. Et tant qu'à se faire du bien, autant y aller franchement avec des reprises des grands du rock. Hayseed Dixie et Iron Horse m'avaient déjà impressionnés dans cet art. Le tour est maintenant à Steve N' Seagulls qui sort son deuxième album : Brothers in farms. Un clin d'œil à Dire Straits qui en 1985 sortait le magnifique Brothers in arms contenant - outre le titre éponyme - «Money for nothing» ou encore «Walk of life».

Bref, revenons à nos moutons ! Steve N' Seagulls démarre son nouvel opus avec «Aces high» reprise de Iron Maiden. On sort les banjos et c'est parti ! Rimmel et Herman se complètent au chant avec des voix bien assorties. C'est avec plaisir que l'on poursuit sur le célèbre «Sad but true» de Metallica. Très rapide, le morceau est certainement un des plus propre de l'album. Bien plus champêtre que l'original, Steve N' Seagulls impose ici son style. Les Finlandais optent ensuite pour une production locale avec «Wishmaster» du groupe de métal symphonique Nightwish. Énorme travail de Hiltunen qui vient faire parler l'accordéon pour donner du jus au morceau. C'est une surprise quand

quelques instants joyeux viennent faire le break. Enfin, c'est de la bluegrass et si on était là pour écouter du crin crin, ça se saurait !

La moitié de l'album pointe le bout de son nez et le meilleur est à venir avec AC/DC, Guns N' Roses, Nirvana et Megadeth. Si la reprise des frères Young est plutôt réussie, «You could be mine» n'est pas bâtie pour m'emballer : le morceau s'éloigne trop de l'original. Enchaînement avec un deuxième titre de la bande d'Axl Rose : «November rain». Et c'est sans hésitation que je décerne à cette reprise la palme du meilleur morceau de Brother in farms. D'abord pour son clip décalé avec les bûcherons retirés en pleine de la forêt. Ensuite, pour la sortie de l'orgue faisant le taf des solos de Slash. Enfin, pour avoir gardé intact l'intensité de la chanson sur une ballade bluegrass. Et pour...c'est sans fin, nous devons être au sommet de l'opus. Tandis que «In bloom» se présente sous de jours sautillants, «Symphony of destruction» devrait ravir les thrasheux capables de secouer la tête sur de la country au service d'un morceau historique.

Brothers in farms est sur la redescente. «The pretender» des Foo Fighters est trop dépouillée de son énergie rebelle pour retenir mon attention mais le thème est respecté. «Self esteem» de The Offspring fait plaisir dans son énergie et montre encore les capacités du groupe à faire apparaître plusieurs voix qui se complètent. Enfin, le rideau se tire sur «Born to be wild» à la flûte et à l'accordéon. Le temps a défilé sans que je m'en aperçoive. Le dernier album de Steve N' Seagulls est une compilation de classiques revisités en bluegrass. Beaucoup l'ont fait avant mais ça n'est pas grave. C'est du tout vu dans une nouvelle sauce. Une bonne tambouille en somme !

■ Julien



HYPNO5E

QUAND HYPNO5E SORT UN NOUVEL ALBUM, IL NE FAIT PAS ILLUSION, C'EST DU TOUT BON ET POUR UN SACRÉ BOUT DE TEMPS, ON SAIT QU'ON POURRA LE RÉÉCOUTER INDÉFINIMENT SANS JAMAIS SE LASSER. ON A POSÉ QUELQUES QUESTIONS SUR LA PERFECTION ET D'AUTRES SUJETS À GREDIN, BASSISTE DU COMBO HÉRAULTAIS.

Pourquoi ce titre *Shores of the abstract line* ?

Cet album décrit l'errance d'un personnage à travers cinq rivages, ceux-ci étant ancrés dans l'esprit du personnage, on peut parler de ligne abstraite pour en définir les limites.

On peut parler de concept album, comment cela se met en place ? L'idée générale se dessine au fur et à mesure ou

c'est une orientation choisie dès le départ ?

On a d'abord composé la musique, les thèmes nous sont apparus une fois que les morceaux étaient composés. Les samples nous dirigent aussi beaucoup, on les place pour rythmer et donner de la couleur, et leur sens aide à trouver des thématiques.



Qui est responsable de l'artwork ? Il est très précis avec de nombreux détails qui ont leur importance. Avoir une identité graphique aussi recherchée, c'est important quand on fait votre musique ?

C'est Yvan de «Bertin et compagnie» qui s'est occupé des graphismes du dernier album à partir de photos de Manu. Il connaît et écoute Hypno5e depuis un bon moment, il connaît nos atmosphères. Il a bien su illustrer l'ambiance générale de l'album avec les couleurs qu'il a choisies et les points cardinaux, il y a juste une fleur de lys qui traîne et qui ne devrait pas être là, j'ai pas réussi à la faire enlever par défaut de communication puisqu'il habite à Tours...

Réaliser un clip de 15 minutes, c'est de la folie ?

On a essayé à plusieurs reprises de réduire certaines chansons à moins de cinq minutes mais elles perdent leur sens. De ce fait, on est obligé de réaliser des clips aussi longs que

les chansons qu'ils illustrent. Pour que les chansons gardent leur essence, il faut qu'elles soient longues.

Dans votre processus créatif, c'est difficile de se dire qu'un morceau est «terminé» ?

Énormément. On retouche les morceaux sans arrêt tant qu'on ne les envoie pas au mastering. Pour vous faire une idée, vous n'avez qu'à écouter la première version de «The hole» sur notre toute première démo H492053 puis comparez-la à la version de Des deux l'une est l'autre, on a du mal à croire que c'est la même chanson.

Je trouve votre album simplement parfait, est-ce que vous en êtes également très contents ou vous êtes du genre à être d'éternels insatisfaits ?

Manu est un éternel insatisfait, il passe son temps à dire «On aurait dû faire ceci... On aurait dû faire cela...» Moi je suis plutôt pragmatique, je considère qu'une fois l'album sorti il faut

l'accepter tel qu'il est. Shores of the abstract line s'écoute d'une traite, c'est le plus important.

Quelles sont vos références communes ?

On n'a pas grand chose en commun au niveau musical, en ce moment le seul morceau qui met tout le monde d'accord est «Jesus is a friend of mine» de Sonseed, on l'écoute beaucoup en tournée alors qu'il n'a absolument rien à voir avec ce que chacun écoute, on a nos morceaux fétiches selon les périodes. On s'accorde tous à dire que Vildhjarta est un groupe frais, mais je ne trouve pas de musique commune à tout le monde. On s'est réuni autour d'un projet artistique plutôt qu'un projet juste musical.

Avoir un grand frère comme Gojira, c'est une bonne chose ou la comparaison vous dérange ?

C'est une très bonne chose, et jouer avec eux est toujours un énorme plaisir. On nous «compare» souvent à eux parce qu'on est Français, moi je ne vois pas en quoi nos racines nous influenceraient. Hypno5e s'est créé à Montpellier où le public métal est une minorité, avoir plus de cent entrées payantes dans un concert métal sans tête d'affiche est un exploit. On ne vient pas d'une terre de métal.

Est-ce que vous choisiriez un nom différent aujourd'hui ? Ou changeriez-vous la façon de l'écrire ?

Non, souvent on nous dit que notre musique «hypnotise» le public donc on peut conserver le nom, et le 5 à la place du S nous permet d'être trouvables sur les moteurs de recherche. A posteriori, on garde tout.

Pelagic Records, peut-on espérer un meilleur label ?

C'est un label créé par un musicien, ce qui est un atout majeur au niveau de la compréhension, pareil pour la Klonosphere, on se comprend.

Justement, vous êtes également dans la Klonosphere, qu'est-ce que vous apporte la structure ?

Klonosphere s'occupe de notre promotion, de nos rapports avec les magazines, fanzines, webzines... On est content d'être sur les mêmes plateformes que Naïve, Klone, The Ocean, Cult Of Luna, Mono...

Vous avez déjà joué dans de nombreux pays, dans lequel vous aimeriez retourner ?

On aimerait retourner partout où on est allé : aux États-Unis pour le plaisir de jouer tous les jours et de tourner en camping-car, en Australie pour les vastes paysages et le public chaleureux, en Inde parce que jusqu'ici on n'y est allé qu'avec A Backward Glance On A Travel Road et qu'on est sûr qu'Hypno5e marcherait bien là-bas. En attendant, on ratisse la France et l'Europe pour nous créer une fan-base solide à la maison. Pas de secret, il faut jouer partout, toute l'année.

Et parmi ceux que vous ne connaissez pas encore, vers lequel vous partiriez tout de suite ?

En Bolivie, vu comme ce pays influence notre musique, ça me semble logique. On cherche impatiemment une tournée en Amérique du Sud qui nous y emmènerait...

Merci Gredin, merci Hypno5e, merci aussi à Guillaume de la Klonosphere.

Photos : DR

■ Oli



GIRAFFE TONGUE ORCHESTRA

Broken lines (Party Smasher Inc.)



Les «super groupes» sont de sortie en cette année 2016. Avec Prophets of Rage et Gone Is Gone, l'orchestre de la langue de girafe était certainement le plus alléchant sur le papier. Mais entre une liste de jolis noms et un bon album, il y a un pas à franchir et ce n'est pas toujours évident (n'est-ce pas les mecs de Mastodon, Queens of the Stone Age et At the Drive-In ?). Et Giraffe Tongue Orchestra a en plus dégoté un nom bien pourri. Cette idée remonte à 2011 quand s'associent Brent Hinds (guitariste chez Mastodon -plus inspiré que Troy Sanders donc-), Ben Weinman (pas encore totalement désengagé de The Dillinger Escape Plan), Eric Avery (bassiste pour Jane's Addiction principalement) et Thomas Pridgen (batteur de The Mars Volta qui succède à son comparse Jon Theodore, également ex-TMV mais aussi QOTSA). Le projet vivote quand les emplois du temps des uns et des autres le permettent, Eric est remplacé par Pete Griffin (Dethlok) et reçoit le renfort de William DuVall, la réincarnation de Layne Staley chez Alice In Chains. Ils trouvent enfin le temps de composer une dizaine de vrais titres, de les jouer sur scène, de les enregistrer avec Steve Evetts (The Dillinger Escape Plan, Prong, Poison The Well, Every Time I Die, Still Remains, ...) pour les sortir en septembre 2016 via Party Smasher Inc., le label de Ben Weinman.

Musicalement, le projet fait plus que tenir la route car il procure des frissons. Enfin, à condition d'avoir un penchant assumé pour le rock alternatif estampillé nineties parce que ça se situe plus autour de The Mars Volta vs Alice in Chains que dans le fracassage The Dillinger Escape Plan, le matraquage Mastodon ou le métal à l'ancienne de Dethlok. Grains de folie, plans aventureux, chants et mélodies ultra prenantes, son aux petits oignons, rythmiques en béton, à tous les niveaux, Giraffe Tongue Orchestra c'est du costaud. Et le charme opère immédiatement grâce à la présence monstrueuse de William DuVall, on le savait très bon pour s'être intégré à AiC, on l'a découvert exceptionnel sur scène, ici, il nous surprend à faire encore d'autres choses, avec «son» ton et pas celui emprunté à un autre, le contre chant plus lourd apporté par Brent Hinds sur quelques titres donne encore plus de volume à l'ensemble, même la venue de Juliette Lewis («Back to the light») passe presque inaperçue. Les zicos se font eux aussi plaisir avec des parties solo bien inspirées qui se calent parfaitement dans ce maelstrom d'idées cohérentes. Le «super groupe» sur le papier l'est donc aussi sur disque (et forcément sur scène). Perfect.

■ Oli

NEVRASKA

Grave romance (Gabu Records, En VI'a Records)



Pas le temps de dire ouf que l'album est déjà arrivé à son terme. Dire que ces 11 titres passent comme une lettre à la poste est un doux euphémisme. Nevraska a frappé un grand coup avec *Grave romance* qui cumule des atouts massifs : un songwriting de qualité, une identité musicale et visuelle affirmée, une prod' en béton armé... Bref, c'est du très haut niveau !

■ David

Enthousiasmant, le premier deux titres de Nevraska était une excellente carte de visite de l'univers du groupe formé en 2013. Bluffant est ce premier album tant il marque immédiatement les esprits et enfonce le clou bien profond : les amateurs de rock majoritairement instrumental avec un gros son seront forcément comblés par la maîtrise du combo quand il s'agit de composer des titres accrocheurs et variés. Et qualifier la musique de Nevraska de rock est clairement réducteur tant leur identité semble piocher dans bien des ramifications pour aboutir à un tout singulier.

Dès le premier titre, «*Dux bellorum*», c'est la fête à le décibel et Nevraska assène de suite un rock cinglant, blindé de qualités soniques pour un résultat galvanisant. Quelques moments jouissifs plus tard et une dynamique d'enfer, on songerait presque à se dire que cet album est un brin monomaniaque dans la tonalité que le groupe nous fait largement mentir en proposant un titre chanté («*Reason to claim*»), des samples qui viennent varier les accroches et les plaisirs ou un morceau qui se voit doté d'un net changement d'ambiance ou d'instrumentation, comme le piano de l'assez excellent «*Kollapse*».

AARON

We cut the night (Cinq 7)



Qui sait si Aaron aurait la même popularité aujourd'hui s'ils avaient commencé leur histoire avec ce *We cut the night*, album marqué par la froideur de l'électronique, très loin de la chaleur de cette «Lili» ou de «Mister K» (pourtant basé sur la mort d'un poisson rouge). Avec *Birds in the storm*, Aaron avait montré la direction, la guitare acoustique et les mélodies pures laissant davantage de places aux parties produites, travaillées, passées en machines, mais ce n'était que le chemin, *We cut the night* est la destination. On y est.

On est arrivé dans ce monde, glacial par moment, dominé par les claviers et des sonorités issues de la cold wave (mais heureusement plus chaudes et moins basiques), un monde du passé et pourtant totalement en résonance avec notre époque. Il avait fallu du temps pour profiter pleinement de leur précédent opus («Seeds of gold», «Arm your eyes», «Birds in the storm» sont devenus des indispensables), il faut également du temps pour appréhender et se laisser imprégner de celui-ci. Ecrire plus d'un an après sa sortie aide certainement à l'apprécier davantage. L'entêtant «Blouson noir» est devenu un hymne épidermique reconnaissable en quelques secondes, de déroulant éclairer l'an dernier, c'est désormais une pierre

angulaire, une des fondations du Aaron de 2015-2016. Pas spécialement mis en avant, «The leftovers» s'impose comme un des grands moments en live et un tube imparable, davantage encore que «Onassis» pourtant lui aussi bien armé mélodiquement. Plus proches des racines, «Magnetic road» et «Invisible stains» assurent la liaison (nostalgique ?) avec les animaux artificiels tandis que «Ride on» ou «2:22» entrouvrent d'autres portes où la voix de Simon s'engouffre nous incitant, nous aussi, à les franchir.

Définitivement affranchis de toutes les contraintes imaginables, Aaron écrit et produit la musique qu'il a envie d'entendre, de jouer, de partager. Les séquenceurs et les ordinateurs ont beau avoir pris l'avantage sur la guitare et le piano, la douceur des harmonies et le soin des arrangements continuent de donner raison au duo dont la capacité à charmer est indéniable, quelques soient leurs choix.

■ Oli



GONE IS GONE

Gone is gone
(Rise Records)

Pendant que Brent Hinds s’amuse avec Giraffe Tongue Orchestra, un autre membre de Mastodon, soit le bassiste Troy Sanders, a rejoint la formation Gone Is Gone, composée de Tony Hajjar (le batteur d’At The Drive-In), Troy Van Leeuwen (Queens Of The Stone Age, A Perfect Circle) et du producteur Mike Zarin. Un autre «super-groupe» qui a débuté sa discographie avec un EP éponyme d’une trentaine de minutes sorti cet été, avant l’arrivée en début d’année prochaine d’un premier album intitulé Echolocation. Pour une entrée en matière, Gone Is Gone met le paquet sur la production, en témoigne son ouverture costaude avec «Violescent» qui annonce sa préférence pour un accordage grave et un son agressif. Mais agressif ne signifie pas forcément cacophonique, la formation privilégiant pas mal les ambiances contrastées entre mélodies appelant à l’exaltation de l’ouïe et riffs lourds. Une formule typiquement rock US 90’s qu’on pensait un peu dépassée en 2016, donnant des titres plus [«Violescent», «One divided»] ou moins [«Starlight», «Stolen from me»] bons et qui se font littéralement bouffer par les influences de chacun des groupes dont sont issus ses membres. Dommage...

■ Ted



BARQUE

Coffin cutters
(Eastrain rec)

Depuis sa première apparition en 2014, Barque a mené la sienne dans le sens du travail et encore du travail, deux ans plus tard, le résultat c’est un EP bluffant intitulé Coffin cutters. Même si les gars ont de la bouteille (le guitariste Thomas officie également dans L’Oeufou Bison Bisou, le bassiste/préposé au gueulage Straz faisait partie de l’aventure Klang!!!...), ce n’est pas évident d’avoir une telle qualité (artwork, production, compositions) sur un 5 titres. Dans un registre (post) hardcore chaotique où nombreux sont ceux qui viennent nous cisailer les oreilles (Nessleria, Aussitôt Mort, Cowards, No Vale Nada...), Barque prend directement une place de choix avec des morceaux qui font rimer noirceur avec rouleau compresseur. Occupant presque tout l’espace disponible (on a juste quelques secondes de larsens qui tendent vers le calme à la toute fin de l’EP), les Lillois envoient du gras par palettes avec un chant hurlé très bien tenu (parfois doublé avec un chant plus lourd), une batterie ultra carée dont les frappes cadencées sont puissantes, des riffs qui appuient la grosse caisse ou envahissent l’esprit quand ils se lient davantage. Si tu es claustrophobe, évite de monter dans cette Barque car la sensation d’oppression est absolument terrible.

■ Oli

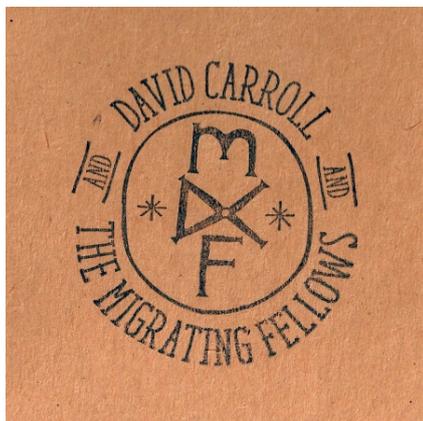


BEACH SLANG

A loud bash of teenage feelings
(Polyvinyl Record Co.)

Pied au plancher, Beach Slang n’a pas tardé avant de délivrer ce second album. En tournée depuis plus d’un an et la sortie de The things we do to find people who feel like us, le groupe compte bien capitaliser sur son succès, qui les a projetés sur des festivals comme Rock En Seine notamment. Le mini-séisme du premier LP étant passé, ce second enregistrement possède forcément un peu moins d’impact, d’autant que la formule reste plus au moins la même. Au rayon des évolutions, on note tout de même un son de guitare plus étoffé, des tempos qui s’emballent («Atom bomb») sans que l’ensemble ne s’éloigne du chemin tracé par leur premier long format : court, rapide, incisif et distordu. Écrits - fatalement - sur la route, les textes, qui sonnent comme une éloge permanente à la jeunesse, se veulent toujours aussi sincères et mélancoliques. Malgré quelques faiblesses en fin de parcours («Young hearts», «The perfect high»), A loud bash of teenage feelings témoigne d’un rythme et d’une qualité de composition auxquels il va falloir sans doute s’habituer dans les années à venir chez le groupe américain.

■ Antonin

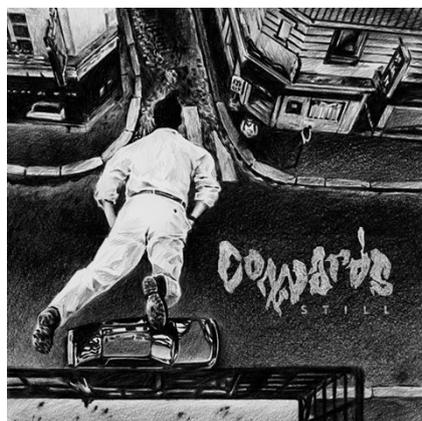


DAVID CARROLL AND THE MIGRATING FELLOWS

David Carroll and the migrating fellows (Milk music)

David Carroll et ses amis migrants produisent une musique issue du passé mais qui entre en résonance avec l'actualité sur «Nulle part où aller», une sorte de gospel chanté en français qui traite des «migrants», des souffrances de l'errance et du besoin de la chaleur, au moins celle d'un feu de camp... Le français désarçonne quelque peu mais le titre étant assez agréable, on s'y fait vite (idem pour «Du corps / des coups» un peu plus loin), en tout cas, plus vite que pour la reprise de «Parlez-nous à boire» des Frères Balfa (ambassadeur de la musique cadienne). Sur une solide base blues/folk/americana, David Carroll And The Migrating Fellows se sentent pousser des ailes et si l'harmonica était attendu («Monkey», «Yin & yang blues»...), ils n'hésitent pas à intégrer un saxo («Even your love can's save me (song for Jyoti)») et même à rapper sur l'excellent «A child is born (Agnes Moore)». Avec des racines aussi solides, le «rock» peut faire germer de nouvelles idées, teintées de modernité et réalisées avec brio, elles renouvellent aussi notre amour pour la musique en général.

■ Oli

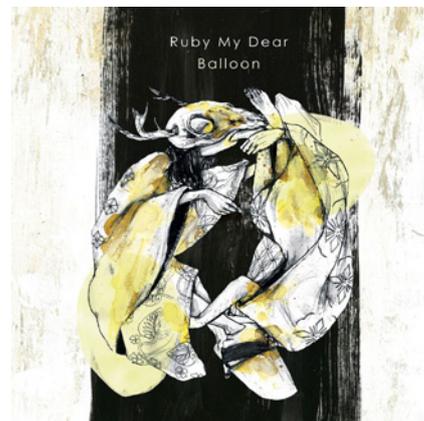


COWARDS

Still
(Throatruiner Records & Terrain Vague)

Il faut battre le fer quand il est chaud, cet adage, les Cowards l'appliquent à la lettre et ne laissent pas refroidir nos oreilles, leur Rise to infamy à peine digéré, les revoilà déjà à sacquer nos pavillons avec un EP dans la droite lignée de leurs précédentes sorties. Noires, brutales, chaotiques, abruptes, sauvages, les trois compositions des Parisiens filent la nausée tant elles nous emmènent avec elles dans les tréfonds de la noirceur de l'âme. Ça hurle, ça bastonne, ça plombe et ça cisaille, c'est du Cowards de chez Cowards, là-dessus pas de surprise. Là où on en a plus, c'est sur les deux derniers titres qui sont deux covers. Tube guilleret et insouciant chanté par Joni James en 1952 «You belong to me» a été maintes et maintes fois repris (Jerry Lee Lewis, Ringo Starr, Bob Dylan, Carla Bruni...) mais certainement jamais en mode bande son proto-black metal d'un film d'horreur. Même son de glas pour «One night in any city», titre écrit par The Horrorist (un DJ et producteur américain), une promenade glaciale en spoken word, pas si éloignée que ça de l'originale avec en fil conducteur une basse énorme et une voix qui se joue de la stéréo pour nous perdre... Tout un programme...

■ Oli



RUBY MY DEAR

Balloon
(Kaometry Records)

Après des splits avec Igornr et Rotor en 2014, et en attendant l'arrivée prochaine d'un nouvel EP intitulé Strangers in paradise puis d'un LP, Ruby My Dear faisait patienter les aficionados de l'électro expérimentale avec Balloon il y a de cela presque un an. C'est dans un format qu'il apprécie tout particulièrement, que le Toulousain s'affirme de plus en plus avec aisance dans une scène IDM-breakcore relativement discrète en France, contrairement à des nations comme l'Angleterre ou l'Allemagne. Balloon est un EP évidemment contrasté de par sa nature, parsemé de tourments sonores indicibles («No smoke», «Hat and beards») et de moments plus oniriques où des nappes brumeuses dégagent une fausse impression de calme («Peanuts on train»). Autant à l'aise dans des configurations mettant en avant les cassures que dans des compositions axées sur des rythmiques orientées drum & bass et un peu plus cycliques (même si ce n'est jamais très long), Ruby My Dear a le mérite de tenir en haleine pendant près d'une demi-heure. Si musicalement la surprise n'est pas de mise, ce 5 titres saura ravir à coup sûr les fans d'Igornr, Venetian Snares, I Broke My Robot ou d'Enduser.

■ Ted



DAS ROKT

Odile
[Cold Smoke Records]

«Das Röckt n'est pas de la salsa, ni de la polka» peut-on lire sur leur page Facebook, le titre de l'album nous avait mis la puce à l'oreille, nos amis d'Outre-Léman sont fans de La cité de la peur (et de la batavia). Et sinon, le rapport avec la musique ? Aucun lien. Fils unique. Par contre du côté des parents, ça a dû partouzer sévère parce qu'on a retrouvé des traces de pas mal de monde dans l'ADN du rejeton : du rock au métal en passant par le stoner (juste un doigt), de la mélodie et du hardcore (de Nice, deux minutes d'arrêt), du sucré (16) et de l'abrasif, on mélange tout et ça fonctionne à chaque fois, toutes les combinaisons sont possibles et on a bien du mal à dire où le combo réussit le mieux. Efficace à tous les étages, le quintet apprécie particulièrement la jouer cool au chant alors que les zicos défoncent tout (et inversement). On ne sait pas sur quel pied danser (du macabre avec «Totentanz» ?), on ne sait jamais à quoi s'attendre, ils arrivent à tromper mille fois mille personnes tout en conservant les bons dosages et un juste équilibre. Alors, plutôt que des gencives de porc, vas-y, toi aussi, croque Odile, tu seras hyper content.

■ Oli

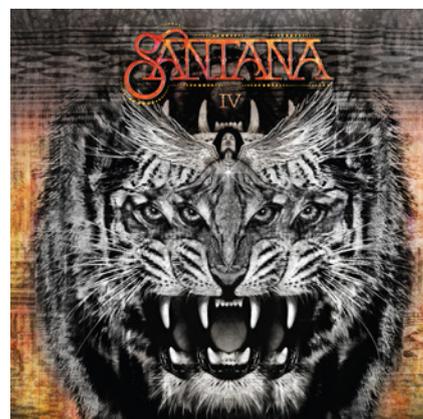


ALESKA

Aleska
[Autoproduction]

Troisième sortie d'Aleska, cet éponyme est le premier véritable album après 2 EPs parus ces dernières années (2012 et 2014), il met en avant les goûts pour le quatuor de Metz, qu'ils soient musicaux ou graphiques, ils sont bons. L'artwork est splendide quelque soit le sens dans lequel tu retournes le digipak, c'est déjà un bon point mais le meilleur reste tout de même leur capacité à amalgamer leurs influences. Post «machin» [parfois rock, parfois hardcore], matheuses ou plus directes, screamo, des texte éraillés en français (allez, je cite Gantz pour changer d'Amanda Woodward !), la multiplicité des orientations d'Aleska ne nuit pas à leur propos. Non, le seul petit souci avec cet opus, c'est la qualité de production/mixage/mastering qui transforme par moment le chaos ambiant en bouillon sonore («De la cime au cimetière», «Que reste-t-il ?») où tous les instruments ne sont pas à leur avantage quand on passe en mode vénère (la batterie notamment). Encore quelques petits réglages et le combo s'imposera comme une évidence dans son style.

■ Oli

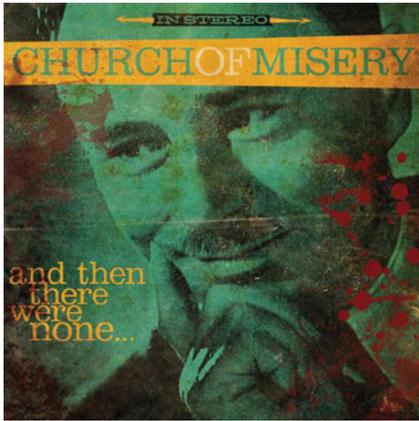


SANTANA

Santana IV
[Universaltone / Modulor]

Le légendaire Carlos Santana est sur le W-Fenec. Tu ne l'avais pas vu venir celle là, hein ? Pourtant, il y en a un dans ce troupeau de renards des sables qui tend haut ses oreilles quand tu lui parles d'AbraXas, de Caravanserai ou de Borboletta. Il se trouve que Modulor lui a révélé la sortie de Santana IV en avril dernier, un nouvel album de Carlos avec sa bande originale (la formation, pas la BO) doté d'un artwork confirmant que le Mexicain de sang a également ramené son graphiste aussi dans l'aventure. On retrouve dans ce Santana IV quasi tout ce qui a fait le succès de cette légende : rythmes cha-cha latino et percussions tribales, phrasés, gimmicks et soli de guitares copyrightés Santana, un vent de psychédéisme 70's qui refait surface, du prog-rock + ou - variété, du blues nostalgique, et même du mauvais goût comme ce «Choo-choo» électro branchouille façon 80's ou bien ce «Come as you are» façon Magic System latino. Un résultat plutôt décevant vis à vis de l'effet d'annonce, le retour des copains de la bonne époque n'ayant pas permis de retrouver cette magie d'antan, qui n'apporte rien de plus à la carrière de Santana. Beaucoup trop de morceaux qui finissent par provoquer l'indigestion.

■ Ted



CHURCH OF MISERY

And then there were none...
[Rise Above Records]

Quand on s'appelle Church of Misery (qu'on peut traduire par «Temple de la souffrance»), qu'on intitule son album *And then there were none...* (soit le titre anglais de *Dix petits nègres*, roman culte d'Agatha Christie), on sait que le bonheur n'est pas au programme... Comme les précédents opus, celui-ci est conceptualisé autour de tueurs en série (ou de massacres de masse comme celui de la secte Heaven's Gate) qui ont chacun un morceau dédié, ajoute qu'il est dédié à Joey Lacaze (batteru décédé de Eyehategod) et Jason McCash (bassiste décédé de The Gates of Slumber), et t'as un truc bien plus morbide qu'angélique. Le stoner poisseux de Tatsu Mikami (seul rescapé de l'aventure après cinq albums, le bassiste compose tout sauf les textes) a trouvé dans la voix de Scott Carlson (ex-Cathedral) de quoi ajouter au malaise, elle ne s'accorde pas toujours à l'ambiance («River demon») à tel point qu'on se dit parfois que le combo serait meilleur en instrumental. Parce que du côté de la gratte, de la basse et de la batterie, ça envoie tout ce qu'on aime entre doom et psyché avec beaucoup de fuzz et un son aux petits oignons. Du bon qui aurait pu être très très bon, petite déception donc...

■ Oli



ANDROMAKERS

Andromakers
[Transfuges]

Duo electro-pop fondé en 2009 à Aix-en-Provence par Nadège Teri et Lucille Hochet, Andromakers a finalement pris son temps pour éclore et enchaîner les tournées avant de s'atteler à son premier album. Si le passé du groupe nous est un peu inconnu, ce premier jet est en tout cas clairement pris entre deux feux. On sent ainsi de prime abord une volonté d'être un peu «branchouille» dans la forme (textes en français - la plupart du temps parlé, sons de 808, musique electro épurée) ; un but partiellement atteint, sans que cet aspect de leur musique soit profondément marquant néanmoins (en fait ce choix est même un peu irritant tellement il ne sonne pas naturel). Il existe cependant un autre versant, plus étrange, qui tend vers une sorte d'electro-dance en anglais, aux sonorités très commerciales ; un côté tape-à-l'oeil qui représente tout de même une grande partie de ce premier album. Un peu partout à la fois et donc nulle part, les Andromakers ont encore un peu de boulot (cohérence, personnalité) avant de réussir à toucher du doigt quelque chose de marquant, mais le chemin n'est plus si long.

■ Antonin

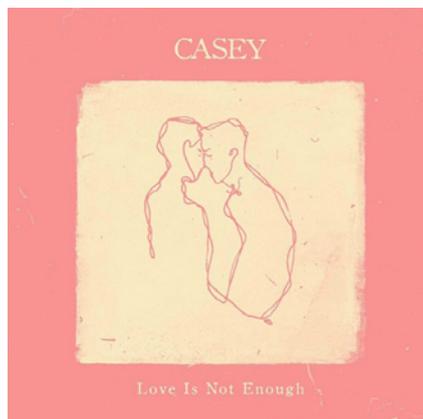


OGMASUN

Out of the cold
[Cold Smoke records]

Rock/métal instrumental, c'est vague comme définition mais pour s'attaquer à Ogmasun, mieux vaut commencer doucement, un peu comme eux entament *Out of the cold*. Mais comme leur propos se durcit rapidement (et par «propos» j'entends musique, hein, petit vicieux surexcité par un riff bien léché), il me faut moi aussi rentrer dans le dur et oser le terme «prog», plus adéquat que «post». Car bien qu'étirés (trois sur quatre dépassent les 8 minutes), leurs morceaux vont quelque part, progressent, vivent, racontent une histoire et ne cèdent pas à la tentation de faire tourner en boucle les mêmes idées. Amateurs de distorsions, les Suisses jouent de la pédale pour obscurcir les ambiances et leur donner une teinte un peu seventies, on est en effet plus proche dans le son d'un certain «hard rock» que du métal ou du post-hardcore moderne. Rond, granuleux, abrasif mais pas pour autant «stoner», Ogmasun fait son truc et le fait bien car aussi complexes et aventureux que sont ces quatre pièces («Cutty sark, Pt. 1» n'a d'ailleurs rien à voir avec les trois autres), on se retrouve piégé... avec le sourire.

■ Oli



CASEY

Love is not enough
[Hassle Records]

Tu peux désormais dire que tu kiffes Casey sans écouter du rap engagé car un groupe du Sud du Pays de Galles porte ce nom et vient de sortir un premier album ébouriffant chez Hassle Records, un label qui ne signe pas à tour de bras mais qui a clairement le nez creux (Lonely The Brave, Frnkiero And The Cellabration...). Au menu, un Hardcore hurlé/mélodieux posé sur une musique débridée/apaisée, on peut ressortir l'adjectif «emo» qui collait si bien à une époque à de nombreux combos britanniques (dans la lignée de Funeral For A Friend -eux aussi Gallois-, Fony ou The Blueprint). Ça défouraille, ça se calme, ça remet une mandale et ça panse de nouveau la blessure, Casey tiraille nos oreilles, joue avec les sentiments tant par le chant (excellent quelque soit le registre) qu'avec des instruments capables d'écrire des plans d'une zénitude post-rock avant de tout faire valser (tu l'auras compris, les gars ne tiennent pas en place). Aujourd'hui, peu de groupes sont aussi bons dans ce style, et si Michael McGough (Being As An Ocean) a choisi d'adouber Casey en participant à «Ceremony», ce n'est pas pour rien...

■ Oli



MARTINGUERRE

Mount joie
[HRCLS Records]

N'ayant rien à voir avec l'affaire judiciaire du même nom, Martinguerre est un one-man band folk avec guitare acoustique en main, dans la plus pure tradition anglo-saxonne, mené par un Français dont le nom de famille doit sûrement être Martin. Ce bonhomme n'est en réalité pas vraiment seul car sa folk est accompagnée de percussions plus ou moins présentes tout le long de cet EP de 5 titres (de la batterie s'invitant sur «Little shade» et «Northern man»). Enregistré en deux jours et produit par l'ex-guitariste d'A.S. Dragon, Peter Von Poehl, Mount joie est doté d'arrangements rendant l'œuvre aérienne et propice à la rêverie. Une réussite pleine de mélancolie avec de douces ballades qui nous caressent dans le sens du poil. Difficile alors de ne pas être touché par ses jolies sonorités et sur l'intention de son géniteur tant il excelle dans son art qui transpire l'honnêteté. Bref, si des artistes tels que Botibol, Hein Cooper, Chris Staples ou Arch Woodmann te parlent, fonce donc écouter ce disque !

■ Ted



AND THEN SHE CAME

And then she came
[DME Music]

And Then She Came n'est autre que le retour aux affaires de Krypteria, le groupe d'Aix-La-Chapelle avait lâché l'affaire en 2012 pour que sa chanteuse puisse pouponner, ses trois comparses avaient plus ou moins continué la musique sans elle et voilà qu'elle est revenue aux affaires. Moins power, moins estampillable gothique, le groupe a modernisé le son et l'approche de ses compositions pour désormais donner dans un rock métal assez dynamique. La demoiselle n'en fait pas trop (et gère très bien les petits passages gutturaux), les petites touches d'électronique sont bien placées, quelques coquetteries forgent l'identité, voilà de quoi passer au-dessus de la banalité de certains plans. Si c'est plus intéressant que Within Temptation, ça l'est moins qu'un Lacuna Coil en forme mais dans ce registre, c'est assez rare d'être satisfait. Ne faisons donc pas la fine bouche et profitons simplement de ces mélodies musclées (en anglais mais avec un assez fun «Public enemy #1» dans différentes langues).

■ Oli

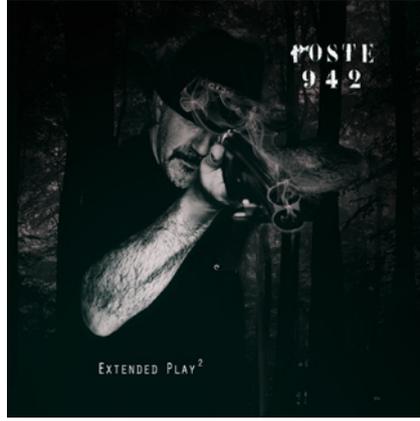


GRAND MASSIVE

III
[MetalVille]

Officiant dans un stoner option essence hard rock, Grand Massive ne révolutionne rien et peut même paraître un peu léger sur l'accent anglais (il faut être irréprochable quand le timbre est proche de Metallica), pourtant le groupe me laisse plutôt une bonne impression. Ultra punchy, le combo sait y faire pour mettre du rythme et accrocher l'auditeur. Il roule sa bosse depuis un bail (2008 pour cette formation mais certains jouaient dans d'autres groupes avant), a déjà quelques sorties à son actif (tu te doutais que III n'était pas leur premier album) et quelques grosses dates (comme le Wacken même si pour des Allemands, c'est plus facile, enfin presque Allemands car leur chanteur est suédois). Grand Massive maîtrise le son lourd, les mélodies rocailleuses tout comme les rythmes, preuve en est avec le titre central («Horseman»), une petite balade inquiétante dans un lieu coupé de l'électricité. Un peu de calme bienvenu car le reste du temps, l'énergie ne manque pas, ça trace tout droit avec quelques emardées (hop, une harmonique artificielle) et accélérations (bing, un riff béton) sans avoir trop l'impression de tourner en rond (alors que les quelques secondes d'outro et d'intro, quasi identiques, permettent une lecture infinie).

■ Oli



POSTE 942

Extended play 2
[Beer Bear Boar Prod]

On peut reprocher à Poste 942 une production un peu légère (le groupe a enregistré lui-même ses trois titres faisant confiance à son guitariste) et un chant parfois hésitant (quand il quitte les graves ou cherche à charmer) mais en aucun cas leur envie furieuse d'envoyer du riff. Le quintet varois avait rechargé le fusil en 2014 avec son premier EP, ici, le coup est bel et bien parti et mieux vaut ne pas être dans la ligne de mire. Entre un HardRock dépouillé de ses stéréotypes et un Stoner rocailleux, il n'y a pas beaucoup de place pour les temps calmes mais ce n'est pas plus mal car le groupe est bien meilleur quand ça swingue («49.3») ou quand il casse des hanches («Devil's complaint»). Avec uniquement trois cartouches, Poste 942 montre qu'il est à l'aise, les différentes rythmiques, la variété des sons et la diversité des attaques du micro donnent une identité forte à chaque titre sans perdre le fil conducteur et la patte du groupe. Si dans le futur, ils gardent cette énergie et la volonté de composer des morceaux aussi construits et réussissent à capter correctement leur son et à gommer les petits défauts, ils auront de quoi se démarquer sur une scène foisonnante.

■ Oli

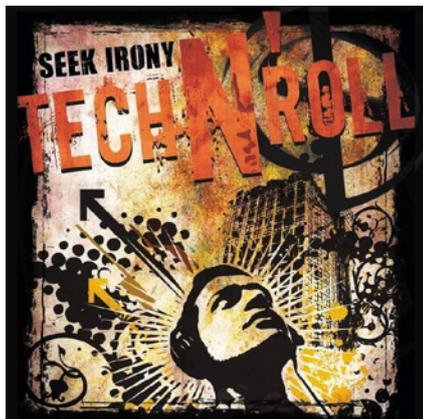


GUNS LOVE STORIES

The beauty of irony
[Autoproduction]

Malgré une bonne presse pour A terrestrial journey (paru en 2013), les Guns Love Stories n'ont pas encore réussi à se faire un nom, il faut dire qu'être surnommé «les Guns», c'est pas évident. Le pop-punk-rock-core n'est pas non plus le style qu'on associe aisément à la Suisse, comme si les mélodies catchy sur des airs chargés de guitare étaient uniquement l'apanage des Scandinaves ou des Ricains... Ça, nos Lucernois s'en moquent et continuent de composer des titres qui font mouche hors des cadres imposés, piochant à droite à gauche des idées (un poil d'emo, un peu de math, une once de punk à roulettes, une pincée de core, une grosse lampée de rock), jouant avec la technique pour faire rebondir les riffs d'une enceinte à l'autre et la rythmique pour faire bondir le public de n'importe laquelle (d'enceinte). Évitant les plans évidents et multipliant les découpages au sein même de ses compositions, Guns Love Stories propose avec The beauty of irony une sorte de mouvement perpétuel où faire du surplace est proscrit, à tel point que les parties plus douces («Backstabbing», «Defense mode») semblent hachées. Au final, seul «The birds keep you awake» semble écrit du même trait, pour le reste, c'est hautement instable, explosif et assez jouissif.

■ Oli



SEEK IRONY

Tech n' roll
[UDR]

Un groupe d'Austin avec un accent anglais perfectible ? C'est possible ? Oui, quand le chanteur est originaire d'Israël et qu'il a embarqué son frère dans une aventure musicale qui a permis au groupe de signer chez UDR (label allemand, merci la mondialisation) pour rééditer leur premier album Tech n' roll, déjà sorti en autoprod' en 2015. Malgré un titre assez lourdaut, le travail réalisé par le combo ne manque pas de certaines finesses : les sons, les arrangements, les riffs, les mélodies, les samples... tout est réfléchi, les gars livrent un vrai rock industriel et ne se contentent pas de balancer des boucles sur leurs guitares. Souvent opposés, rock et électro se marient plus ou moins bien, selon sa sensibilité on pourra juger que «Peel me away» est moins réussi que «Revelation (push)» (excellent morceau où l'on ressent les influences aussi bien d'Asian Dub Foundation que de Atari Teenage Riot ou Rammstein) ou que «Devil in me» sonne très efficace ou un peu racoleur. Au final, Seek Irony, c'est assez sympa à écouter, c'est bien fait voire très bien quand le groupe pousse davantage les expérimentations.

■ Oli

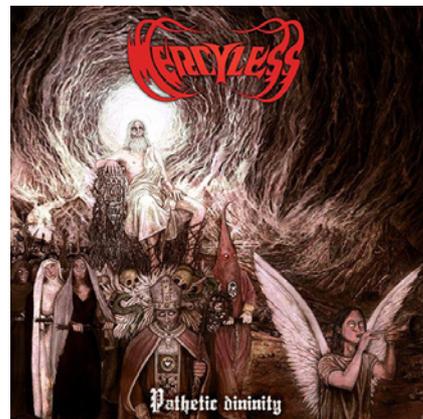


LES TIGRES DU FUTUR

Collection illusions sonores Vol. 2
[Les Disques Castagneri/Modulor]

Selon la présentation officielle de ce projet rock instrumental mystérieux, Les Tigres Du Futur constitue la formation musicale censée interpréter les morceaux d'un certain Jo-Bernard Castagneri, un soldat inconnu du garage-rock psychédélique venant du 34 et auteur de plus de 63000 morceaux. Ce dieu a fait publier en 2012 un premier volume de sa collection «Illusions sonores», puis un deuxième en mars dernier qui nous est tombé dans les mains. Collection illusions sonores Vol 2 est un disque bouillonnant et trépidant de titres aux noms explicites et drôles, introduits ou entrecoupés par des extraits de films sûrement sortis de série B ou Z. Pas mal d'extravagances et de second degré dans le propos de cette œuvre bâtie comme une bande-son d'un film fictif des années 70 mêlant l'horreur à l'érotisme, et qui doit être interprétée comme telle de par son manque criant de voix et d'images. À ce sujet, nous ne saurons que vous conseillez de profiter, comme nous l'avons fait, de leur passage sur scène pour compléter l'expérience de ce disque. Car malgré la qualité de ses morceaux et de sa production, sa faiblesse tient dans son essoufflement par son manque d'images et la longueur de certains de ses titres, et même du disque tout court. 48 minutes pour du rock instrumental, c'est dur. Trop dur.

■ Ted

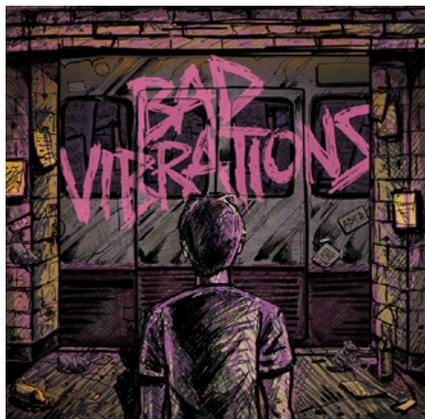


MERCYLESS

Pathetic divinity
[Kaotoxin]

Alors qu'ils fêteront bientôt leurs 30 ans, Mercyless revient avec un nouvel opus, encore une fois charnière puisque seul Max Otero reste à la barre, Stéphane Viard, le guitariste de toujours a largement cédé sa place (même si son ombre traîne sur quelques compos et un gros solo). La formation est remaniée mais le style Mercyless est éternel... J'avoue avoir beaucoup de mal avec les «jeunes» groupes de death, à moins de sortir des trucs de fou (Gojira) ou de s'éloigner des sentiers battus, j'accroche assez difficilement, alors que les «vieux» qui font le job depuis ses plus belles heures, me renvoient à ma jeunesse et trouvent toujours grâce à mes oreilles, je peux donc m'envoyer du Loudblast, de l'Aggressor ou du Mercyless sans me dire que ça n'apporte rien de nouveau, non les gars sont à la base du truc, ils ont donc carrément le droit de faire dans le old school, limite si je ne leur en voudrais pas de vouloir évoluer (sauf pour l'artwork, là, y'a faute, elles étaient vraiment mieux avant). Ça blast, ça growle, ça parpine, ça sort du solo hurlant, le son est assez chaud (la prod' est signée Philippe Reinhalter qui officiait dans Division Alpha) et ça ne déjoue jamais. Cure de jouvence et leçon de style, Pathetic divinity ne peut pas décevoir.

■ Oli



A DAY TO REMEMBER

Bad vibrations
(ADTR Records / Epitaph)

Le souci avec A Day To Remember, c'est qu'on ne sait toujours pas à quoi ressemble le groupe... Tirailé entre des compositions métal (tendance nu-métal quand on écoute «Exposed»), metalcore («Bad vibrations») et pop punk («We got this»), les Floridiens n'ont toujours pas choisi leur voie et décontenancent pas mal l'auditeur par quelques fautes de goût sur des mélodies beaucoup trop gentillettes pour être honnêtes («Paranoia», «Same about you» ou l'imbuvable «Forgive and forget»). Il y a pourtant un certain savoir-faire, un gros son (signé Bill Stevenson des Descendents et Jason Livermore, un cadreur qui a bossé pour Berri Txarrak, Rise Against, NoFX...), des arrangements soignés qui passent assez bien et quelques bonnes idées (davantage quand ça bourrine mais même quand le tempo ralentit comme sur «Reassemble»). S'il ne donnait que dans le metalcore ou que dans le pop-punk, A Day To Remember perdrait peut-être de sa singularité mais en gagnant en homogénéité (au moins le temps d'un album), on pourrait plus facilement s'immerger dans leurs morceaux sans être parasité par un truc pas forcément plaisant toutes les 4-5 minutes.

■ Oli



GOLGOT VR

Gazoline
(Maudit Tangué)

L'enfant illégitime de The Normal, de Cure et des Sex Pistols vient de la Réunion (si si) et se nomme Golgot VR. Derrière ce pseudo de geek se cache en vérité un one-man band aux sonorités très typées. Ce premier album à la pochette rétro-futuriste fleure en effet bon le son analogique et les longues heures d'expérimentations en studio : boîte à rythme, synthétiseurs vintage et guitare électrique y règnent en maîtres, dans un royaume que le tout numérique semble encore loin d'avoir perverti. De ce parti-pris sont nés huit petits titres enregistrés sur trois ans ; une période assez longue mais durant laquelle la même volonté de marier electro eighties, rock et post-punk semble être restée intacte. Par cet aspect, Golgot VR pourrait aisément se voir comparé au projet réunissant Julian Casablancas et The Void, en moins extrême cependant. Un album intéressant et honnête qui saura séduire les nostalgiques de ces sons chauds et imparfaits.

■ Antonin



COVER YOUR TRACKS

Fever dream
(Epitaph)

Jeune combo (formé en 2014), Cover Your Tracks a profité de l'expérience de ses membres dans différents groupes pour brûler les étapes et sortir un premier album chez Epitaph, le quintet georgien (de l'état des Etats-Unis) n'a donc pas perdu de temps pour séduire son monde. Officiant dans un metalcore parfois très mielleux, on est souvent en proie à un sentiment étrange, comme si une efficacité aussi redoutable et des mélodies aussi simples n'étaient pas tout à fait rock n' roll. Un peu comme si tu t'excitais sur Victoria Silvstedt avant de comprendre qu'elle n'a finalement rien de vrai et que la personne et le personnage sont deux entités vraiment différentes, ainsi Cover Your Tracks est assez bandant mais le doute m'habite quant à l'honnêteté de leur démarche. Belle voix, riffs mordants, son de grande classe, arrangements délicats, punch indéniable et envie d'en découdre violemment font que ce Fever dream apparaît dans nos pages mais si le groupe persiste dans trop de facilité ou abuse de ses cajoleries un poil putassières («Striking matches» !), pas sûr qu'on en reparle.

■ Oli

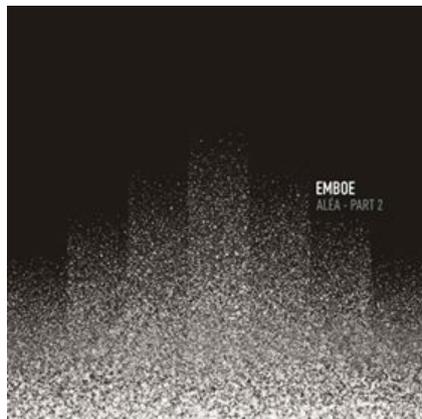


LILIUM SOVA

Lost between mounts and dales / Set adrift in the flood of people (Urgence Disk Records / Cold Smoke Records)

S'il a un titre impossible à retenir, c'est que le nouvel opus de Lilium Sova se découpe en deux parties d'environ 20 minutes chacune, deux faces d'un vinyle que tu peux écouter selon tes envies et ton état d'esprit. Si le groupe n'est plus désormais qu'un duo basse/batterie, quelques autres instruments viennent parfois aérer l'atmosphère ultra lourde et saturée (le violoncelle sur «Ofkæling» n'est pas pour autant très rassurant). La première partie ressemble quelque peu à une longue descente aux enfers, inexorablement on s'enfonce toujours plus loin sans être capable de réagir alors qu'ensuite, une fois passé de l'autre côté, la rébellion se fait sentir. Les esprits s'échauffent sérieusement, les coups sont plus directs, les sons gagnent en clarté, les structures se hachent, s'effilent, les notes sont davantage tranchantes. Le sombre rouleau compresseur option lente progression implacable du début de l'album laisse la place à un pur sang indomptable qui, s'il sème également le chaos, se débat pour sa liberté plus qu'il ne traîne un boulet. Si Lilium Sova a perdu son côté jazzy, il n'a rien perdu de sa consistance et de ses exigences.

■ Oli



EMBOE

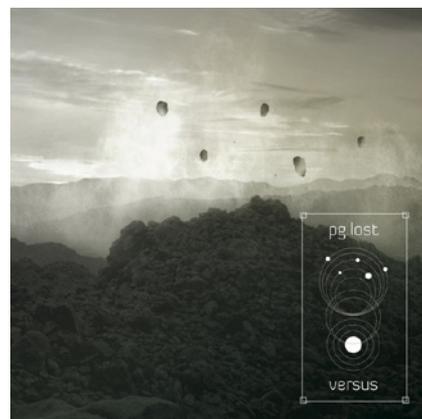
Aléa - part 2 (Atypeek Music)

Emboe est le projet solo d'Emmanuel, bien connu de nos services pour être guitariste (et ils reviennent aux affaires bientôt...) des excellentissimes Sons Of Frida mais aussi d'autres projets (Dernière Transmission, A Shape...)

Avec Emboe et cette série de 4 EPs joliment intitulée Aléa, c'est une orientation noise/ambiante/électro/pop qu'il explore et on doit le dire, pour notre plus grand plaisir. Nous étions malheureusement passé à côté du premier EP et on ne fera pas la même erreur avec les prochains tant ces trois titres caressent un large spectre : noise maladive sur «Feel the same», pop onirique sur «Just your shoulder» et électro/indus minimaliste avec une voix féminine fantomatique sur «Never-skin»...

On a hâte de pouvoir appréhender ces pistes réussies sur un format album. Ce qui devrait bientôt être possible puisque les 4 EPs seront rassemblés sur un même support. Pendant ce temps, nous reste ces deux EPs à savourer, apprécier le cheminement chronologique du musicien et bien sur s'armer de patience.

■ David

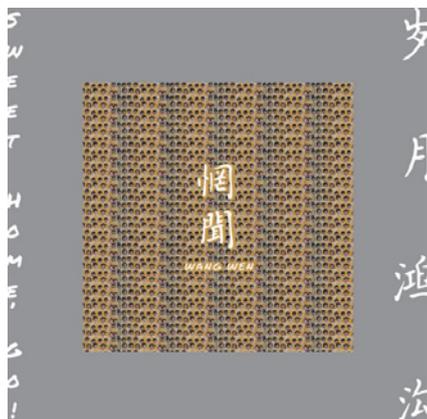


PG LOST

Versus (Pelagic Records)

Après un split avec Wang Wen en 2014, on retrouve avec bonheur Pg.lost et son post rock nordique plus que chaleureux. Si son artwork est assez terne, ce Versus est lumineux. Jamais à court d'idées, les Scandinaves parcourent les cieux du rock instrumental (un peu de prog, un peu d'ambient en plus, ça ne fait pas de mal) avec toujours la même volonté d'émerveiller l'auditeur et de lui en mettre plein les oreilles. A ce petit-jeu là, la concurrence des références ne tient pas forcément la distance et si on ne devait garder qu'un «rival», ce serait Explosions in the Sky tant les guitares sont riches sur cet opus. Les rythmiques et le clavier ne sont pas pour autant mis de côté, c'est juste que la beauté des sons et la magie des plans passent avant tout par les deux grattes. Et alors que Versus fait davantage penser à un affrontement, ici tout semble calme, paisible, les montées en puissance ne débouchent jamais sur de véritables agressions... Non, plutôt que de nous amener vers le chaos, Pg.lost organise un tumulte de riffs orgasmiques.

■ Oli



WANG WEN

Sweet home, go !
[Pelagic Records]

C'est par ce neuvième album que je découvre vraiment Wang Wen dont le nom était apparu sur les radars au moment de son arrivée chez Pelagic Records (pour un split avec Pg.lost en 2014), post-rock cool et classe aux ambiances très lounge, on imagine plus facilement ces compositions être écrites dans l'arrière salle d'un jazz-club new yorkais plutôt que dans une usine abandonnée du Nord-Est de la Chine. Avec de longs mouvements initiés par le clavier ou par les guitares, le quintet nous promène dans son monde, nous faisant oublier la géographie, un univers universel, ouvert à tous, assez facile à pénétrer (sauf peut-être le dernier morceau, une courte plage animée uniquement par une chorale). Relief sans trop de heurt, climat tempéré, Sweet home, go ! est aussi confortable que son petit chez soi, on s'y sent bien tout de suite, c'est l'une des plus grandes qualités du combo : savoir apprivoiser rapidement l'auditeur pour l'emmener visiter une pluralité de territoires plus singuliers. Au XXIème siècle, la Chine ne se contente plus de faire des copies, elle innove et réinvente, dans tous les domaines, y compris celui-ci...

■ Oli



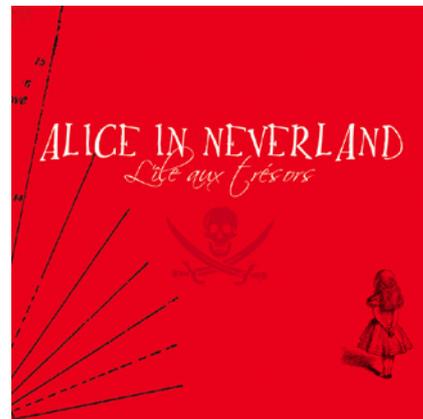
AGAINST ME

Shape Shift With Me
[Total Trebel Music]

Je vais tenter d'être bref mais en même temps d'être précis : Against Me! cuvée 2016 est un excellent cru. Preuve en est avec le divertissant et puissant Shape shift with me, septième production au compteur pour le quatuor de Floride. Après une intro hors propos plutôt musclée, la recette power pop qui fait la force d'Against Me! (à savoir : voix puissante pour ne pas dire virile de Laura Jane Grace, guitares acérées et harmonieuses, basse/batterie fourni et mélodies à foison) est astucieusement mise à contribution tout au long de ce disque qui regorge de tubes (« 12 :03 » acidulé à souhait, « Boyfriend » gras et précis, le petit bijou « Crash », le lancinant « Delicate. »). Le coté « marin / chanson à boire » (« Haunting, haunted, haunts », « All this and more ») trouve sa place au milieu des brûlots punk rock (« Rebecca », « Dead rats » qui pourrait figurer sur des Desert Sessions), et ce disque est du même niveau que l'excellent New wave paru en 2007.

Against Me! fait et fera toujours du Against Me!. Tout simplement. Et cet album rempli d'énergie et de subtilité ne manquera pas de ravir les aficionados du genre. Comme moi !

■ Gui de Champi



ALICE IN NEVERLAND

L'île aux trésors
[Autoproduction]

5 ans après un Début prometteur, Alice in Neverland revient nous faire le récit de ses explorations sur L'île aux trésors. Et bien que le lieu semble être une halte connue des pirates, que des marécages et des reliefs le rendent assez inhospitalier, le récit est plutôt agréable. La peur est repoussée, ce qui arrivera ensuite est une nouvelle aventure qu'il faut accepter. Celle-ci passe toujours par de riches instrumentations (guitare pour l'auteur, claviers pour Laura sa comparse), des ambiances travaillées, ciselées où le chant se pose toujours en douceur, surtout celui de Céline, invitée sur deux titres aux allures trip hop (« I'm not afraid », « I'm sorry (I have a nice day) »). L'atmosphère générale de cette île est davantage pop, un peu sixties (j'y trouve parfois la candeur d'un psychédélisme soft), souvent onirique, davantage allumée quand le chant ne vient pas structurer l'endroit (les sons séquencés s'emparent vite des espaces inoccupés). Grand architecte, Vincent continue de vivre son rêve éveillé et de nous émerveiller par tant de maîtrise et de justesse. Oeuvre poétique à la technique irréprochable, cet album mérite que tu t'y attardes voire que tu t'y perdes.

■ Oli

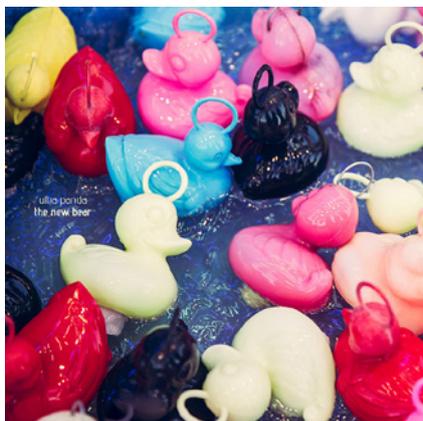


ARNO FUTURE

Cannibal
[Rusking Records]

Un médiateur, deux mélodies, trois idées et quatre accords, voilà à peu près tout ce qu'il faut à Arno Futur pour écrire un album, la seule bonne excuse qu'il ait trouvé pour ensuite écumer les salles, remuer les foules, rencontrer des gens et faire la fête avec eux. Ex-leader des Sales Majestés, qu'il a quitté en 2014, il a un temps officié sous le nom de Juge Fulton (en duo), d'ailleurs certains titres sur cet opus ont été composés pour ce projet («Je suis un problème») mais se retrouve désormais seul aux commandes (mais avec des amis à l'écriture) pour présenter une dizaine de ritournelles punks à l'ancienne avec en sous-titre «Tout ce qui nous dévore». Les textes enquillent les problèmes sociétaux et politiques mais laissent de la place à la déconne et au quotidien, notamment celui du groupe («Garage band» : On se branche sur Midi même quand il est minuit). Musicalement, pas de surprise si tu connais un peu l'histoire du lascar, là où il se démarque, c'est quand l'écriture devient poético-punk («Junk food»), quand le rythme se pose («Black spider»), quand il revisite en douceur le titre «Serial killer» (vraiment classe cette version avec Cassandra) ou lorsque, sur scène, il rend hommage à «La révolution» de Mano Solo avec Les Hurlements d'Leo. Et pour tout ça, le gars a encore de l'avenir.

■ Oli



ULTRA PANDA

The new bear
[Chanmax Records]

Ma fille qui aura bientôt 5 ans adore ce nouvel EP d'Ultra Panda. Pas uniquement parce que The new bear dégage une énergie de dingue à coup de basse dans les fesses, de caisses claires sous la plante des pieds et de pointes électro qui feraient danser Michael Schumacher. La simple écoute de «Hunter» a de quoi ravir petits et grands, les plages suivantes sont un peu moins «simples et efficaces» mais le cœur du combo (la basse et la batterie) s'en donne à cœur joie pour nous remuer («Dark knight» !) alors que le chant fait écho à une envie d'en découdre toute britannique. Ma fille adore mais pas non plus parce que le Quatuor 440 Hz est invité à brouiller les pistes (et les sonorités) sur «MTG-MA» pour un résultat plus posé. Et pas plus parce qu'en gros bonus, Atypeek Music offre 2 titres de l'EP éponyme de 2011 («OneStepTwoSteps» et «The Bite»), plus bruts dans le son, plus frontaux mais pas moins excitants et 3 titres de l'album Satan, Salsa (paru en 2014) qui avait clairement défini l'identité punchy rock électro alambiqué du trio. Non, si ma fille adore, c'est parce qu'il y a une pêche aux canards sur la pochette. Ultra Panda pense décidément à tout et à tous.

■ Oli

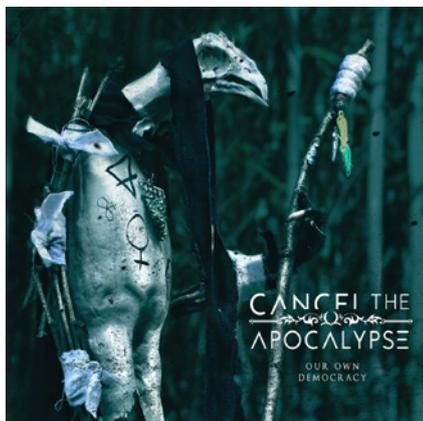


TWISTED OAKS

Red ashes
[Autoproduction]

Peut-être que présenté autrement, cet EP 6 titres servi par Twisted Oaks n'aurait pas été chroniqué. Le quatuor emmené par l'énergie d'Aurore donne dans le rock de facture assez classique avec quelques passages musclés, d'autres plus aériens et s'il ne manque pas d'idées, la production de l'ensemble est assez moyenne, le son restant plus sourd que puissant dans des moments clés. On a plus l'impression d'un enregistrement live dans l'arrière-salle d'un bar que d'un travail en studio, ce qu'on gagne en spontanéité, on le perd donc en précision et en 2016, avoir une prod' qui claque n'est plus réservé aux plus grands, bon nombre de combos débutants bénéficient du bon travail des ingénieurs. Si tu lis ces lignes, c'est que ce Red ashes est arrivé comme aucun disque n'était encore arrivé au W-Fenec ! Enveloppe rouge brillante option cadeau de Noël, c'est pas mal, les sous-bocks, c'est sympa aussi mais la différence, c'est l'espèce de «carte» en plastique qui sert de support, on en tourne un morceau et on a une clé USB qui permet d'écouter les 6 titres (et de récupérer du contenu multimédia). Ça suffit pour se démarquer, désormais on vous connaît, maintenant revenez avec un meilleur son parce que le brin de voix d'Aurore mérite de mieux se marier aux instruments !

■ Oli



CANCEL THE APOCALYPSE

Our own democracy
[Get a Life! Records]

Cancel The Apocalypse, c'est un projet improbable qui réunit une batterie, un guitariste classique, une violoncelliste et Milka au chant (Psykup, My Own Private Alaska, Agora Fidelio...). Le résultat est un album assez étrange, fortement marqué par la voix avec des passages calmes et qu'on peut qualifier d'expérimentaux et d'autres complètement emportés par la furie d'un quatuor qui se lâche. Entre les deux extrêmes, on passe par de nombreuses étapes avec des chevauchées acoustiques et des montées en puissance contrôlées. L'ensemble sonne un peu comme du Psykup qui se serait aventuré encore plus loin avec des instruments classiques et plaira donc à ceux qui n'ont pas froid aux yeux. La volonté de construire quelque chose de neuf passe aussi par les textes de Matthieu, pacifiste, admirateur de l'innocence, volontaire et certainement rêveur, il démontre en sortant Our own democracy qu'on peut imaginer des choses qui semblent folles et en faire des réalités. Si tu te sens un peu fou, tu peux essayer de remporter un exemplaire de l'album via notre concours... Ne te prive donc pas de cette aventure !

■ Oli

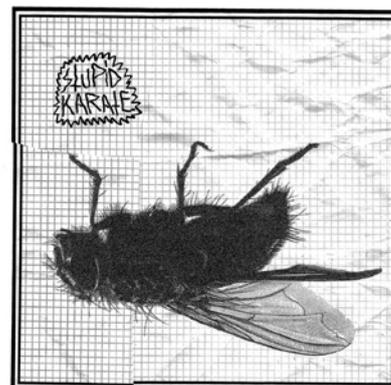


MAT3ER DOLOROSA

A noisy blast - Son of light
[Jarring Effects]

Mat3er Dolorosa c'est avant tout un concept auquel on ne comprend pas grand chose. Réunion de deux EP, à savoir Son of light (qualifié de « parcours et figures croisées : celle de l'humain et de son accomplissement chaotique, ou de Lucifer... ») et Noisy blast (un « souffle créateur autant qu'une élimination »), l'ensemble promet une grosse prise de tête, mais ne cache pourtant qu'un simple LP electro/ambient instrumental. Et bonne nouvelle pour une fois, malgré un discours un peu surfait et des références obscures, on a là un album qui se tient parfaitement. Le DJ lyonnais réussit en 9 titres à nous faire voyager au son d'envolées épiques assez saisissantes, de rythmes déshumanisés, le tout pas forcément très référencé, et ça c'est rafraîchissant. Enfin entendons-nous bien, on est loin des compositions tropicalo-guimauve à la mode chez les beatmakers français, ici le propos sonne froid et désabusé, parfois vaguement trip-hop, mais fonctionne instantanément pour peu qu'on soit sensible à ce type d'ambiance. Avec un prime un bon gros tube en puissance, « My little chapel », plus léger, qu'on espère promis à un bel avenir.

■ Antonin



STUPID KARATE

Stupid karate
[Autoproduction]

Formé avec des morceaux d'autres groupes dedans comme Mörse (dont ils ont gardé les dents tranchantes), les Stupid Karate donnent dans le grind punk old school envoyant 8 titres en une petite dizaine de minutes et encore, ils ne comptent pas les extraits de films cultes («Le maître de guerre» ou «Commando») dont ils sont fans (le quatrième titre est le nom de «Cobra»). Enfin, ils sont surtout fans de castagne gratuite, de muscles bronzés et de punchlines des années 80... Leur côté punk irrévérencieux pointe quand il s'agit de déconner avec les icônes («Smells like piss spirit») ou de surfer sur l'actualité pour offrir une vengeance au gorille Harambe. Pas sérieux mais ultra efficace, même si ça va parfois un peu trop vite, le groupe prend le temps d'honorer les aînés avec une cover du tube des Undertones («Teenage kicks») avant de gueuler un dernier riff (6 secondes de morceau caché...). Derrière une façade «ranafout», les Lillois font les choses avec sérieux, attirant l'attention avec une esthétique plus travaillée qu'il n'y paraît, un vrai logo et même bandana pour crâner sur le tatami offert en cadeau.

■ Oli

AGORA FIDELIO

Le troisième choix (Jerkov)



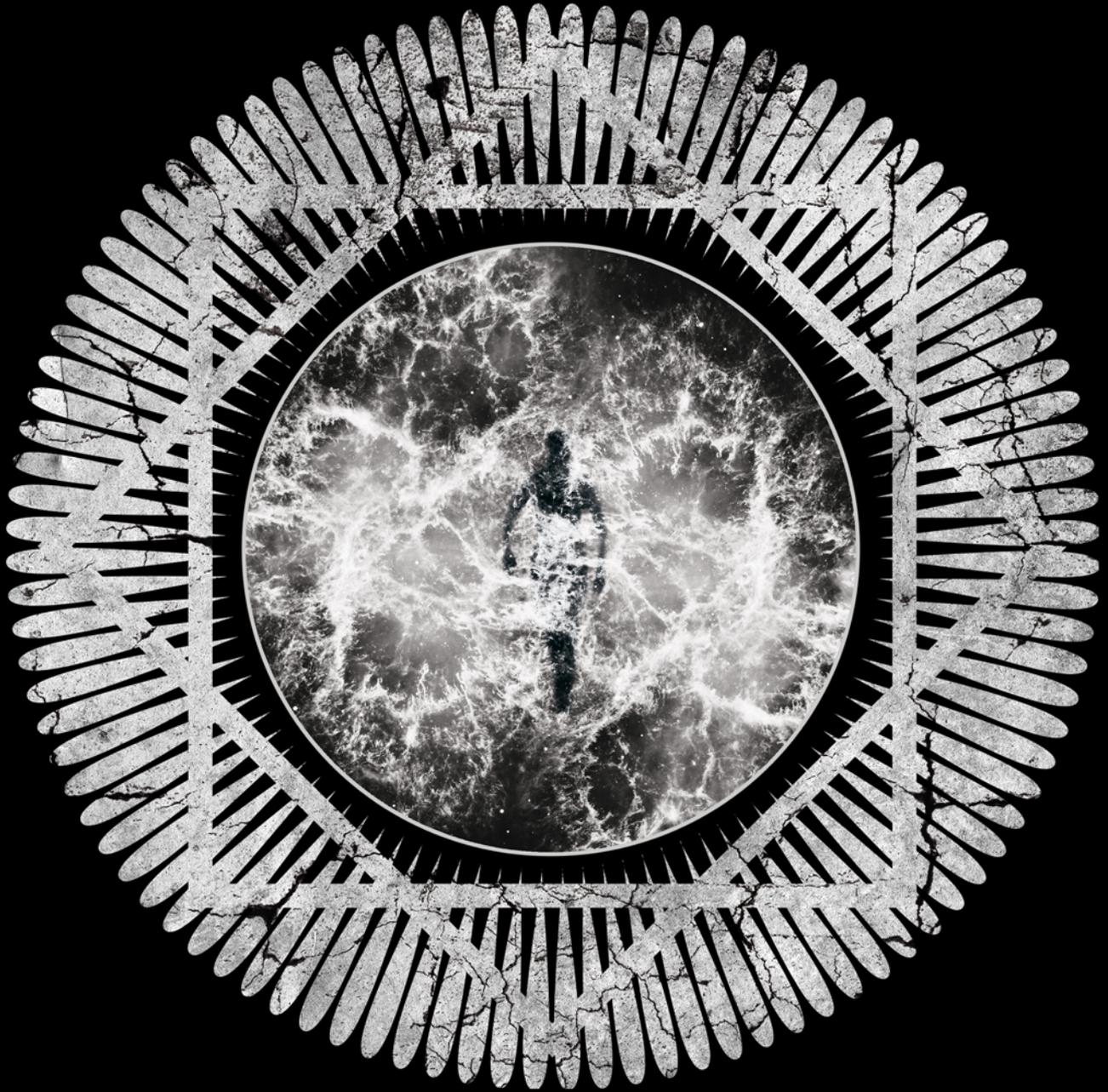
Du post-rock chanté, du rock atmosphérique aux tendances orageuses... A l'image de sa musique qui s'inspire de beaucoup sans jamais copier personne, Agora Fidelio est avec cet album, à la croisée des chemins. Comme toujours, artwork et packaging sont scrupuleusement soignés et après la simple mais sublime pochette d'Altitude zéro, le groupe nous offre un nouveau visuel, peut-être moins classe que son prédécesseur, mais tout aussi inspiré (cet effet froissé est une idée est certes futile mais absolument brillante).

Une fois passées ces considérations esthétiques, on entre de plein pied dans cet album et on oublie facilement les absurdités que l'on a pu lire sur le groupe, comme quoi la musique d'Agora Fidelio évoquerait invariablement Sigur Ros, Mogwai et/ ou Cult of Luna... Soit. Sans faire injure à l'une ou l'autre de ses formations (loin de là), ni dénigrer le travail des auteurs de Le troisième choix, il faut parfois arrêter de faire des parallèles pour mieux se concentrer sur l'essentiel. Car il est une évidence de dire que dès qu'un groupe évolue dans des sphères proches du post-rock, il évoquera forcément Mogwai, que dès que sa musique a quelque chose de céleste, on pense à Sigur Ros et que si en plus, il joue aussi bien avec le calme qu'avec la

tempête, c'est parce qu'il est influencé par le travail des Suédois de Cult of Luna... certains groupes n'en conserve pas moins une véritable personnalité musicale, que l'on aime leur art ou pas. Agora Fidelio est de ceux-là. Si l'atmosphère rêveuse qui baigne la majeure partie de l'album a tendance à procurer chez nous le même effet que les ballons qui flottent dans les airs sur l'artwork, Le troisième choix est un disque de rock ascensionnel pour le moins racé. Une oeuvre sensible et souvent sur le fil du rasoir, accompagnée de lignes de guitares surraiguës alors qu'elle baigne dans une tristesse parfois insondable (la mélancolie suicidaire de «Ma violence»). Dressant un constant lucide mais parfois un peu facile des maux de notre monde («Une époque formidable»), Agora Fidelio offre quelques compositions savamment ciselées («Finir à Paris», «On sème»), quelques morceaux tantôt calmes et réfléchis, tantôt plus brut de décoffrage, exprimant leur rage dans quelques déchaînement de violences plutôt bien amenés. Et si le chant dans la langue de Molière peut parfois heurter, le groupe parvient avec ce Troisième choix à franchir l'étape de la maturité artistique, livrant par la même 11 titres, maîtrisés, inspirés et aux qualités mélodiques indéniables («L'enfance», «Puisqu'on est pas mort»), pour un disque à l'élégance plutôt rare dans le paysage musical hexagonal.

■ Aurelio

Lessen



“A NEBULOUS BEING” TOUR MMXVI NEW ALBUM OUT SEPTEMBER 16TH

16/09 - MONTPELLIER (FR) - Black Sheep
01/10 - SALOU (ES) - Sala Garage
15/10 - ST ETIENNE (FR) - La Tanière
29/10 - LYON (FR) - La Marquise
05/11 - LIMOGES (FR) - El Doggo
12/11 - RENNES (FR) - Mondo Bizarro
26/11 - GRENOBLE (FR) - L'Ampérage
03/12 - TORINO (IT) - Daevacian

NAWAK Posse
www.nawakposse.com



SEND THE WOOD MUSIC
Label Distribution | Social | Management

Season of Mist
DISTRIBUTION



W-Fence



INTERVI«OU» : JOHNNY MAFIA

ILS S'APPELLENT JOHNNY MAFIA, SONT QUATRE, ONT À PEINE LA VINGTAINE ET PRATIQUENT UN STYLE QUI RÉPOND AU NOM DE LEUR LOCAL DE RÉPÉTITION À SENS : LE GARAGE. LE QUATUOR FAIT L'ACTUALITÉ AVEC MICHEL-MICHEL-MICHEL, UN PREMIER LP PLEIN DE FURIE ET DE MÉLODIE, ET A BIEN VOULU PASSER LE TEST DE L'INTERVIOU POUR SON BAPTÊME CHEZ LE W-FENEC.

Johnny Halliday ou Mafia K1 Fry ?

Oh Marie, si tu savais...

Yakuza ou Cosa Nostra ?

On n'aime vraiment plus trop la mafia, on s'est rendu compte que c'étaient des méchants. Mais comme Fabio est italien : Cosa Nostra

Le Parrain ou Les Sopranos ?

Les Sopranos pour l'épisode des Simpsons ... mais on en a vraiment marre de la mafia, on est des gentils !

Jacque ou Michel ?

Michel ! Plutôt trois fois qu'une !

Sens ou contresens ?

Sensitive question ! Mais pour être sensé et Senonais : Sens.

L'Yonne ou Lyon ?

Vous voyez Émile Louis, Jean-Pierre Treiber, Michel Fourniret, etc... ? Ces gars-là nous font répondre L'Yonne.

Les Ramones ou les Sex Pistols ?

Joey Ramone avait la plus belle voix du monde : The Ramones !

Kim Deal ou Kim Gordon ?

Kim Deal de la drogue !

Von Pariahs ou JC Satan ?

Von Pariahs c'est les grands frères. On a joué plein de fois avec eux, on a fait plein de soirées, puis ils assurent. On les aime, donc Von Pariahs. Mais on a joué deux fois avec JC Satan dernièrement et ils sont bien sympas et on a toujours beaucoup aimé leur musique.

Festivals ou salles de concerts ?

Pour le coup, ça dépend vraiment. Après, nos meilleurs souvenirs sont plus dans des salles.

Fender ou Gibson ?

Fender pour la musique et Gibson pour le Gin.

Big Muff ou Fuzz Face ?

Fuzz War et Boss Blues Driver très exactement !

EP ou LP ?

LP.

Vinyle ou mp3 ?

Mp3 pour découvrir, vinyle quand on adore.

«Say yeah» ou «Smell» ?

Ahahah ! «Say yeah». On retire ça bientôt de Youtube, promis !

Explorer ou Mozilla ?

Explorer pour coller avec notre Internet Setup Wizard Tour ! Il nous reste d'ailleurs quelques dates, regardez sur notre page facebook : johnnymafiagroupe

Télérama ou W-Fenec ?

C'est malsain ça .. bon W-Fenec !

Merci aux Johnny Mafia de s'être pris au jeu et à Ophélie pour la mise en relation.

Photos : @ Vincent Arbelet

■ Ted

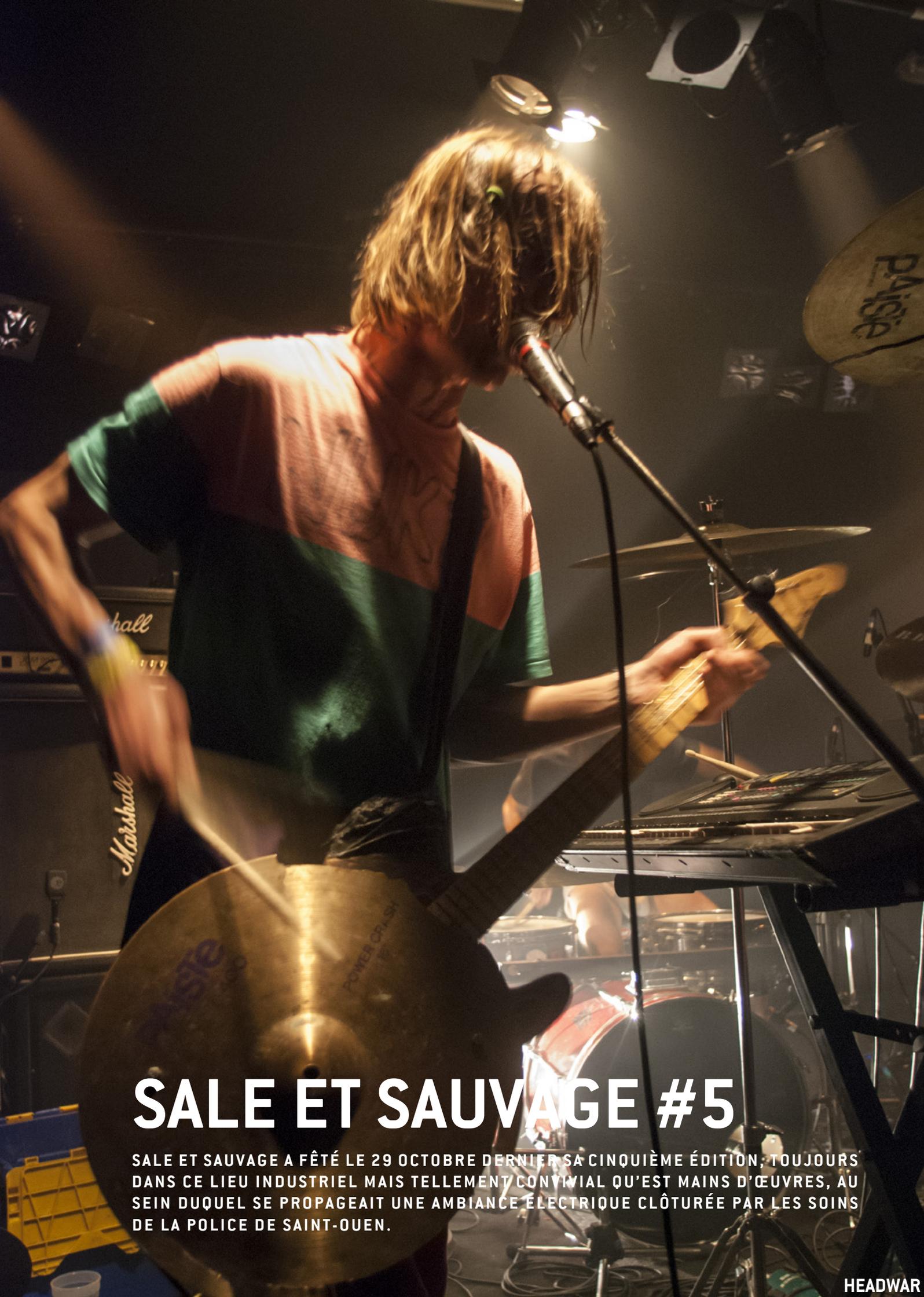
**JOHNNY MAFIA**

Michel-Michel-Michel
(Alter K)

Si l'on m'imposait une seule phrase pour vous résumer Michel-Michel-Michel, le 1er disque de Johnny Mafia, je vous dirais instinctivement de vous jeter sur le précédent magazine du W-Fenec et de lire la chronique de Kaviar Special. Bon, j'exagère un peu, mais les influences de ces deux groupes français sont assez communes, même si je rajouterais volontiers le côté punk des Ramones ou des Sex Pistols pour les petits gars (20 ans d'âge moyen) de Sens que sont Johnny Mafia. C'est incroyable comment le revival garage-rock à guitares fuzzy se développe (avec 15 ans de retard ?) dans l'hexagone en ce moment. Effet de mode ?

Sûrement. Mais tant mieux, tant ce style est souvent synonyme d'énergie juvénile pimpante et de prestations scéniques pleines de sueur et inoubliables. Il paraît même que la réputation de Johnny Mafia n'est plus à démontrer depuis leurs premières dates en 2010. En tout cas, leur Michel-Michel-Michel est parfaitement taillé pour grâce à une offensive sonore à coup de saturations criardes et de folie maîtrisée de A à Z. Voici donc un beau représentant de la mafia du garage-punk français avec JC Satan, Kaviar Special, Catholic Spray et La Secte Du Futur, pour ne citer qu'eux.

■ Ted

A photograph of a musician with long, wavy hair playing an electric guitar on stage. The musician is wearing a green t-shirt and has a microphone in front of their face. The stage is dimly lit with warm, yellowish light. In the background, there are Marshall amplifiers and a drum set. The musician's guitar is a dark-colored electric guitar. The overall atmosphere is that of a live music performance.

SALE ET SAUVAGE #5

SALE ET SAUVAGE A FÊTÉ LE 29 OCTOBRE DERNIER SA CINQUIÈME ÉDITION, TOUJOURS DANS CE LIEU INDUSTRIEL MAIS TELLEMENT CONVIVAL QU'EST MAINS D'ŒUVRES, AU SEIN DUQUEL SE PROPAGEAIT UNE AMBIANCE ÉLECTRIQUE CLÔTURÉE PAR LES SOINS DE LA POLICE DE SAINT-OUEN.

Quiconque avait foutu les pieds à Mains d'œuvres pour assister à la précédente édition de la mort qui tue de Sale et Sauvage, ne pouvait rater la nouvelle (pour rappel, lire notre live-report Sale et Sauvage #4 dans notre numéro 21 ou directement sur notre excellent site web). On s'attendait à du lourd (5 ans, c'est marquant !), mais l'affiche tardait à se dévoiler. Un problème organisationnel qui aboutissait quelques semaines avant l'heure fatidique par l'annonce des bruitistes amiénois d'Headwar en tête d'affiche, habitués de ces soirées sales et sauvages, accompagnés du quatuor strasbourgeois de post-punk Le Chemin De La Honte, de l'intrigant one-man band pop lo-fi electro-noise Tropical Horses, du duo techno-no wave-noise Les Hôpitaux et du punk-rock virile de Triceps. Une affiche musicale assez violente sur le papier mais vraiment composée pour tous les goûts et qui permettait de faire encore de nouvelles découvertes à cette occasion. Tant sur la scène musicale (concerts, showcases acoustiques, piste de danse) que sur les différents stands (jeux de société, radio show, label) et ateliers (tatouage, sérigraphie, sorcellerie et féminisme...) montés pour cette soirée. On comptait même dans cette nouba, les projections frénétiques de Zeugl.

Cette année, Sale et Sauvage proposait une édition réduite commençant à 17h et finissant à minuit. Une décision de la mairie de Saint-Ouen qui provoquait du coup l'amputation d'une salle de concert (le gymnase) au lieu. Est-ce dû à un mauvais souvenir de la précédente édition ? Un voisinage un peu sensible et fragile ? Bref, un horaire forcément inadapté à la folle jeunesse parisienne, dont une grande partie s'était retrouvée dans le même temps au Pitchfork Festival à la Villette. Tout cela n'arrange pas les choses, et fatalement Sale et Sauvage, cinquième du nom, semble un peu vide par rapport à l'année dernière. Il n'y avait qu'à voir la faible affluence dans la zone du dancefloor sauvage où différents aficionados de rock féroce souvent d'obédience garage (dont Charles, boss du label Le Turc Mécanique), Guillaume Marietta et Froos moitié du label franco-belge Teenage Menopause) se suivaient sans grand succès derrière les platines. La majeure partie de l'audience ayant préférée profiter des instants de live que procurait la seule scène de la salle audonienne : la «Sale» !

À ce sujet, puisque c'est l'activité de la soirée qui nous intéressait le plus - et contrairement à l'année dernière - l'ambition de l'orga' sur la programmation était de moins miser sur le garage et laisser une place plus importante à l'expérimental sombre teinté de noise et d'électro. Seuls Triceps (qui n'est autre que le side-project punk du chanteur de Von Pariahs), un groupe pas avare en distraction (il n'y a qu'à voir leurs déguisements) et en énergie, et le post-punk de

Le Chemin De La Honte paraissaient comme des formations rock sans velléités de bousculer les règles établies. Dans cette salle à la moiteur torride, suite au passage de Triceps, le temps se fige quand Les Hôpitaux nous plongent dans un magma sonore hypnotique et bruyant à l'aide de leurs machines et de leur seule guitare. Absolument pas rock'n'roll, tout comme comme Tropical Horses représenté par un seul homme aux commandes d'un O.M.N.I. psychédélique, entre pop lo-fi et noise électro, du transgenre musical comme on aime, et qui reste l'une des plus belles découvertes de la soirée. Le Chemin De La Honte nous a semblé bien plat à côté. Le groupe de post-punk monté par le duo Delacave, issu du collectif de la Grande Triple Alliance Internationale de l'Est (avec, entre autres, Scorpion Violente, The Feeling Of Love et Noir Boy George), ne manque pas forcément d'arguments pour soulever les foules, leur musique étant autant tendue que nerveuse mais les émotions ne décolleront jamais. Sûrement un blocage psychologique provenant d'un chant en langue française qui ne se marie pas super bien avec la musique.

Il est 23h40, la soirée se termine avec Headwar, à qui il reste très peu de temps pour exprimer ses pulsions bruitistes faites de bricolages et d'instruments qui le sont tout autant (une guitare cymbale, par exemple). Sur scène, les Amiénois sont fidèles aux concerts que j'avais vus d'eux avant : c'est bruyant et piquant, une urgence et une énergie incontrôlée qui divisent assez rapidement les foules. Pas celle de ce soir, évidemment, qui regarde religieusement ce spectacle. Pour ma part, pas de surprises au compteur, l'effet ne fonctionne plus et ne pouvait fonctionner car l'heure c'est l'heure, et la Police est venu le faire savoir au groupe et à l'organisation. Du rarement vu pour une soirée en mode festival. Le résultat de Sale et Sauvage #5 fut en demi-teinte pour les raisons évoquées mais l'esprit, lui, était bel et bien froid et malsain pour reprendre l'association de mots utilisé par l'organisation pour décrire l'univers de cette soirée décidément... sale et sauvage.

Merci à Blandine et Marine de Mains d'œuvres.

Distribution de coucous à Mary et Foued de l'association Dcalk et du collectif d'édition Les Chiens de l'Enfer, à Guillaume, Simon, Karine et Julien.

Photos : Ted

■ Ted





LE CHEMIN DE LA HONTE





TROPICAL HORSES



LES HOPITAUX

NORDIK IMPAKT

PLANTONS RAPIDEMENT LE DÉCOR POUR LES QUELQUES NON-INITIÉS : NÖRDIK IMPAKT C'EST UN PEU L'ÉQUIVALENT DU HELLFEST POUR LE FAN DE MUSIQUE ELECTRO : UNE PETITE SEMAINE OÙ SE CROISENT GROUPES «TENDANCES », DÉCOUVERTES ET VIEUX DE LA VIEILLE, MAIS SURTOUT DES MILLIERS DE SPECTATEURS QUI FINISSENT PARFOIS DANS DES ÉTATS PEU AVOUABLES. UN FESTIVAL QUI CULMINE SURTOUT AVEC SA SOIRÉE DE CLÔTURE DU SAMEDI AU PARC DES EXPOSITIONS DE CAEN, SOIRÉE AYANT RÉGULIÈREMENT DÉPASSÉ LES 20 000 SPECTATEURS LES ANNÉES PRÉCÉDENTES. CETTE ANNÉE, LES ORGANISATEURS ONT MÊME CHOISI DE PROLONGER LE PLAISIR AVEC NON PLUS UN, MAIS DEUX SOIRS DE CONCERTS.



Vendredi 21 octobre 2016

Si Gablé s'active sur scène à notre arrivée, ce n'est malheureusement pas au rythme de sa musique pour le moins inclassable. Le groupe vient en effet de terminer son set, prévu entre 21h et 22h. Un horaire que les festivaliers connaissent assez peu à Nördik Impakt, la majorité des spectateurs franchissant généralement les barrières de l'entrée à partir de 23h. Néanmoins, cette première soirée s'annonçant plus courte que d'habitude (avec une fin des concerts annoncée à 4h30), on aurait pu espérer que le public anticiperait davantage sa venue. Il n'en sera rien puisque qu'à 22h, seule une petite centaine de spectateurs arpentent le Hall Of Death, l'un des trois gigantesques halls (accueillant chacun une scène) de cette 18ème édition du festival. Quinze minutes et une petite déconvenue plus tard (la plupart des groupes, dont le suivant, refuse clichés et vidéos - ma photographe risque de s'ennuyer ce soir), et nous voici prêts pour la première claque de la soirée.

Une longue intro retentit ; le quatuor canadien Suuns apparaît sur scène dans la pénombre et entame « Careful », long titre en forme d'avertissement, extrait de leur dernier album Hold/Still paru en début d'année. À l'image du concert qui suivra, le morceau est menaçant et hypnotique. Comme à son

habitude, le chanteur, tout en agressivité contenue, semble au bord d'une colère furieuse et dévastatrice. Le reste du groupe demeure naturellement concentré et complètement détaché du public : peu de regards, aucun mot pour les désormais 200 personnes amassées devant la scène (un nombre qui ne grossira pas réellement durant l'heure suivante). Il faut dire que pour l'auditeur néophyte, Suuns n'a rien d'engageant. Et pour les quelques fans transis de froid devant la scène, pas de traitement de faveur non plus : ce soir (et malgré les apparences) le groupe a choisi de se faire plaisir. Les musiciens changent en effet leur set-list à chaque concert ; cette fois les 5 premiers titres seront extraits de leur dernier album : « Careful » donc, « UN-NO », « Instrument », « Translate » et « Brainwash ». Des morceaux décharnés, dérangeants, dont la plupart ne payaient pas de mine à l'écoute, mais qui s'avèrent ici diablement cohérents et attirants par leur refus total de séduction. Le début du concert ne tranche donc pas avec l'ambiance du Hall of Death, énorme bâtiment glacial.

La première - relative - baisse de tension apparaît avec « Edie's dream » ; sans doute le morceau le plus planant du set (et de leur discographie). Ouaté et doux, le titre contraste parfaitement avec l'ambiance dure et hostile instaurée jusqu'alors. Le public qui a survécu se dandine lentement les



DJ FLY & DJ NETIK

yeux fermés. On prend à ce moment conscience de la puissance de Suuns, capable de trouver sa place dans une soirée majoritairement techno, sans jamais renier son univers. Le groupe repart ensuite dans son nouvel album en enchaînant « Paralyzer », « Infinity » et « Resistance », trois compositions pas franchement évidentes à appréhender, à situer entre le mal de mer et le coma éthylique. La fin du set se fait plus brutale avec quelques petites incartades dans leurs précédentes productions (« Arena », « 2020 »). Et quand le chanteur prend enfin la parole, c'est pour remercier succinctement le public et annoncer la fin du concert. Les lumières se rallument après « Pie IX » (choix culotté) ; le groupe ne reviendra pas, malgré un bon quart d'heure d'avance sur le timing annoncé. Pas de « Powers of ten », « Music won't save you » ou « Up past the nursery » ce soir, bon tant pis, on ira les revoir.

Quelques courtes minutes de changement de plateau et Vandal prend place, emportant le public dès le premier coup de kick. Passant sans aucune transition du rock psyché au hardcore, nos oreilles prennent un peu cher. Direction la salle adjacente où sévit Popof pour une ambiance moins survoltée. Un set plutôt classique aux accents house, minimal et hip-hop, mais efficace à ce moment de la soirée. Le concert finit même par fédérer la foule, déjà bien compacte

à 1h du matin.

Les choses sérieuses commencent néanmoins quelques minutes plus tard avec la première véritable tête d'affiche de ce soir : Angerfist. La musique du DJ hollandais repousse encore les limites sonores d'une première journée pourtant riche en agressivité auditive. Le musicien masqué débarque en terrain conquis et le hall décolle véritablement. Difficile de décrire le son extrêmement puissant qui sort des enceintes façades, et tout aussi difficile d'imaginer des basses plus fracassantes. Un véritable séisme que beaucoup semblaient attendre de pied ferme.

Le vendredi se termine enfin avec la tête d'affiche la plus populaire, un certain Mr. Oizo. Plutôt rare en live, Quentin Dupieux semble sortir de sa caverne un peu quand ça lui chante, entre deux films barrés et quelques collaborations improbables. Et le moins que l'on puisse dire c'est que son spectacle impressionne en terme de son et de construction. Aucun temps mort dans son set en forme de mash-up géant. Il faut souvent bien tendre l'oreille pour reconnaître quelques bribes de ses compositions foutraques et gentiment débiles, mais le jeu en vaut la chandelle : ça danse, ça sourit, ça crie, en clôture d'une première journée réussie.



CARPENTER BRUT

Samedi 22 octobre 2016

Ce qui frappe d'entrée avec cette seconde journée, c'est à quel point la population arpentant le lieu a changé : une moyenne d'âge un peu plus élevée, week-end oblige, mais aussi des spectateurs un peu plus amorphes que la veille. Heureusement la fatigue ambiante ne durera pas bien longtemps.

Première étape : le Hall Of Death, pour le concert de Carpenter Brut. Le projet solo instrumental de Franck Hueso ne manque pas d'ambition, puisqu'il est autant sonore que visuel. Musicalement à la croisée entre le heavy metal et la French Touch période Justice, le musicien est accompagné sur scène d'un guitariste et d'un batteur (également membres du groupe de death Hacride). Alors qu'on en attendait beaucoup, ce concert est cependant une grosse déception. Est-ce dû au son - manquant cruellement de basses et de dynamique ? Au lieu, clairement trop grand ? Au peu de proximité avec le public ? Toujours est-il que devant la scène, beaucoup semblent attendre quelque chose qui n'arrivera pas, et c'est bien dommage tant le concert semble travaillé et le buzz du groupe parfaitement maîtrisé depuis plus d'un an. Au final, Carpenter Brut rejoint malheureusement les rangs des formations moins intéressantes à regarder sur scène qu'à

écouter chez soi, malgré l'aide d'un écran vidéo et toute la bonne volonté d'un guitariste qui harangue les foules. Une très bonne surprise néanmoins : sur scène on a affaire à de vrais musiciens. C'est carré, ça joue, c'est efficace. Mais le recours à certain choix esthétiques (batterie électronique notamment) aboutit à un son clairement trop étiqué. Pour être honnête, il faut aussi avouer que le trio souffre clairement de la comparaison sonore avec les grosses pointures electro qui se succèdent sur les scènes environnantes... Après un court sondage du public, on a la confirmation que la date de ce soir a davantage des allures de contre-performance ; bon, on ira les revoir aussi.

Enchaînant sur la même scène DJ Fly & DJ Netik inaugurent la première véritable incartade hip-hop de la programmation. Le résultat est forcément rafraîchissant, d'autant plus que le duo se donnent réellement du mal pour ambiancer les spectateurs déjà bien nombreux.

À quelques dizaines de mètres de là, sur la scène principale (le Hall Of Fame), sévit également Dixon. Avec sa deep house intense et ingénieuse, le DJ allemand nous prouve qu'on peut être conformiste et sortir du lot : les spectateurs ne s'y trompent pas, il fait salle comble !



ANGERFIST

La soirée se finit pour nous sur la scène plus intime du Wonder Hall, avec Ellen Allien - l'une des rares femmes à être programmée cette année. La dame y livre un set techno classe et hypnotique. Assez peu fréquenté habituellement, ce recoin du festival se remplit peu à peu durant sa prestation et c'est mérité.

De ces deux jours on retiendra des ambiances complètement différentes, des spectateurs ravis et des acouphènes tenaces, mais aussi le sentiment d'une scène electro qui semble désormais débarrassée des clichés qui lui ont longtemps collé à la peau. Cette année encore, le festival a su rassembler, et s'il n'est plus aussi excitant que par le passé, il devient clairement plus pointu ; on ne perd pas au change.

Remerciements : Mathieu, Le Cargö.

Photos : Pauline Leclercq

■ Antonin



MASS HYSTERIA

LA PREMIÈRE FOIS QUE J'AI VU MASS HYSTERIA, C'ÉTAIT EN JUILLET 1997, PRÈS DE TROIS ANS AVANT LA NAISSANCE DE MON NEVEU... UN NEVEU QUE J'EMMÈNE CE SOIR VOIR SON PREMIER CONCERT, ET CE PREMIER CONCERT C'EST CELUI DE MASS HYSTERIA. SUR LA ROUTE DU CENTRE CULTUREL GÉRARD PHILIPPE, LES QUESTIONS S'ENCHAÎNENT «TU CROIS QU'ILS VONT JOUER «VAE SOLI» ?», «ET «L'ENFER DES DIEUX», ELLE EST BIEN EN LIVE ?», «LES MORCEAUX SONT AUSSI BIEN QUE SUR L'ALBUM ?»... APRÈS LE CONCERT, IL AURA EU TOUTES SES RÉPONSES (TROIS FOIS «OUI»). ET POURTANT CE N'ÉTAIT PAS UN EXCELLENT CONCERT DE MASS HYSTERIA.

Pas excellent parce que le groupe (et surtout Yann) a subi des soucis techniques avec un jack récalcitrant en début de show, pas excellent parce que le light show n'était pas aussi impressionnant que dans une grande salle et pas excellent parce qu'en mode ultra décontracté, le cinq majeur n'a pas enchaîné tous ses titres en mode baston de A à Z mais a pris le temps de discuter, de fêter l'anniversaire de Sabine (40 ans !), de filmer la scène avec le téléphone d'un spectateur... et si ce Mass super proche du public, super cool est vraiment agréable, je lui préfère le Mass qui tabasse sans prendre trop de pauses. J'aurais certainement dit l'inverse il y a 15 ans mais aujourd'hui, je préfère quand ça envoie. Par exemple, le public a de lui même organisé un braveheart sur «Plus que du métal», pourquoi

vouloir en refaire un juste après pour attaquer «Furia» ? Ok, c'est énorme mais on pouvait aussi rester sur la spontanéité...

Pas excellent aussi parce que manque à la setlist «L'espérance et le refus», un de mes petits chouchous de Matière noire. Et pourtant, on a le droit à plus d'1h45 de show (et il faisait très chaud, le plongeon de Mouss sur le public n'ayant rafraîchi personne) avec quelques oldies qui font toujours du bien («Mass protect», «Knowledge is power») et l'excellent «Mère d'iroise» que j'avais hâte d'entendre en live.

Pour le reste, c'était du grand classique hystérique avec les filles pour danser sur «Respect to the dance-floor», des sourires, des mecs un peu bourrés qui



s'exhibent près des zicos toujours aussi pros dans l'exécution. À noter quand même que «P4» a été joué sur scène et que quelques «Porcherie» (clin d'oeil à Bérurier Noir) sont venus agrémentés «Donnez-vous la peine». Quand on a plus d'une trentaine de concerts de Mass Hysteria au compteur, on devient exigeant et même si on passe un excellent moment, on peut se la jouer blasé, et oui, c'est moche de vieillir...

Mon neveu est encore jeune, ce premier concert pour lui était forcément phénoménal et je l'ai mis en garde, les prochains ne seront peut-être pas aussi bons car aussi «peu excellent» fut celui-ci d'après moi, ça reste bien au-dessus de la moyenne pour un paquet de groupes.

Setlist : Chiens de la casse, Vae soli, Une somme de détails, Babylone, Vector equilibrium, Contraddiction, P4, Notre complot, L'enfer des Dieux, Mass protect, Knowledge is power, Failles, L'archipel des pensées, World on fire, Pulsion, Positif à bloc, Tout est poison, Mère d'iroire /// Donnez-vous la peine, Respect to the dancefloor, Plus que du métal, Furia

Merci aux Mass et à Roger chez Replica.

Photos : Oli, Calais (04.11.16)

■ Oli

DANS L'OMBRE CLEMENT DUR ET DOUX

MONTÉ EN 2008 PAR LES MEMBRES DE BRICE ET SA PUTE, LE COLLECTIF LYONNAIS DUR ET DOUX EST AUJOURD'HUI UN FERVENT DÉFENSEUR DE LA MUSIQUE CONSANGUINE SAUVAGE ET SUBTILE, À TRAVERS SES ACTIVITÉS DE LABEL ET DE BOOKING (POIL, NI, UKANDANZ, ICSIS, HERR GEISHA & THE BOOBS, CHROMB!...). NOUS AVONS DONNÉ LA PAROLE À CLÉMENT, CHARGÉ DE PRODUCTION DE CETTE AVENTUREUSE ENTREPRISE QUI MÉRITERAIT QU'ON PARLE PLUS D'ELLE.

Quelle est ta formation ?

Je suis diplômé de Sciences Po Lyon, j'ai un master de gestion de projets culturels avec une spécialisation sur l'Asie. Autant dire que c'est passablement éloigné du métier que je pratique aujourd'hui et pour lequel le gros de la formation s'appelle «terrain», des kilomètres et des kilomètres dans des vans et des heures et des heures de concerts.

Quel est ton métier ?

Excellente question, il change un peu tout le temps. Pour le Pôle Emploi je suis chargé de production, ça fait sympa d'être dans la prod', personne comprend vraiment ce qu'on fout mais en général les gens respectent. Dans Dur et doux, je coordonne la structure, mon métier consiste à passer beaucoup de temps avec les musiciens que l'on entoure et à faire des choix sur les projets pour leur donner les moyens de se réaliser. Ça veut dire faire énormément de tableaux Excel aux formules douteuses, de budgets, de réunions avec des groupes, des salles de concerts, des financeurs et de boire des seaux de café.

Dans un autre style, mon métier consiste à être routier et conduire des vans remplis de musiciens et de matériel à travers la France et l'Europe. C'est une joie sans cesse renouvelée de découvrir de nouvelles aires d'au-

toroutes et de nouveaux produits du terroir. Conduire devient un peu un art zen à partir d'un certain nombre de kilomètres, l'avantage c'est que c'est sans doute le meilleur moment pour débrancher son cerveau et écouter de la musique.

Enfin, je dirais que mon métier est infini, qu'il ne s'arrête jamais le soir ou le week-end et qu'il est fait de pas mal de bon moment et bonnes ricanades entre potes.

Quelles sont tes activités dans le monde de la musique ?

L'activité principale consiste à accompagner des musiciens et leurs groupes dans le musique business. C'est un peu une contre-organisation au service de projets musicaux indéfendables par ledit musique business.

Le gros de mon activité consiste donc à trouver les moyens financiers, humains, logistiques pour que les projets puissent exister. Cette activité s'accompagne bien entendu d'énormément de cafés en journée et de bières dès que le soleil est planqué. Depuis quelques années l'activité de label me prend plus de temps, c'est assez chouette de se consacrer à la réalisation des disques, on apprend des nouvelles choses et on s'améliore sur la manière de faire et défendre des disques... enfin j'espère !

Ça rapporte ?

La gloire principalement. Mais bon, je ne vais pas me plaindre, je suis intermittent depuis des années, je fais un métier que j'aime, sans patron et avec énormément de gens extraordinaires !

Comment es-tu entré dans le monde du rock ?

Un peu par hasard. J'étais déjà bien à fond de disques et de concerts et un jour une amie à moi sortait avec le bassiste de Brice Et Sa Pute, un groupe lyonnais glorieux, elle m'a dit qu'ils cherchaient quelqu'un pour s'occuper de leur projet. C'est comme ça qu'a commencé la grosse aventure de Dur et doux.

Une anecdote sympa à nous raconter ?

Je passerai sur les mille anecdotes de tournée, de sleepings crapuleux, de vans pliés, de douaniers français, suisses ou serbes, de types bourrés plongeant dans un canal de 40 centimètres de profondeur, de chambres d'hôtels redécorées au vin rouge, de concerts devant une personne...

Non, je crois que le meilleur moment qui soit arrivé dans mon travail est sans doute le jour où le tour manager de Rihanna m'a demandé de lui ramener deux menus Big Mac avec supplément cornichon, là tu te dis que ton travail et ta vie ont un sens pour toi et l'humanité.

Ton coup de cœur musical du moment ?

J'ai fait un blocage sur la compilation Space echoes from Capo Verde parue sur l'excellent label Analog Africa. S'il fallait te dire ce que j'écoute en ce moment, c'est assez vaste, pas mal de compil' de musique africaine, du raï mais quand même surtout du rock : Enablers, Convergence, Psyopus, Neurosis, Melt Banana, Swans, Xiu Xiu.... Ah, et j'ai bien aimé le dernier album des Norvégiens de Moe. Et pour être honnête, je passe pas mal de temps avec les projets de Dur et doux dans les oreilles, ma seule frustration est que la plupart du temps quand les disques sortent, je les ai déjà tellement limés que je ne les écoute plus très souvent.

Es-tu accro au web ?

Pas vraiment non, je passe pas mal de temps à fouiller les catalogues de labels sur les internets pour découvrir de la musique et évidemment pas mal de temps face à un écran pour le boulot, mais je n'ai pas vraiment la sensation d'être accro au

web, je ne panne rien à la plupart des applications et réseaux sociaux post an 2000.

A part le rock, tu as d'autres passions ?

Oui plein heureusement, je voyage énormément, entre autre grâce au rock il faut avouer. Je pense pouvoir dire que j'ai deux autres grandes passions : la bouffe qui arrive d'ailleurs sans doute haut la main devant tout le monde, ça me fascine, je peux passer des heures à cuisiner et surtout autour d'une table à manger, boire du vin et tchatcher. Et l'autre c'est l'escalade, j'y consacre le gros de mon temps libre, ça me vide le cerveau comme rien d'autre.

Tu t'imagines dans 15 ans ?

Assez mal, je dois dire que vu comme les choses bougent vite, c'est dur de s'imaginer dans quinze ans. Mais tu me diras, ça fait déjà six ans que je brasse et j'ai l'impression de rien avoir vu venir donc la même chose mais en mieux ce serait déjà super. J'imagine que si tout se passe bien, je serai devenu sourd vu tout ce qu'on s'envoie dans les tympans.

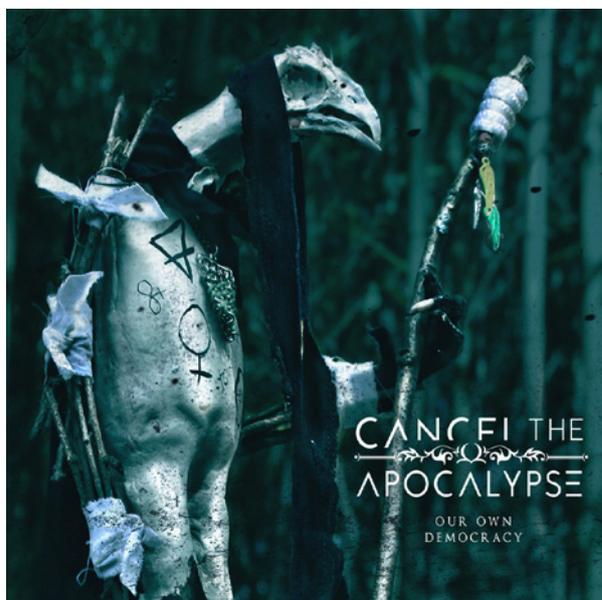
Merci à Clément pour sa bonne humeur !

■ Team W-Fenec



CONCOURS

CANCEL THE APOCALYPSE



Cancel The Apocalypse est une improbable idée qui réunit Milka (Psykup, My Own Private Alaska, Agora Fidelio...) à un batteur mais aussi un guitariste de formation classique et une violoncelliste. Le résultat est une version shootée de Psykup (si, si ça peut exister) et plutôt que d'essayer de t'en parler, on te permet d'écouter l'album chez toi grâce à Klonosphère qui va l'envoyer à ceux qui auront bien répondu à la question posée sur le site (le lien est en bas) et qui seront désignés par le hasard courant février...

Bonne chance !

Lien du concours :

<http://www.w-fenec.org/concours/index,266.html>

THE BUTCHER'S RODEO



Après un EP très remarqué peuplé de fantômes très très peu engageants, **The Butcher's Rodeo** sort un premier album (Backstabbers) en mode pirates perdus dans une zone où une bête mystérieuse menace tout l'équipage depuis les abysses. Un album tendu entre rock et hard core, entre chaos et mélodie, entre finesse et sauvagerie. Un album qu'on t'offre en 5 exemplaires via leur label Athome qu'on remercie au passage ! Tu as jusque la parution du prochain mag (vers février) pour tenter ta chance avec ce concours.

Bonne chance !

Lien du concours :

<http://www.w-fenec.org/concours/index,265.html>

W(ho's next) FENEC

THE GOLDEN GRASS

CHROMB!

MOS GENERATOR

COWARDS

PHIL CAMPBELL

DOMADORA

LA JUNGLE

MONDO GENERATOR

JEAN DU VOYAGE

FEWS

COCAINE PISS

MONSTERNAUT

ODDISEE

...





1116